



Réincarnations

Cyril Billard

Publication: 2008

Catégorie(s):

Tag(s): Roman Fantastique Thriller

Note d'intention: En tant qu'auteur j'ai voulu mettre en scène ce polar fantastique comme le ferait un réalisateur, imaginant plans, répliques et décors. Afin que nous endossions comme des acteurs la peau des personnages. A travers eux se transmettent des messages, des secrets, des réflexions et surtout le partage d'une histoire extraordinaire dont nous ne sortirons pas indemnes.

Ce livre est une fiction. Tous les noms, personnages, institutions, sites et événements sont des créations ou des interactions imaginaires de l'auteur ou sont utilisés dans un cadre fictif et ne doivent pas être considérés comme réels. Toute ressemblance avec des événements, lieux, organisations ou individus, réels ou fictifs, existants ou ayant existé, est purement fortuite.

Pour un petit être blotti dans le ventre de sa mère,
Attendant patiemment sa future incarnation...

Prologue

Le marteau s'abattit avec violence sur le bureau du juge, entraînant dans sa course tous les regards. Après de longues délibérations le procès touchait à sa fin.

— Monsieur Frank Vestal a été déclaré non coupable pour cause d'aliénation mentale au moment des faits, déclara le juge d'une voix solennelle.

Ce verdict fit l'effet d'un électrochoc sur les parties civiles, et un sourd brouhaha monta dans la salle bondée du tribunal. Ce dénouement, pourtant prévisible, ne convenait pas aux familles des victimes. Seul l'inculpé, que l'on pouvait facilement confondre avec un délinquant tout droit sorti d'une cité, n'en revenait pas. Il releva la tête. Les yeux mouillés, il réalisait à peine ce qui venait de se produire. Une foule de sentiment le submergeait : joie, tristesse, regret... Il voulait crier son innocence à ceux qui avaient perdu un être cher, mais il comprenait leur désarroi, leur peine.

— Je suis innocent, j'implore votre pardon ! lança-t-il comme une bouteille à la mer, plus pour se rassurer que pour recevoir du secours.

Il était convaincu que ce n'était pas vraiment lui qui avait tué ! Non, juste ses mains, son corps. Il n'était pas responsable de ce massacre et, grâce à Dieu, il allait pouvoir s'en sortir. Son avenir n'était pas qu'un rêve inaccessible depuis ce terrible jour où tout avait basculé. L'avocat commis d'office, qui venait de lui sauver la tête, envoya à Frank un discret coup de coude en souriant. Il avait obtenu ce qu'il voulait.

Des mots de révolte et de haine fusèrent d'un peu partout. On le traitait d'assassin, de monstre sanguinaire...

— Silence ! Je demande le silence ! reprit le juge en martelant son bureau avec frénésie.

La décision avait été difficile à prendre... La condamnation pour perpétuité avait été évitée de justesse.

— Je reprends : compte tenu du réquisitoire et pour le bien de la société, le prévenu, qui n'est plus totalement maître de sa raison, ne doit en aucun cas être libéré, il reste une menace pour tous ! Il sera pris en

charge comme il convient, et traité avec toute la compassion et l'humanité voulues. En plus de préserver le bien-être de la communauté, il est clair que nous devons prendre des dispositions à l'égard du prévenu. Décision a donc été prise, d'une détention pour une durée indéterminée dans un hôpital psychiatrique.

Frank regarda avec incompréhension son avocat.

— Ça veut dire que je vais aller chez les dingues ?

— Oui...

Chapitre 1

Le premier jour dans l'hôpital spécialisé « Saint Thomas », fleuron de la neurologie moderne, s'était déroulé comme dans un rêve. Émilie, la nouvelle interne, avait été accueillie en grande pompe par toute l'équipe médicale. Dans sa tenue réglementaire blanche et moulante, elle faisait fantasmer toute la gent masculine, du jeune stagiaire jusqu'au professeur Ambert pourtant sexagénaire. Pendant les présentations, elle avait rapidement constaté, contrairement aux idées reçues, que les médecins, infirmières et psychiatres n'étaient pas des personnes froides et réservées. Bien au contraire, l'ambiance était plutôt amicale, détendue et joyeuse... à seulement deux exceptions près.

Après avoir fait le tour de la section fermée et sécurisée du service des malades mentaux de longue durée, avec l'infirmière en chef – l'une des deux exceptions –, la jeune recrue avait eu le privilège d'observer au travers des hublots les chambres d'isolement ou, plus précisément, les cellules de ses futurs patients. L'acariâtre infirmière sexagénaire avait alors récité les bilans thérapeutiques des internés avec condescendance et dédain. Un véritable sergent-chef en jupon mais sans cœur. Arrivée devant la dernière porte, Émilie sentit la voix de ce dragon chanceler. La cheftaine masquait une peur certaine. Elle précisa que l'occupant de cette cellule était un cas à part suivi par le professeur Ambert, directeur de l'établissement. Ce jeune homme de couleur, extrêmement dangereux, avait été directement débarqué des tribunaux suite à un accès de folie où de nombreuses personnes avaient trouvé la mort. Et la directive à suivre le concernant était stricte : ce psychopathe devait être maintenu en permanence par une camisole. En alternant camisole de force et camisole chimique. Émilie se hasarda à jeter un œil à travers la petite lucarne. Le soi-disant monstre n'avait rien d'impressionnant : c'était un jeune métis d'environ vingt-cinq ans, plutôt beau gosse, qui faisait calmement les cents pas et paraissait perdu dans une longue réflexion. Il ne ressemblait aucunement à l'idée que l'on se fait d'un tueur...

Après un mois de bons et loyaux services, Émilie se sentait déjà comme un poisson dans l'eau. Prête à assumer pleinement ses fonctions, elle s'était vite rôdée et adaptée à cet univers confiné, ce bocal, où l'isolement était total et reflétait cruellement l'ambiance d'une prison. Durant cette courte période, elle avait aussi appris à éviter et à déjouer les bas stratagèmes de Pierre, l'agent de sécurité – la deuxième exception –, un obsédé en manque perpétuel de femelle, attiré par ses formes rebondies et la blondeur de sa chevelure. Harcelée par ce tas de muscle sans cervelle, elle s'amusait à le rembarquer devant tout le monde. La jolie fille usait aussi de ses charmes pour égayer les journées, sa fougue, sa fraîcheur naïve, redonnait un peu de couleur à l'hôpital, et dès qu'elle arrivait quelque part les sourires étaient au rendez-vous. Elle avait cette envie de changer les choses, d'embellir la vie de ses détenus-patients en leur apportant réconfort, chaleur et sympathie. Elle ne voulait pas les considérer comme des animaux, mais les traiter comme des personnes à soigner. Et surtout, elle ne voulait pas imposer un infantilisme sous-jacent qui aurait biaisé leurs relations. Ce jour-là, Émilie avait fait sa tournée, plus rapidement que d'habitude. Regardant sa montre, elle se hasarda au fond du couloir, et hésita longtemps avant d'entrer dans la dernière chambre, celle du plus fascinant et du plus inquiétant pensionnaire. La jeune femme s'était attaquée la veille au dossier le plus épais de tous : celui de Frank Vestal.

Émilie ne connaissait pas encore les recommandations exceptionnelles le concernant, mais elle était inexorablement attirée par ce personnage atypique et fascinant. Elle l'avait déjà longuement observé au travers de la fenêtre sécurisée, et sur les quelques clichés du dossier qu'elle avait continuellement en main, mais cela ne lui suffisait plus. Elle voulait maintenant le rencontrer. Entrer seule dans l'antre du tueur. Tenter de nouer un dialogue.

Elle était certaine de pouvoir aller plus loin que les inspecteurs et les juges. La psycho, sa spécialité, lui serait d'un grand secours. Aujourd'hui, elle se sentait prête à établir le contact. Serait-elle capable de percer le mystère qui se cachait derrière ce ténébreux assassin ? Utilisant son passe, elle pénétra dans l'antre capitonné. Après s'être raclé la gorge,

sans que le prévenu ne détourne un cil, ne sachant pas comment engager la conversation, Émilie avait joué sa carte maîtresse : la psychologie, se mettant en scène comme une simple infirmière anonyme et timide...

— Bonjour, Frank...

Le métisse, allongé sur son lit, fixait le plafond. La douce voix ne le sortit pas de son calvaire quotidien : l'attente.

— Tout va pour le mieux ? Vous n'avez besoin de rien ? reprit la pseudo infirmière.

Non, après deux années d'isolement dans cette maison de dingues, portant un jour sur deux une camisole de force qui lui faisait atrocement mal... Non, tout n'allait pas pour le mieux...

Foutez-moi la paix ! grogna-t-il sans la regarder.

— N'ayez pas peur, je ne suis pas venue pour vous administrer des médicaments ou vous faire une piqûre, je voulais juste vous connaître...

— Quoi ? Mais lâchez-moi les basques ! Faites votre boulot et cassez-vous ! Y a rien à voir ici ! Je suis juste une erreur judiciaire, putain !

— Ah oui ? Mais expliquez-moi, je... je suis nouvelle...

Elle jouait la carte de l'innocence, faisait semblant de ne pas connaître le pourquoi de son arrestation, de sa condamnation et de son enfermement. Frank se retourna. Elle était différente des autres. Il venait d'entrevoir un rayon de soleil dans ce lieu si sordide. Cette jeune et magnifique blonde souriait et lui inspirait confiance. D'ailleurs, il avait l'impression de l'avoir déjà vue quelque part... Elle aurait certainement pu faire mannequin plutôt que de s'occuper de cas comme lui. Autant profiter de ce brin de beauté, et enfin parler à quelqu'un à l'écoute.

— J'ai déjà raconté mon histoire des dizaines de fois. C'était de la légitime défense, j'ai été jugé : non coupable !

— Non coupable ?

— Oui ! Et ça fait deux ans que je moisiss ici, sans aucune perspective de sortie...

— Qu'avez-vous fait pour...

— Moi ? Rien... Pourtant, il y a bien eu ce massacre qui a bouleversé le cours de ma vie... Mais c'était pas de ma faute !

— Je vous écoute... dit la jeune doctoresse.

— Le drame a commencé par une banale agression dans le dernier métro. Des loubards sont arrivés dans notre compartiment, c'était une bande de skinheads. Avec ma petite amie nous revenions d'un cinoche sur les Champs. Malheureusement, dès qu'ils l'ont aperçue, ils ont commencé à la brancher, à la chahuter. J'ai tout de suite tenté de calmer le jeu en m'interposant, avant que ça ne dérape. Je pensais être soutenu par la dizaine de personnes qui, comme moi, assistait au triste spectacle. Je leur ai demandé d'arrêter. La réponse, je ne l'ai pas vue venir : un crochet du droit en plein nez qui m'a cloué au sol. Ainsi étalé je me suis fait massacrer, piétiner. Je ne savais pas me défendre, ensuite, ils ont joué avec moi comme avec un hochet et ont essuyé leurs rangers sur ma gueule... Jusqu'à ce que ma tête éclate contre une barre métallique. C'est à ce moment que j'ai eu la chance de perdre connaissance, dans un bruit de craquement de mon propre crâne.

— Et votre amie qu'a-t-elle fait ?

— Ma petite amie s'est débattue, elle a tenté de les stopper. Mais eux ne se sont pas arrêtés là ! Elle a fini par subir le même sort que moi... Ils voulaient casser du black. Je n'ai rien pu faire pour la protéger, je devais être quelque part entre la vie et la mort.

— Qu'avez-vous ressenti exactement ?

— En fait, ce qui est étrange c'est que je ne sentais plus aucune douleur, j'étais ailleurs, hors de mon enveloppe charnelle, j'avais juste gardé ma haine, ma frustration et mon impuissance... Et puis, j'ai vu...

Quoi ?

— Moi ! Je me suis relevé. Je grognais, je bavais. Un animal féroce, je ne me ressemblais plus. Mâchoire en avant, cheveux hérissés, cette chose était habitée par une formidable envie de tuer.

— Vous parlez souvent de vous à la troisième personne ?

— Heu... non, ça m'a échappé. Enfin, je voulais dire que j'ai vu mon corps se relever et se précipiter sur eux. Ma force, mes gestes... c'étaient terrifiants. J'étais devenu une sorte de... bête sauvage.

— Vous deviez être dans un état second... Votre cerveau reptilien avait peut-être pris le contrôle de vos capacités motrices, augmentant ainsi vos réflexes...

— Je ne sais pas, mais ce qui est sûr c'est qu'en moins d'une minute, ils étaient tous morts. Je ne contrôlais plus rien. Mon corps blessé savait ce qu'il devait faire pour survivre : tuer, tuer, tuer ! Le plus malheureux dans toute cette histoire, c'est que j'ai fini par tuer un innocent.

Le visage de Frank afficha des remords.

— Comment ?

— En fait, après avoir éliminé mes agresseurs, un homme a osé venir nous porter secours. Instinctivement, je me suis rué sur lui dans un cri de rage qui l'a tétanisé, je lui ai arraché la gorge comme s'il n'était qu'une brebis s'étant approchée trop près d'un loup affamé.

— Vous ne maîtrisiez plus rien ?...

— Non ! Mais ce n'était pas vraiment moi ! Je... Je ne serais pas capable de faire de mal à une mouche... C'était cette chose !

— Et personne d'autre n'a bougé dans ce wagon ?

— Non... Mais attendez ce n'est pas fini... Ensuite, j'ai reniflé mes victimes... puis je me suis mis à les dévorer.

— Mon Dieu...

Émilie visualisait la scène mentalement, et ce qu'elle imaginait la terrifiait, elle n'arborait plus ce sourire qui illuminait si souvent son visage. Son analyse concernant les réflexes et les instincts de la partie reptilienne du cerveau ne tenait pas debout, car elle ne pouvait en aucun cas expliquer de tels agissements.

— Je ressemblais à un monstre, un démon. On a qualifié mon acte barbare de tous les noms...

— Cette perte totale de contrôle s'est-elle renouvelée ?

— Oui... Mais rassurez-vous, je ne me transforme pas en monstre sanguinaire pour autant. C'est bien plus subtil que ça, comme si mon esprit cherchait à réagir aux situations qu'il m'est données de vivre.

— C'est fascinant ! Vos adaptations induisent-elles un changement de votre personnalité ?

— Il paraît... Depuis ce jour maudit, je suis différent. Je me demande même, parfois, si je ne suis pas mort sous les coups de pieds de mes agresseurs. Croyez-moi, ça peut sembler inconcevable mais, quand j'ai vu la scène du massacre, j'étais hors de mon corps. J'ai même vu défiler ma vie avant d'avoir l'agréable sensation de flotter au-dessus du combat.

— Mais vos visions sont tout à fait normales : vous avez été traumatisé. Elles peuvent s'expliquer par la violence du coup qui a failli vous être fatal. Votre cerveau a alors dû libérer une quantité énorme d'endorphines qui a...

— Non, vous n'y êtes pas du tout, il n'y a rien de chimique ou de rationnel là-dedans !

— Vous avez raison : je pencherais plutôt pour un dédoublement de personnalité qui peut avoir comme cause une très grande honte, une frayeur, une culpabilité ou toute autre raison de se renier soi-même par une fuite psychologique... Par exemple, le fait que vous n'ayez pas pu sauver votre petite amie pourrait très bien être la cause de votre maladie...

— Je ne suis pas un simple cas de dédoublement... répondit Frank en levant les yeux vers le plafond.

— Je sais, mes confrères pensent que vous êtes un cas très rare de personnalités multiples, ce qui n'a rien à voir avec la schizophrénie. Le plus étrange et surprenant est le fait que certaines de vos personnalités soient des animaux.

— Vous êtes bien renseignée pour une nouvelle, mais je pense que la maladie dont je souffre dépasse largement le cadre de la folie. Je suis loin d'être un dément, bien au contraire.

— Frank, faites-moi confiance, je vais essayer de comprendre votre comportement pour trouver un traitement à votre pathologie.

— Est-il judicieux de me soigner d'un mal qui me veut du bien ?

— Oui ! Guérir vous permettra de recouvrer la liberté. Votre maladie, vous a sorti d'une situation extrême, mais elle a aussi causé de nombreux dégâts collatéraux. Vous représentez un réel danger pour les autres.

— Balivernes ! À force de me dédoubler, j'ai fini par comprendre ma dualité.

— Vous ? Une simple dualité ! Mais enfin votre cas est bien plus complexe. L'infirmière-chef a dénombré pas moins de dix personnalités différentes !

— Arrêtez d'être bornée, ouvrez votre esprit, mademoiselle. N'écoutez pas cette vieille chouette. En comprenant qui je suis, vous finirez par comprendre qui vous avez été.

— Comment ? Mais c'est absurde ! Et qui êtes-vous alors ?

— Qui je suis ? Je... j'ai souvent répondu à cette question, mais j'ai rarement donné la même réponse. Et dire que votre collègue, le professeur Ambert, croyait que je me foutais de sa gueule. Il a fini par me bloquer, je ne veux plus jamais le revoir !

— C'est dommage, le professeur aurait très bien pu vous soigner. Il est très compétent.

— Excusez-moi de vous contredire, mais votre éminent professeur, mis à part m'administrer des piqûres pour faire de moi un légume et me laisser croupir dans cette camisole, n'a pas fait grand-chose. Et ce ne sont pas ces électroencéphalogrammes qu'il a pu récolter pendant mes phases

de crises, qui vont me guérir. Surtout que maintenant, je sais exactement ce que j'ai...

— Ah, oui ?

— J'ai compris mon mal, cet idiot ne pouvait le concevoir. Si je vous dis tout cela c'est que j'ai envie de sortir de cette prison dans laquelle on m'a collé. Je ne suis pas un cobaye.

— Nos démarches scientifiques arriveront à vous faire changer d'avis.

— Vous autres, les cartésiens, ne vous fiez qu'à ce que vous pouvez constater, mesurer, comprendre. Mais certaines choses sont indécélables et encore inconnues de vos médecines modernes, elles doivent se vivre.

— Nos démarches rationnelles nous permettent aussi d'avoir une ouverture d'esprit suffisante pour accepter n'importe quelle hypothèse.

— La plupart des théories que je pourrais vous présenter ne sont pas vérifiables. Pourtant je les ai vécues... mais pour vous, elles n'ont aucune valeur.

— Nous pouvons mettre au point des protocoles. Donnez-moi un exemple, et je vous démontrerai que certaines choses sont vérifiables ! Même les plus farfelues...

— D'accord, je suis prêt à vous révéler mon secret. Mais c'est du donnant-donnant... Je vous livre une part de mon âme, je vous ouvre une nouvelle conception du monde, je vous libère du matérialisme et en contrepartie vous me libérez dans le monde matériel ! Ça me paraît équitable... À la limite, je pense même que vous serez gagnante...

— Vous savez bien que c'est impossible...

— À vous de voir... Ce que j'ai à vous offrir n'a pas de prix.

— Je n'ai aucune garantie... Je prends à peine le temps de vous connaître que vous me demandez déjà de vous libérer. Vous ne perdez pas de temps...

Contre toute attente alors que l'entretien se déroulait normalement, Frank se releva brusquement, sa tête regardait dans toutes les directions. Il tira sur ses bras, comme pour se défaire de la camisole, puis renonça. Lorsqu'il prit la parole, Émilie pu constater qu'il n'avait plus tout à fait le même accent.

— Mais qu'est-ce que je fais là ? balança-t-il.

Devant ce brutal changement de comportement, Émilie prit conscience qu'elle venait d'assister à l'arrivée d'une personnalité. Elle répondit calmement.

— Frank, ça ne va pas ?

— Je veux revoir ma femme et mes enfants ! Je... je dois les protéger, ils sont en danger !

Frank paraissait surexcité.

— Comment ? Mais vous n'avez pas de femme ! Et encore moins d'enfants... Je suis désolée... je ne peux rien faire pour le moment !

— Je vous en supplie ! Ils vont tous nous tuer ! Laissez-moi rejoindre ma famille. Ôtez-moi cette camisole.

— C'est hors de question, le professeur est formel !

— Pitié, il faut me croire, ils veulent notre mort...

Frank pleurait à présent, impuissant, il s'était laissé tomber à terre. À genoux il suppliait la jeune interne qui ne savait plus quoi faire devant sa détresse. N'obtenant que des refus, il cessa brutalement sa plainte...

Chapitre 2

Sans un mot, lentement, il se redressa, prenant appui sur ses bras entravés, et se mit en équilibre sur les genoux. Sa posture inconfortable était étrange, car son dos demeura en retrait alors que sa tête était tendue vers l'avant. Ainsi positionné, il paraissait attendre la sortie de la jeune femme qui lui faisait face et le surplombait. Mais celle-ci ne semblait pas décidée à partir. Émilie, incapable de décrocher son regard de Franck, commença à prendre des notes dans son dossier. Elle griffonna ces quelques mots : « Pour clore l'entretien, le sujet a pris la posture d'un rappeur qui ferait une sorte de prière, son regard est fier et menaçant, voir envoûtant. » Comme pour lui répondre, il se mit à lui tirer la langue. Elle continua à écrire : « Son attitude est puérile, il me tire la langue et fait des gestes obscènes : type cunnilingus ! »

Ressortie au maximum, sa langue effectuait maintenant des va-et-vient et s'agitait de gauche à droite de plus en plus rapidement. Le reste de son corps parfaitement immobile, Franck commença alors à émettre un son continu, une sorte de sifflement.

— tss...

Son visage était de marbre, et son regard fixe et obscène ne cillait plus du tout, laissant imaginer le vice qui s'était immiscé dans son esprit. Il la savourait du regard, Émilie en était certaine, et c'en était gênant et indécent. Elle reboutonna à la va-vite le dernier bouton de sa blouse.

Lui était captivé par cette créature qui lui faisait face. Il avait peur de ses réactions, sa meilleure défense restait l'attaque. Il savait déjà où il allait frapper, et comment il allait s'y prendre : il attendait juste le bon moment, l'erreur que commettrait cet étrange prédateur qui émettait des bruits incroyables avec sa gueule.

— Bon, ça suffit Frank, vous avez passé l'âge de ses enfantillages...

Ses mots, il ne les comprenait plus. Ils n'avaient aucun sens, et même ils le terrorisaient. Il devait être prudent, essayer d'en finir le plus rapidement possible. Pour mieux ressentir les odeurs de la pièce, il agita de plus belle sa langue qui se mit à vibrer.

— tss...

— OK, vous avez gagné ! Inutile de continuer, je vous laisse !

Elle avait espéré une réaction plus intelligente, mais voyant qu'elle ne pouvait plus rien en tirer, elle tourna les talons et se dirigea vers la sortie. Aussitôt, Frank tendu comme un arc se projeta sur elle, sa gueule exagérément ouverte. En une fraction de seconde, il l'attrapa et planta ses dents dans le mollet de sa proie qui s'écroula, hurlant de douleur, tandis que le volumineux dossier volait en éclat, répandant une centaine de feuilles noircies dans la chambre capitonnée.

L'homme aux réactions animales maintenait fermement la doctoresse dans sa mâchoire. Tous deux étaient au sol, à la lutte. Même entravé, l'agilité que Franck déployait était extraordinaire. D'un mouvement circulaire, une sorte de déplacement par ondulation latérale, il parvint ainsi à enrouler ses puissantes jambes autour de son innocente victime. Sa détermination ne laissait aucune chance à la jeune femme qui hurlait de plus en plus faiblement. Lui n'avait qu'un but : la tuer par constriction. Il savait que la mort viendrait lentement, Émilie suffoquait déjà. Désormais, sa cage thoracique ne pouvant plus se gonfler d'air, elle ne criait plus. Le silence était revenu dans la petite pièce, mais Frank ne lâchait toujours pas prise et goûtait le sang de sa proie dans sa mâchoire d'acier. Il avait vaincu son ennemi. Toute crainte avait disparu, il contrôlait la situation. Maintenant c'était Émilie qui tirait la langue. Elle suffoquait. Épuisée et terrorisée à l'extrême devant la fatalité qui s'annonçait, la jeune femme se résigna à accepter l'inéluctable : sa mort prochaine. C'est ainsi qu'elle sombra peu à peu dans l'inconscience. Un voile noir obscurcit ses derniers espoirs, et elle eut cette étrange impression de tomber, de traverser le sol... Son cœur avait cessé de battre.

Un ultime sursaut de rage lui permit de se défaire de l'emprise du monstre ! Soudain, elle était libre ! Regardant derrière elle, elle aperçut son tortionnaire, Frank, qui était toujours là, accroché tel une sangsue à son corps. Tout lui paraissait étrange, vaporeux, déformé. Même ses sens étaient différents : le toucher lui semblait inconsistant. Sa vue se brouillait... Était-ce cela, la mort ? Un sentiment de légèreté, de

relaxation totale qui la désunissait de son corps. Ainsi détachée, elle avait atteint une sorte de dualité. Tout ceci heurtait sa rationalité : sa conscience se situait à l'extérieur de son enveloppe physique ! Elle en eut la confirmation en apercevant son propre visage bleui et figé dans la terreur. Ses yeux révulsés et sa langue pendante étaient une atroce vision. Elle crut sombrer dans la folie, tenta de refermer les yeux, espérant une autre issue.

Le voile noir laissa place à une image floue : celle d'un tunnel immense et sombre, qu'elle parcourait à grande vitesse, sans en comprendre la raison. À son extrémité, un point lumineux grandissait au fur et à mesure de sa progression. Une lumière cristalline intense, certainement mille fois plus puissante que le soleil, avait fini par envahir tout l'espace sans qu'elle en soit pour autant éblouie. Une présence, associée à cette clarté prodigieuse, véritable entité lumineuse, dégageait une tendresse et une bonté infinie. En ce lieu étrange, Émilie ressentait une impression de familiarité, comme si elle était revenue chez elle après une longue absence. Elle baignait dans une onde d'amour d'une intensité inouïe. Elle perçut l'être de lumière lui demander : « Qu'as-tu fait de ta vie ? » Et aussitôt des retours en arrière commencèrent, comme des flashes back ultrarapides, et toute sa vie défila, offrant un bilan panoramique de son existence. Mais, intercalées de manière anarchique, certaines visions restaient incompréhensibles. Elle ne les avait pas vécues, Émilie en était sûre. Il y avait celle, plutôt insolite, où elle se retrouvait en train de faire l'amour avec Frank, son assassin, un amour unique, ultime. Dans ses images extatiques, elle l'aimait ! Et paradoxalement, elle se vit aussi en train d'affronter ce même Frank. Le Franck qu'elle redoutait. Son bourreau. Tout se mélangeait dans son esprit. À présent, elle se voyait même tuer le professeur Ambert... Pourquoi ?

Brutalement, le film s'arrêta. Un phénomène extraordinaire venait de se produire, interrompant un processus naturel : la lente progression d'Émilie vers une lumière paradisiaque. Un corps astral l'avait bloquée dans les airs, l'empêchant de poursuivre sa course vers le ciel, vers le monde des âmes. Sans cette intervention, elle aurait certainement plongé au cœur de cet amour grandiose. Elle aurait franchi la barrière, dépassé la frontière sans retour. Émilie s'était sentie prête. Elle avait pris conscience de sa mort, sans pour autant en ressentir une quelconque affliction. Ici, elle nageait dans la paix et un calme olympien, loin de toute douleur physique.

Mais un démon vapoureux la ramenait maintenant de force à la réalité, dans la cellule. Stabilisé approximativement à deux mètres du sol, flottant un peu à la manière d'un astronaute dans le vide sidéral, elle n'était plus qu'une masse éthérée, une sorte de brouillard. Une vapeur. De son point d'observation privilégié, elle découvrait l'étreinte mortelle que subissait toujours son corps. C'était un tableau figé, qu'elle voyait sous un autre angle.

— N'y va pas !

Elle entendit une voix au plus profond de son âme et vit enfin l'avatar : c'était Frank ! Elle reconnaissait parfaitement les contours de son visage. Même dans ce monde immatériel, il la pourchassait, la bloquait. Méconnaissant les règles de ce monde invisible, Émilie ignorait comment se défendre, comment le repousser.

— Laisse-moi rejoindre la lumière ! implora-t-elle.

Des cieux éblouissants et envoûtants l'attiraient inexorablement. L'avatar fantomatique de Frank l'éloignait de cet eldorado. Il la ramenait de force vers le sol. Elle jeta un regard en contrebas et perçut un mouvement furtif : le corps sinueux de son assassin avait sursauté. Il lâcha prise et, en un long glissement latéral, se lova sous le lit. Puis soudain tout s'accéléra. Des bruits de pas précipités. Des voix dans le couloir. Et la porte de la cellule capitonnée s'ouvrit dans un fracas. Deux silhouettes blanches pénétrèrent sur le lieu du drame. L'une d'elle fut prompte à réagir, portant secours au corps abandonné au beau milieu de la pièce. Le diagnostic du Professeur Ambert fut rapide.

— Son cœur ne bat plus ! Pierre, fais-lui du bouche-à-bouche ! ordonna le barbu tout en s'installant à califourchon sur Émilie. Je m'occupe du massage cardiaque !

D'un geste sec et nerveux, il arracha la blouse de la jeune interne, révélant un corps superbe et des sous-vêtements en dentelle.

— Comment dois-je m'y prendre, professeur ? demanda le grand gaillard qui l'accompagnait.

— Débrouille-toi, chaque seconde compte ! T'as jamais embrassé une fille ? Allez : un... deux... trois..., fit-il tout en appuyant en cadence de ses mains jointes sur le plexus de la fille. Pince-lui le nez et souffle !

Sous l'injonction, le chef de la sécurité – une montagne de muscle sans cervelle – insuffla l'air vital dans la bouche ouverte d'Émilie.

Dans une cadence infernale de tension, rythmée par les massages du professeur, Pierre prodiguait maladroitement les premiers soins, faisant son maximum pour ramener la malheureuse à la vie. Les deux hommes ne se souciaient pas encore de Frank qui, tapi dans l'ombre, les observait... Malheureusement, leur assistance s'avéra rapidement inefficace, aucune activité biologique ne reprenant.

— Pierre ! Va me chercher, Martine ! prit sur lui Ambert. Dis-lui de venir avec un défibrillateur ! Vite !

Le chef de la sécurité se précipita dans le couloir à la recherche de l'infirmière.

— Émilie ! Allez, s'il te plaît, respire ! implora le professeur sans vraiment y croire.

À tout hasard, il glissa son oreille contre la poitrine de l'interne. Aucun bruit. C'était le néant, la mort clinique. Elle était peut-être déjà partie pour le dernier voyage.

En fait, son âme n'était pas bien loin. Son esprit était juste là, tout proche, à quelques centimètres au-dessus de lui. Elle percevait le moindre geste, la moindre pensée du professeur. Elle aurait aimé lui dire que, pour elle, il était trop tard, l'acharnement thérapeutique était inutile.

— Non, Émilie, c'est pas le moment de flancher ! N'abandonne pas... je t'en prie !

Employant les grands moyens, Ambert s'arc-bouta de toutes ses forces sur le thorax de la malheureuse. Une côte céda dans un craquement sinistre.

— Et merde !

Après cinq minutes d'efforts continus, le professeur s'avoua vaincu. La fracture avait eu raison de ses derniers espoirs.

— Je suis désolé, Émilie, chuchota-t-il, tout en lui caressant les cheveux. Il n'y a plus rien à faire...

« Continue ! » lui ordonna une petite voix.

— Oui, pas question d'abandonner ! se reprit le professeur. Je dois poursuivre coûte que coûte.

C'était comme si son subconscient l'avait conseillé... alors que c'était Frank qui, en pensée, l'avait aiguillé. Ainsi, il était possible d'un monde à l'autre de communiquer, à la manière des médiums, de faire entendre une petite voix aux tréfonds de son crâne. Sans vraiment comprendre, le barbu regarda à gauche, puis à droite, et reprit de plus bel ses massages. Il devait tenir jusqu'à l'arrivée du défibrillateur.

Voyant Frank réussir à envoyer un message subliminal au professeur, l'esprit d'Émilie tenta d'user du même procédé. Elle avait vu le corps sinueux du pseudo-reptile bouger et voulait prévenir son confrère en danger de mort. Elle lui cria mentalement.

— Attention, professeur ! Il est sous le lit ! Partez !

Surpris, Ambert tourna la tête en direction de la couche. Ne voyant rien, il continua à prodiguer ses soins machinalement.

Dans les airs, un combat invisible se livrait entre l'avatar de Frank et celui d'Émilie. Lui savait depuis le début qu'il serait le seul à pouvoir la sauver. De toutes ses forces, il tira l'esprit brumeux de la jeune fille devant son enveloppe charnelle puis, ainsi positionnée, il la poussa violemment et la projeta à l'intérieur de son corps glacé. Contrainte et forcée, Émilie dut à regret réintégrer son enveloppe et retourner à la vie. La première convulsion fut immédiate. La jeune femme se redressa, désarçonnant le professeur surpris, puis retomba lourdement sur le sol, inconsciente... Le professeur, d'abord interloqué par ce spasme disproportionné, aperçut avec joie la cage thoracique de son interne monter et redescendre naturellement. Il posa son oreille tout près du cœur qui battait la chamade, rattrapant le temps perdu. Ambert était heureux, un miracle venait de se produire.

— Merci Émilie... merci !

— tssssssssssssssssssssssss...

Le professeur Ambert sursauta en prenant conscience que Frank n'était jamais sorti de la pièce. Il l'avait pourtant pressenti, avait eu l'intuition qu'il pouvait encore être dans la cellule capitonnée. Une petite voix au plus profond lui avait signalé sa présence. Malheureusement, il n'avait pas daigné l'écouter, à cause de son aveuglement à vouloir sauver Émilie. Il avait oublié le danger permanent que représentait l'étrange psychopathe.

— tssssssssssssssssssssssss...

Frank Vana devait être juste derrière lui. C'était sûrement un piège ! Ambert allait à son tour tomber sous les griffes, les dents et les coups du démon. Le sifflement strident redoubla d'intensité : le monstre s'approchait. Une peur panique gagnait le professeur. Il avait l'impression que son sang se glaçait. N'osant bouger un cil, il ne pouvait regarder en arrière, faire face à son redoutable patient et voir la mort en mouvement. Pourtant, il l'entendait et imaginait chacun de ses faits et gestes. Étrangement, sa petite voix intérieure lui déconseilla de bouger. Ne sachant trop que faire, lui qui n'était pas un homme d'action, il finit par obéir à cette peur extrême et ferma les yeux. Tout en se raidissant, Ambert cessa presque de respirer, attendant que son bourreau le frappe. Il connaissait la cruelle détermination de Frank. En règle générale, pendant ses périodes de delirium, il n'était plus du tout le même et pouvait ressembler à n'importe quelle être vivant. Il savait qu'aucune pitié, aucun remord ne l'animait. D'ailleurs, l'innocente Émilie en avait fait les frais...

Le professeur pensa aussi à ce dossier éparpillé aux quatre coins de la chambre... et alors il se souvint : les seuls à avoir survécu à un Frank possédé étaient ceux qui étaient restés tétanisés, comme lui actuellement. Il observa avec envie la porte grande ouverte... il aurait tant aimé pouvoir s'enfuir. Quelques mètres seulement le séparaient de cette liberté illusoire. Mais c'était sans doute ce qu'attendait le monstre. Non, il ne bougerait pas ! Non, il ne céderait pas à la panique !

Les secondes s'égrainaient, lentement, sans un bruit. Interminables... Le corps longiligne de Frank était tendu à l'extrême, prêt à frapper, mais devant l'immobilité de sa proie, il finit par s'en désintéresser. Non, c'est lui, Franck, qui allait goûter à la liberté. Dans un glissement, une longue reptation, le corps sinueux s'éloigna. Il avançait en ondulant de droite à gauche, ne se souciant plus guère de la pauvre créature qu'il laissait derrière lui. Il n'avait pas faim et n'avait plus peur, il voulait juste quitter ce lieu trop lumineux.

Le professeur observa du coin de l'œil le déplacement stupéfiant de son énigmatique patient, qui franchit sereinement la porte de la cellule. Alors, lentement, les jambes flageolantes, Claude Ambert se releva, marcha à pas feutrés vers la porte grande ouverte... et d'un coup sec il s'enferma dans la cellule. Sauvé. Il était sauvé. Il pouvait respirer, enfin... Il n'avait plus aucun moyen de sortir mais ici avec Émilie, il était en sécurité.

Malgré ses mains moites et tremblantes, il attrapa son téléphone portable dans une des poches de sa blouse et appela Pierre.

— Allo ? haleta le chef de la sécurité dans le combiné.

Visiblement, il courait dans les couloirs.

— Pierre ! Émilie est sauvée !

— Bravo professeur ! Nous sommes au troisième ! Nous arrivons !

— Faites attention ! Frank Vana vient de s'échapper. Donnez vite l'alerte, il n'est peut-être pas trop tard pour le capturer.

— La dernière fois, il était passé par les toits et bondissait de cheminée en cheminée. Un véritable acrobate ! Je vais prendre un de nos pistolets à seringue hypodermiques.

— Très bien, ramène-le-moi vivant, Pierre. Il m'est indispensable dans mes recherches.

— Faites-moi confiance, professeur, je préviens l'équipe.

— Bien... et envoie Martine nous libérer ! La petite Émilie doit passer de toute urgence au scanner. Il faut vérifier qu'elle n'a aucune lésion cérébrale, et voir si la cassure de sa côte est propre.

— OK ! On passe directement vous libérer avec le brancard ! Ça sera plus rapide...

Chapitre 3

Il faisait froid, et Natacha était en larme. Le cercueil de son époux venait de disparaître dans ce trou qui la séparerait à tout jamais de l'homme qu'elle aimait. Leurs deux enfants, Andreï le plus grand et Tatiana la petite, s'étaient serrés tout contre elle, la soutenant dans un équilibre précaire. Le jeune garçon restait fier et ne pleurait pas. On voyait percer la haine dans son regard couleur glacier. Du haut de ses dix ans, il n'avait qu'une idée en tête : la vengeance. La mort de son père ne resterait pas impunie, foi de Roumanenko ! La petite Tatiana, elle, n'était pas encore en âge de comprendre. Elle cherchait juste à consoler sa mère.

C'était la première fois qu'elle la voyait pleurer.

Pendant que les agents des pompes funèbres refermaient le caveau en glissant doucement la pierre de marbre noir sur son socle, Natacha s'attacha aux détails qui figuraient sur cette dalle. Son regard se porta d'abord sur les dates : 29/02/1968 – 22/02/2008. Il aurait eu 40 ans dans une semaine... ou plutôt 10 : il était né un jour particulier, un jour bissextile. Elle avait depuis longtemps commencé à préparer son anniversaire. Pour cette occasion, elle voulait lui offrir une journée exceptionnelle, mais aussi une nuit de bonheur absolu. Elle avait réservé un relais château, prévenu la nounou...

Ses yeux se posaient maintenant sur les lettres italiques qui formaient son nom : Igor Roumanenko. Le visage de son époux lui apparut. Natacha pensait si fort à lui. Elle entendait presque résonner le son de sa voix chaleureuse. Il lui parlait, lui demandait de ne plus pleurer, lui disait qu'il allait revenir, qu'ils se retrouveraient... Elle chassa ces pensées absurdes. Elle n'avait plus d'espoir, il n'y avait aucune autre inscription sur cette tombe. Tout y était aussi opaque que son futur. Elle préféra se rappeler le passé. Elle ferma ses yeux humides et l'imagina... Elle sourit tristement. La vie de lumière que son mari leur avait offert restait gravé au fond de son cœur. Elle se souvenait de ce nouveau départ vers ce fabuleux pays d'adoption qu'est la France, et en particulier cette région

unique et magnifique : la Côte d'Azur. Le paradis terrestre. La réussite avait été au rendez-vous, dès la première année. Tout leur paraissait si facile. Même l'apprentissage de la langue n'avait pas posé de problème, sûrement grâce aux enfants d'ailleurs. Tout était si paisible, si tranquille. La mer, la montagne, le soleil, la villa... Le métier d'Igor leur avait permis de tout obtenir.

Depuis ce jour où un chasseur de têtes les avait entraînés dans cette folle aventure, la chance ne les avait jamais quittés. L'homme avait repéré Igor alors qu'il n'était encore qu'un brillant étudiant en biotechnologie à l'école de Moscou. Tout fut organisé dès la fin de ses études : adieux, déménagement et travail dans une nouvelle start-up, Biogen, située au cœur de la petite génopole de Sophia Antipolis.

Maintenant tout n'était qu'illusions. Le rêve doré ? une façade. Un château de carte qui en l'espace d'une journée venait de s'écrouler. Finis la joie de vivre, l'amour, l'espérance. Il ne restait qu'une simple inscription dorée sur le marbre glacial.

Igor était mort...

Les assassins de son époux avaient cambriolé leur villa, semblant avoir uniquement emporté le matériel informatique. Pourtant, il paraissait impensable à tous les observateurs qu'ils ne soient venus que pour ça. Ils avaient même pris le risque de torturer Igor sur place, l'entraînant dans chaque pièce. Un épouvantable acharnement... Le visage de son mari mort hanterait Natacha jusqu'à la fin de ses jours. Dans son regard figé, elle avait lu la détresse, la douleur et la peur. Mais pourquoi cette haine, cette violence gratuite ? Igor n'avait pas d'ennemis. Et s'il était nerveux, ces derniers temps, et rentrait de plus en plus tard, c'est qu'il devait travailler sur un projet important. Mais il n'en parlait jamais. Natacha ne savait rien de ce qui se passait à Biogen.

La jeune femme n'était plus que souvenirs. Tous leurs fabuleux projets s'étaient envolés. Elle qui vivait par lui, pour lui, grâce à lui. L'homme de sa vie, celui qu'elle avait tant aimé, qu'elle admirait plus que tout, pour sa gentillesse, son génie, sa tendresse... Cet homme n'était plus.

Natacha aimait tout de lui. Chacun de ses grains de beauté, ses cheveux d'or et ses yeux couleur de ciel. En lui volant la vie de son mari, on lui avait volé sa propre vie. Pire, l'avenir de ses enfants. Qu'allait-elle devenir, elle qui n'était qu'une simple femme au foyer ? Elle qui n'avait pas réussi à se faire des amies, car on la confondait souvent avec les autres

Russes de la région : les parvenus. Ceux de la mafia. Même à la sortie de l'école, les femmes jalousaient la beauté de cette rousse aux yeux verts.

Non, Natacha n'avait peut-être plus d'espoir, mais elle se battrait pour que ses enfants puissent réussir dans ce pays si différent du leur.

Après cinq minutes d'un lourd silence, elle se mit à pleurer : elle n'avait pas eu le temps de lui dire qu'elle l'aimait plus que tout, plus que sa propre vie. Elle aurait préféré prendre sa place, partir dans l'insouciance de la mort.

— Dites au revoir à votre père, les enfants, on rentre à la maison... Adieu Igor...

Après de nombreux examens, le professeur Ambert administra une piqure d'adrénaline dans la fesse gauche d'Émilie. Celle-ci eut une réaction immédiate et ouvrit de grands yeux. Elle était extrêmement gênée de constater que sa culotte était à moitié baissée, offrant ainsi un prodigieux spectacle à son vieux sauveur qui semblait s'en délecter.

— Émilie, ça va ? chuchota le professeur en faisant mine de détourner la tête.

Rapidement elle remonta sa dentelle et ferma tous les boutons de sa blouse. Le spectacle était terminé.

— Mmmmmoui... Ou plutôt non, j'ai fait un rêve effrayant...

— Un rêve ?! Mais ma pauvre, vous avez failli mourir ! Vous êtes même restée un bon moment dans le coma. Fort heureusement, je me suis occupé de vous, et je suis heureux de pouvoir vous annoncer que vous n'avez aucune séquelle cérébrale. Juste une côte cassée. Vous vous en tirez plutôt bien...

— Vous trouvez, professeur ? Je la sens pourtant bien, cette côte : j'ai un mal de chien à respirer...

— Émilie, s'il vous plaît, appelez-moi Claude, ça fera moins solennel que « professeur ». Quant au souffle, c'est tout à fait normal. Il va falloir vous bander la poitrine.

— Oui eh bien, si ça ne vous fait rien, on verra ça plus tard...

— C'est comme vous voulez, Émilie. En attendant, j'aimerais que vous me racontiez votre mésaventure dans les moindres détails. C'est très important. – Il lui tendit un verre d'eau. Tout d'abord, expliquez-moi pourquoi vous êtes entrée dans cette cellule ?

— Merci. En fait, je finissais mon tour d'étage, et Frank semblait tellement inoffensif avec sa camisole de force, perdu là dans ses pensées... Je suis entrée et nous avons parlé ensemble assez longtemps, il m'a expliqué toute son histoire.

— Comment ? Vous avez réussi à nouer un dialogue avec lui ?

— Oui, mais je ne pouvais m'imaginer que...

— C'est ma faute, Émilie, j'aurais dû prendre le temps de vous expliquer son cas dès le début ! Il est spécial ! Très spécial !

— Spécial ? Ce type est un démon !

— Non... Il est infiniment plus que cela. Il est unique, inestimable. Il est la clef entre deux univers !

— Qu'est-ce que vous me chantez là, professeur ?

— Claude...

— Heu, pardon... Claude.

— C'est assez compliqué à expliquer et sûrement invraisemblable à entendre pour un profane, mais considérez-le comme une porte...

— Une porte ?

— Oui ! Un passage qui permettrait à des âmes de revenir dans le monde des vivants.

— Vous me faites marcher ?

— Non ! Je ne me permettrais pas, surtout après ce qu'il vous a fait subir. Frank Vana est la preuve vivante que tout scientifique souhaite découvrir un jour. Voyez-vous, j'ai approfondi ses nombreuses histoires, puis j'ai extrapolé avec la somme de toutes nos connaissances.

— Et qu'avez-vous obtenu ?

— Dans mon étude, tout se recoupe. Depuis les Égyptiens jusqu'aux chamanisme. Toutes les religions modernes prônent une même idéologie : la réincarnation. Déjà, dans Le livre des morts, quand Osiris demande : « Combien de temps ai-je à vivre ? », il lui est répondu : « Il est décrété que tu vivras pendant des millions et des millions d'années. » Même chose dans le Nouveau testament. Ainsi, pour ne citer que Jésus : « Ne parlez à personne de cette vision, jusqu'à ce que le fils de l'homme se soit relevé d'entre les morts. » Dans le Coran aussi il est stipulé que : « Comme la pluie transforme la terre sèche en vert pâturage, de la même façon Dieu rend la vie aux morts pour qu'ils puissent apprendre... Et il

envoie quantité juste de pluie d'en haut et il ramène la vie sur la terre morte. Semblablement tu renaîtras. » Même plus récemment, un Dalai Lama a dit : « Si l'on accepte la croyance en une continuation de la vie, la pratique religieuse devient une nécessité que rien ne peut supplanter, pour préparer son incarnation future. » Et pour finir, Émilie, je vous dédie cette citation de Radhakrishnan : « Si, pour maîtriser les sciences physiques, il nous faut consacrer une vie entière, combien de vies nous faudra-t-il pour maîtriser l'Amour ? »

— C'est bien beau tout ça, mais je ne suis pas croyante, alors votre théorie mystique...

— Émilie, je ne vous demande pas de croire mais plutôt de constater ! Frank Vana est le chaînon manquant ! Un canal ouvert ! En les vérifiant une à une, j'ai pu constater et prouver que, parmi ses vingt-deux personnalités étudiées, au moins douze avaient réellement existé ! Et je ne vous parle pas des animaux !

— Des Animaux ?

— Oui, tout ce qui meurt peut renaître à travers lui. D'ailleurs, il agit dans les moindres détails comme chacun d'eux, connaissant parfaitement chacune de leur vie. Lorsque je l'interrogeait, Franck était incollable et pourtant il ne pouvait rien inventer. Il est loin d'être aliéné. Bien sûr, au début, j'étais aussi sceptique que vous, Émilie, et j'ai essayé de le démasquer, de comprendre comment il s'y prenait pour tout savoir sur toutes ces vies, pour parler toutes ces langues. Mais un fait divers m'a fait prendre conscience de ce qu'il est réellement ! Alors qu'il était enfermé dans sa cellule, depuis plus d'un an, une jeune femme a été poignardée en ville. Cette histoire a même fait la une des journaux. Eh bien, Frank Vana m'a raconté cette mort dans les moindres détails, comme s'il avait assisté à la scène. Il m'a même dessiné le portrait de l'assassin. En fait, Émilie, à travers lui, j'ai discuté avec cette jeune femme ! Aussi inconcevable que cela puisse paraître, grâce à ce témoignage, la police a pu arrêter l'assassin qui a fini par avouer son forfait.

— Mais alors, s'il n'est pas fou, il n'a rien à faire ici ! Il faut absolument l'envoyer dans une maison spécialisée.

— Je ne peux pas me résoudre à me séparer de lui. Et puis, il est extrêmement dangereux car complètement incontrôlable. Nous ne pouvons raisonnablement pas le laisser en liberté ! En plus, c'est moi qui l'ai découvert et je veux comprendre comment il fonctionne.

— Vous avez réussi à déterminer sa manière de procéder ?

— En quelque sorte, oui. En fait, le corps de Frank est donneur universel, un peu comme les gens du groupe O peuvent donner leur sang à

n'importe qui. Lui est une autre sorte de donneur, c'est en cela qu'il est exceptionnel, car il offre son corps tout entier à d'autres âmes qui peuvent momentanément se réincarner en lui.

— C'est du délire...

— Laissez-moi finir ! Depuis longtemps, l'homme cherche à savoir ce qu'il y a après la mort. Beaucoup ont pressenti la vérité. Et moi, je veux tenter de parachever ce travail millénaire. Je vais offrir à l'humanité l'âme qu'elle a perdue, redonner un sens à nos vies, à nos incarnations.

— Ben voyons... Et c'est Frank qui est venu vous écrire votre thèse ?

— Ne plaisantez pas. Depuis que je l'observe, j'ai pu mesurer très précisément ses ondes cérébrales. Lorsqu'il est possédé, ses ondes Thêta sont au maximum d'intensités, alors que ses ondes Alpha et Bêta disparaissent complètement. Ce qui signifie que, lors de ces phases, il devrait être dans un profond coma, comme vous tout à l'heure. Mais lui réagit contre-nature car il parvient encore à parler, à agir comme vous et moi.

— C'est dingue !

— Il faut me croire, Émilie, j'ai besoin de votre précieuse aide : depuis des mois Frank Vana refuse de me parler. Et vous semblez avoir réussi à nouer un contact avec lui. Continuons ensemble mes travaux, s'il vous plaît...

— Je veux bien vous aider, Claude, mais uniquement parce que je viens de faire un cauchemar troublant ou votre protégé... enfin, l'homme qui a voulu me tuer, a fini par me sauver la vie en rêve.

Au bout de trois quarts d'heure, Frank s'extirpa difficilement du minuscule recoin dans lequel il s'était réfugié : un interstice très étroit, derrière la machine à café. L'endroit avait été sommairement fouillé par le personnel de sécurité, personne ne pouvant imaginer qu'on puisse s'y camoufler.

— Allez, la victoire n'est pas loin, encore un effort ! dit-il en se relevant avec un accent banlieusard.

Il s'approcha de la porte, les bras toujours attachés, mais en posant avec une grande précision son pied sur la poignée il arriva facilement à l'ouvrir. Dans le couloir, il hésita un instant sur la direction à prendre : il n'avait jamais vu cet endroit auparavant. Alors, au hasard, il se décida

pour le couloir de droite et se mit à courir à grandes enjambées. Il arriva finalement devant deux portes d'ascenseur. D'un coup de pied rapide et précis, il appuya sur le bouton d'appel. L'une des deux portes s'ouvrit dans un « Ding » retentissant. Personne ne l'avait encore vu, tout se déroulait bien. Il entra donc dans la cage métallique et, de son pied gauche, actionna cette fois le bouton du rez-de-chaussée.

L'adrénaline montait en lui, et il aimait sentir cette pression. Il savait qu'il allait devoir être bon, pour Frank. Il devrait être le meilleur, comme il le lui avait promis. Il avait cette chance de pouvoir ressentir de nouveau la vie, d'aider un innocent... et cette fois tous les coups seraient permis.

Il trépignait d'impatience pendant que l'ascenseur descendait les étages, aussi il se décontracta en faisant craquer sa colonne vertébrale. Le coup d'envoi allait être donné. Il était prêt.

Ding !

La porte à double battant glissa sur son rail. Le match allait démarrer par une action rapide.

Il sortit furtivement la tête, regarda à gauche, puis à droite pour jauger son environnement. Après une rapide analyse, il identifia son but. À droite, derrière l'accueil : c'est là que se trouvait la liberté. Il devait juste franchir les portes vitrées, sans le badge nécessaire à leur ouverture. Arrivant avec beaucoup d'élan, à trois mètres, il sauta et envoya un coup de pied circulaire sur le portillon de la badgeuse. La violence fut telle que la porte vitrée explosa en une myriade d'éclats. Le sportif de haut niveau était satisfait : il avait franchi sans encombre ce piètre obstacle. Une première étape sans une égratignure, c'était bon pour le moral. Le plus dur restait tout de même à faire. Dans la surface de réparation, trois défenseurs en maillot noir allaient tenter de le bloquer...

— Le voilà !

— Tire !

— Appelle les secours!

Les trois gardiens affolés tentaient de réagir à la situation de crise qui leur arrivait droit dessus. Le premier sortit un pistolet à seringue hypodermique. Il ne devait pas rater sa cible car il n'aurait pas une seconde chance. Le second attrapa son talkie-walkie pour appeler des secours, et le dernier, le plus massif, saisit sa matraque. Frank fonça directement sur eux en faisant des feintes de corps qui le rendaient difficile à viser. À

pleine vitesse, arrivant à proximité d'une poubelle en plastique, il shoota de toutes ses forces en direction du gardien armé. La poubelle partit comme une balle et franchit les dix mètres qui séparaient les deux hommes, rependant dans l'air une multitude de débris. Le gardien apeuré tira un peu au hasard et rata son objectif : la seringue se planta dans le mur à un mètre du forcené. Sa rage sembla décuplé par la vision de cette petite seringue qu'il éclata d'une reprise de volée du gauche.

— Vos Piqûres, je n'en veux plus ! Votre merde de dopage, ça m'a tué !

Fou furieux, il continua sa course suicidaire vers les trois hommes mais, juste avant de recevoir un coup de matraque en plein visage, il sembla glisser. Il exécuta alors un tacle sur le premier garde, lui attrapant la cheville avec son pied gauche, tout en ramenant violemment son pied droit sous le genou de l'homme. L'articulation céda dans un effrayant bruit d'os brisés : elle venait de s'inverser.

Terrifiés, incapable d'ignorer leur collègue hurlant de douleur, les deux agents de sécurité, toujours debout, tentaient malgré tout de maintenir Frank au sol. Le premier reçut en pleine mâchoire un retourné acrobatique surpuissant. Il s'effondra trois mètres plus loin. Seul le second réussit à agripper fermement le psychopathe par sa camisole. S'ensuivit alors un curieux corps à corps. Frank, se débattant sans l'usage de ses bras, encaissa une multitude de coups de poing au visage et au ventre, mais parvint finalement à décocher un coup de tête monumental à son agresseur. Le nez brisé, l'homme lâcha prise et s'effondra, inanimé.

À l'accueil, la standardiste n'arrêtait pas de crier. Elle se cacha sous son comptoir, terrorisée. Frank ne lui prêta aucune attention. Il se releva et, sans regarder derrière lui, il s'enfuit de la clinique spécialisée, vers cette liberté que Frank avait si longtemps espérée.

Chapitre 4

Sur la route du bord de mer, entre la Marina Baie des Anges et le port d'Antibes, Natacha au volant de sa grosse Mercedes noire observait les rouleaux blancs qui se formaient sur la mer turquoise et venaient ensuite mourir en un sourd grondement sur la plage de galets.

Cette vision immuable l'apaisait, la réconfortait. Ce paysage, c'était sa vie, son rêve. Elle ne changerait rien, elle faisait partie du décor à présent. La belle rousse se retourna pour observer ses enfants. Andreï lui aussi regardait la mer, silencieusement. Il pleurait, enfin. Parfois il est nécessaire de laisser couler les larmes. Tatiana s'était endormie sur son rehausseur et semblait paisible. Elle qui n'avait jamais connu la Russie était une vraie Française. À aucun prix Natacha ne bouleverserait leur vie. Eux avaient totalement réussi leur intégration. Les yeux embués de la jeune femme s'attardèrent sur le siège de cuir vide à ses côtés. Son cœur se serra... Il faudrait qu'elle soit forte.

Elle s'imagina presque entendre la voix de son Igor, crut percevoir sa douce présence près d'elle. Il avait confiance.

Oui, elle réussirait.

« Je t'aime Igor, tu ne seras pas déçu mon amour ! » pensa-t-elle très fort.

Arrivant sur le cap d'Antibes elle aperçut une fumée au loin. Plus elle approchait de leur villa, plus cette colonne sombre la tracassait. Machinalement, elle prit l'entrée de son impasse mais fut tout de suite bloquée par un pompier. Elle arrêta son véhicule, stupéfaite. Derrière l'homme en uniforme, se trouvaient deux camions rouges. L'un était garé devant leur entrée, tandis que l'autre, après avoir défoncé le portail et saccagé le jardin, s'était placé à proximité de la façade sud de la bastide d'où s'échappait de gigantesques flammes.

Une dizaine de pompiers armés de lances s'affairait activement à lutter contre l'incendie, mais la partie semblait perdue : la toiture s'était déjà écroulée. Seul les murs noircis de la villa tenaient encore debout. Les yeux de Natacha se fermèrent, elle préférait ne plus regarder. Elle prit sa tête entre ses mains et se recroquevilla dans son siège. Tout ce qu'ils avaient construit, décoré, acheté, était parti en fumée. Elle visualisa en rêve l'intérieur de sa villa, s'arrêtant devant chaque détail, chaque objet, chaque tableau. Plus rien n'existait, le cauchemar se poursuivait, avançait tel un rouleau compresseur. Jusqu'où l'emporterait-il ? Après tout, la villa, ce n'est rien que des choses matérielles, finit-elle par se dire pour se rassurer. Ça fait juste mal au ventre, au cœur... Elle avait envie de vomir, de crier ! Avant de devenir complètement folle, elle pensa aux enfants. Ils allaient bien, là était l'essentiel.

Natacha sursauta en entendant un claquement de portière. En ouvrant les yeux, elle vit Andreï qui courait en direction de leur maison. Le pompier stoppa le garçon et le ramena vers sa mère.

— Madame, ne restez pas là ! Vous allez nous gêner, nous attendons un autre camion citerne.

— Mais... c'est ma maison !

Les mots avaient eu du mal à sortir tant sa gorge était serrée.

— Ah, excusez-moi, Madame. Je... on va faire pour le mieux. Si vous pouviez vous garer sur le trottoir... ?

Le chef de la sécurité fit irruption dans le cabinet du professeur. Il transpirait à grosses gouttes, et sa cravate défaite en disait long sur son état de stress.

— Professeur ! Frank Vana a une nouvelle fois réussi à s'échapper !... Il a mis K.O. Bernard et David... Et il a estropié Georges. Le genou. C'est pas beau à voir...

— Bordel ! J'en étais sûr... nous ne le contrôlons plus, et lorsque Frank est en transe rien ne peut l'arrêter. Il faut prévenir les autorités.

— Je m'en charge, professeur ! répondit Pierre en détalant comme un lapin.

Aussitôt, Ambert replongea dans son examen. À l'aide d'une lampe torche, il auscultait la blessure au mollet d'Émilie, allongée à plat ventre sur la table d'examen. Dans cette position, sa côte cassée la faisait souffrir.

— C'est profond, je vais devoir vous recoudre...

— Oh, allez-y, professeur. Vous savez, après ce que je viens de vivre...

— Vous pensez que vous serez assez forte pour ensuite rentrer chez vous ?

— Je pense, oui. Mais... j'aimerais vous aider ! Vous comprenez, tout est de ma faute. Si je n'étais pas entrée...

— Soyez certaine qu'il aurait fini par trouver le moyen de sortir, avec ou sans votre intervention...

— Merci, professeur, mais je tiens vraiment à faire tout mon possible pour vous être utile.

— Bien... votre professionnalisme vous honore, Émilie... J'accepte bien volontiers votre aide. Comme vous avez noué un contact avec Frank et gagné sa confiance, vous nous serez précieuse ! Mais pour commencer, racontez-moi vos derniers échanges. C'est capital si l'on veut espérer le retrouver.

— Eh bien, il m'a dit quelque chose d'étonnant avant de m'attaquer. Il disait vouloir absolument sortir de l'hôpital pour aller protéger sa femme et ses enfants ! Ce qui est absurde...

— Vous a-t-il donné son nom ?

— Non, je le prenais toujours pour Frank.

— Avait-il un accent, une façon de parler, enfin... quelque chose de distinctif qui aurait pu trahir une autre identité ?

— Oui, maintenant que vous en parlez... Au cours de l'entretien, sa voix a légèrement changé. Comme s'il avait pris un accent étranger. Il était désespéré, complètement paniqué à l'idée de ce qui pouvait arriver à sa famille.

— Avec cette description, nous avons une maigre chance de le retrouver. Je vais quand même jeter un œil au dossier, on ne sait jamais.

Le professeur venait de finir les points de suture. Il laissa Émilie se faire elle-même un bandage et s'installa à la hâte devant son écran

d'ordinateur. Cinq minutes plus tard, il releva la tête avec un air satisfait. Ses recherches avaient été fructueuses.

— Émilie, après étude des récentes personnalités qui ont habité Frank, si celle que vous avez décrite n'est pas nouvelle, il ne peut s'agir que de Raymond Laombo, Igor Roumanenko ou Ismaël Fatizadé. Ce sont les seuls de la liste à avoir eu plusieurs enfants et à être d'origine étrangère.

— Et ?...

— Et nous allons devoir nous répartir les recherches... Ces hommes sont morts aux quatre coins de la France ce qui n'arrange pas nos affaires. Mais peut-être qu'en allant voir leurs familles nous retrouverons la trace de Frank.

Le professeur avait déjà sa petite idée sur le sujet, il savait comment ils devraient opérer. Il téléphona à son sbire pour organiser cette chasse à l'homme particulière.

— Pas de problème, professeur, je m'occupe d'aménager l'ambulance de service.

— La partie sera moins aisée que la fois où nous l'avons cueilli chez ses parents ! Pierre, apporte aussi des pistolets à seringue hypodermique pour Émilie et Martine.

— Elles viennent avec nous ?

— Non... Je pense les envoyer par avion dans le sud, l'une des personnalités de Frank se trouvait là-bas, nos deux équipes agiront en parallèle...

Quelques explications plus tard, tout était organisé. Le professeur et le chef de la sécurité, Pierre, feraient équipe et partiraient dans moins d'une heure avec l'ambulance.

Émilie avait écouté avec attention la conversation téléphonique. Ainsi, elle allait partir en mission avec l'infirmière chef...

Après avoir raccroché, le professeur paraissait soucieux, voire contrarié. Émilie osa briser le silence.

— Professeur... merci de la confiance que vous m'accordez.

— Je vous aime bien, Émilie. Vous ferez attention à vous, n'est-ce pas ?

— Ne vous en faites pas, la mort n'a pas voulu de moi, aujourd'hui, alors...

— Une fois là-bas, vous garderez sur vous l'arme que nous allons vous confier. Et n'oubliez pas que c'est la seule chose qui soit vraiment efficace contre lui.

— Claude, vous ne m'avez pas encore tout dit sur Frank. J'ai besoin de savoir. S'il vous plaît, parlez-moi de vos recherches. Où en êtes-vous ?

— J'ai presque terminé mon étude, et en deux mots, c'est révolutionnaire ! Je vais vous expliquer brièvement ce que j'ai découvert grâce à Frank. En fait, notre cerveau ne serait qu'un récepteur conçu pour capter, abriter et amplifier des pensées de toutes fréquences. Et les différentes parties du cerveau captent et électrisent les pensées.

— Vous entendez quoi par « récepteur » ?

— C'est simple. Pour que vous puissiez mieux comprendre, je vais faire l'analogie avec les techniciens qui ont conçu les radios et les téléviseurs. Ces appareils sont munis de boutons pour synchroniser les ondes des différentes stations. C'est exactement la même chose pour nos cerveaux. Ils se branchent sur les différentes fréquences de nos pensées. Mais là où nos cerveaux diffèrent, c'est que celui de Frank est capable de changer de chaîne, de station ou d'écoute à volonté. Quand notre « téléviseur » interne n'est capable de suivre qu'un seul et unique programme, celui de Frank est abonné au satellite : il reçoit toutes les chaînes libres sans décodeur, ce qui le rend capable de pirater et de capter les fréquences du monde des morts !

— Et vous avez quoi comme preuves ? Comment fonctionnerait-il selon vous ?

— Je n'ai pas encore de preuves formelles, mais je crois savoir précisément ce qui se produit. Vous savez, j'ai longtemps cherché l'anomalie qui provoque en lui ces changements de chaînes, l'antenne qui lui permet de capter d'autres âmes. Et j'ai fini par trouver la commande de son cerveau, le tuner de sa télé ! Après de multiples scanners et prises de sang, je me suis intéressé à sa glande pituitaire. Vous devez déjà savoir que le corps pituitaire, situé entre les hémisphères gauches, a pour fonction d'activer les différentes parties du cortex afin qu'il puisse capter toutes les fréquences de pensées : c'est le fameux troisième œil au sens ésotérique du terme. En fait, cette glande n'a pas vraiment l'apparence d'un œil mais plutôt d'une poire, avec à l'endroit le plus rétréci, des pétales formant une sorte d'antenne. C'est cette glande qui gouverne le cerveau, accompagnée par un système complexe de circulation hormonale que j'ai pu retrouver dans son sang. La glande endocrine pituitaire sécrète alors des hormones qui ensuite se répandent dans la glande pinéale endocrine située dans la partie inférieure du cerveau. La pinéale a pour

fonction d'amplifier les pensées, qu'elles puissent se propager dans tout le corps. Frank arrive à décupler l'utilisation de son troisième œil, de ce formidable récepteur sensible aux vibrations des âmes, pour ensuite envoyer les pensées captées par son intermédiaire vers la pinéale qui va ainsi pouvoir contrôler tout le reste de son corps ! Car c'est le corps pinéal qui gouverne le système nerveux central. Il recueille les pensées, les amplifie, puis les propulse dans le système nerveux central qui est comparable à une voie de pensée électrifiée. Le courant électrique fabriqué par le corps pinéal se répand dans le fluide du système nerveux central, il descend dans la colonne vertébrale et irrigue ainsi les nerfs...

Il faudrait simplifier cette partie. Il semble y avoir des redites mais je ne maîtrise pas du tout le truc. Faire des coupes serait pas mal.

— Vos théories sont belles et ambitieuses, professeur, mais... si Frank est une formidable télévision avec écran plasma couleur 16/9 toutes options, comment décide-t-il de changer de chaîne ? S'il est déjà occupé à voir son propre programme, comme nous autres pauvres téléviseurs noirs et blancs, comment fait-il pour choisir aussi finement les âmes qu'il incarne en lui ? Où est la télécommande des âmes ? Qui choisit le programme à visionner ?

— Euh... Je n'y avais pas songé.

— Si j'ai bien compris vos recherches tendent à démontrer que nos corps ne sont que des téléviseurs préréglés à la naissance sur la chaîne de notre esprit. Excusez-moi de vous dire que c'est une évidence pour tout le monde. De toute façon, à notre mort, notre téléviseur ne peut plus retransmettre de pensées, alors, que l'esprit existe ou pas, cela revient au même dans tous les cas. Mais selon vos théories il existerait une exception à la règle ! Le fabuleux téléviseur de Frank qui serait libre d'accès. Lorsque ce dernier est mort, il s'est mis comme par magie à capter d'autres chaînes : l'autre monde ! Et depuis il zappe sans arrêt de canal, se faisant mourir à chaque fois qu'un être se réincarne en lui ? C'est ça ?

— Oui, c'est exactement ce que je pense...

— Eh bien, c'est n'importe quoi...

Frank courait le plus vite possible. Sur son passage les passants se retournaient, stupéfiés de voir ce sprinter en pyjama-charentaises détalier avec les bras attachés dans le dos.

Après une course effrénée et interminable, il stoppa enfin, brutalement. Frank était à la limite de la syncope, essoufflé, courbé en deux par un énorme point de côté. Du coin de l'œil, il observa la rue avec étonnement, comme s'il la découvrait, alors qu'il venait de la parcourir sur toute sa longueur. Son regard s'arrêta sur un salon de coiffure pour dame et une pharmacie, un peu plus loin. Il hésita entre les deux et finalement opta pour le salon de coiffure.

Ça commençait mal... Frank était si maladroit, privé de l'usage de ses mains, qu'il en était ridicule. Il tenta d'abord de s'aider du pied pour ouvrir la porte du salon, mais dut rapidement renoncer. Il essaya alors d'actionner la poignée de porte avec sa bouche... Sans plus de réussite. Derrière la vitrine le petit personnel s'était arrêté de travailler. Les paires de ciseaux étaient en suspens, la stupeur avait gagné tous les visages. Le visage écrasé contre la porte vitrée, Frank glissa jusqu'au sol. Alors, sans un mot, la gérante et les coiffeuses se regardèrent et éclatèrent de rire. Maintenant, même les clientes s'amusaient de l'infortune de leur visiteur « mâle », incapable d'ouvrir une simple porte.

Brigitte, la responsable du salon, l'entrebâilla, plus par curiosité que par humanité.

— Euh... Bonjour Mesdames, tenta Frank. Pardon de vous déranger en plein travail, mais je suis bien embarrassé comme vous pouvez le constater...

— Et qu'est-ce qui vous arrive, jeune homme ? s'étonna Brigitte en faisant des clins d'œil à ses employées. On vous a fait une mauvaise blague ? C'est un bizutage ?

— Ni l'un, ni l'autre. En fait... c'est assez délicat à expliquer... Enfin, voilà : j'étais avec ma maîtresse, une femme mariée, et nous étions en train de... heu... comment dire...

— Laissez tombé, je vois.

— Ah ! parfait... Donc, je lui avais passé des menottes et elle, avec ses poignés attachés, avait réussi à me mettre cette camisole... Nous allions passer la vitesse supérieure quand... son mari est rentré à l'improviste.

Tous les regards étaient maintenant braqués sur les lèvres de Frank. Avec son histoire, il avait su capter l'attention de toute l'assemblée. En bon baratineur, il savait parfaitement gérer ces situations. Dans ce domaine, il était sûrement le meilleur. Il savait déjà qu'il avait gagné leur confiance et arriverait à ses fins ! Sa voix ondulait, se faisait gracieuse :

toutes étaient sous le charme du beau parleur. Les vibrations qui émanaient de ses cordes vocales caressaient délicatement les tympanes.

— Mais heureusement nous avons laissé la fenêtre ouverte, reprit-il. J'ai bien essayé de m'enfuir mais j'ai glissé et suis tombé du premier étage ce qui explique les quelques contusions que j'ai sur le visage. Alors je viens solliciter votre aide : un simple coup de ciseaux pourrait me sortir de cette situation rocambolesque.

— Bien sûr, mon petit, qu'on va vous aider. On sait ce que c'est, l'amour, répondit Brigitte sans réfléchir. Pas vrai les filles ?

Elle approcha sa paire de ciseaux, mais aussitôt s'arrêta.

— Ben mince alors ! Elle vous a mis un cadenas !... Ça ne fait rien si je découpe vos manches ?

— Aucun problème, allez-y.

Et Brigitte s'exécuta.

— Voilà, c'est fait. Par contre, vous ne partirez pas du salon avant que j'aie désinfecté votre plaie au visage.

— Ah, merci infiniment, dit-il en faisant craquer ses épaules et ses cervicales. Je ne sais vraiment pas comment vous remercier.

Ayant enfin retrouvé l'usage de ses mains, il les regarda avec bonheur et frotta ses bras endoloris.

— Vous prendrez bien un petit café avec nous ?

— Ah, je suis désolé, mais je dois continuer mon émission pour caméra caché !

— J'en étais sûre ! s'exclama Brigitte en regardant dans toutes les directions pour dénicher un objectif.

— Eh oui, il y a deux caméscopes LCD haute définition : un derrière ce miroir et un autre dehors dans cet arbre. J'avais une complice dans le salon pour le son. Tout était organisé pour que la France entière sache si oui ou non vous alliez libérer un dangereux psychopathe.

— Non, mais c'est dingue comme je me suis laissée manipulée... Et l'émission passe quand ? Et sur quelle chaîne ?

— Dès ce soir à 20h, sur toutes les chaînes... Allez, merci les filles. J'ai été ravi de faire votre connaissance mais je dois filer. J'ai un métro à prendre. Tchao !...

Quelques mètres plus loin, il s'engouffra dans une station de métro, sauta le tourniquet et emprunta le couloir sombre et sale qui menait à la station Glacière. Dans le couloir, il s'arrêta à hauteur d'un SDF assis par terre, la main tendue. Sans hésitation, Frank attrapa la cagnotte du malheureux, le dépouillant sans état d'âme de ses quelques maigres piécettes.

— Hé toi là, le mec en pyjama ! Qu'est-ce que tu fais ?

— J'en ai besoin, c'est une question de vie ou de mort. Tiens, je te donne mes charentaises en échange.

— J'en veux pas de tes charentaises ! hurla le SDF en tentant de se relever. Reviens ici, enculé !

Mais Frank, tout sourire et pied nu, était déjà reparti sans demander son reste. « Il aurait au moins pu me remercier, ce sale poivrot. Je lui évite une prochaine cirrhose, je lui offre la chaleur de mes superbes chaussons, et il râle ? Tocard, va... » pensa-t-il cyniquement.

Une longue rame fit son entrée, glissant lentement le long du quai. Les regards des voyageurs étaient tous braqués sur l'insolite SDF dans son étrange pyjama. Sans y prêter attention, Frank pénétra dans le wagon à moitié rempli.

« Dommage », se dit-il tout en pensant au discours qu'il allait devoir leur servir : « Je ne suis pas un violeur, je ne suis pas un voleur. Je n'ai plus de travail, plus d'amour, plus de raison de vivre, sans vous. Ce matin en me levant, je me suis dit que c'était une belle journée pour mourir... mais je n'ai pas eu le courage de sauter. Et certains d'entre vous m'ont réconforté, m'ont tendu la main. Je suis sûr que vous aussi vous pourrez m'aider. Offrez-moi la possibilité de recommencer. Je ne demande pas votre pitié, mais un petit coup de main exceptionnel. Et je vous promets que vous ne me reverrez plus. »

Il traversa le compartiment la main tendue et arriva à récolter de nouvelles piécettes. Ainsi, passant de wagon en wagon, répétant son discours après chaque nouvelle gare, il accrut rapidement son capital.

Arrivé à la Gare ferroviaire de Lyon, il compta son butin : 53 euros et 45 cents. Une misère.

« Merde, je n'ai pas assez de tunes pour m'acheter un aller simple pour Antibes ! C'est Frank qui va pas être content », se dit l'esprit du baratinneur ancré dans son corps.

Il lui restait un quart d'heure d'attente, avant le départ pour Nice. Alors, gonflé d'un culot sans borne, il alla voir le service de sécurité de la SNCF, demandant aux agents s'ils avaient retrouvé sa valise noire. Il leur raconta qu'on la lui avait volée pendant son sommeil, dans un train couchette, et qu'il venait à tout hasard voir si personne ne l'avait ramenée.

— On n'est pas aux objets trouvés, ici. Désolé, monsieur.

— Tant pis... merci de votre aide. Je comptais sur un coup de chance, mais c'est raté. Encore merci et bonne journée, je dois vous laisser, j'ai un train à prendre.

Un coup d'épée dans l'eau.

« Bon, eh bien si je veux des fringues, va falloir que je me serve moi-même ! » se dit-il en prenant une valise négligemment posée sur le sol, et laissée sans surveillance par son propriétaire en pleine discussion téléphonique.

Arrivé sur la voie G, il monta dans la première voiture du TGV en partance pour Nice, et remonta le train jusqu'à ce qu'il arrive au wagon-restaurant. Il était désert. Seul le barman était là, qui préparait son stand de friandises et de boissons. Pour le moment, il remplissait de canettes un minuscule frigidaire.

— Pardon, monsieur, vous pouvez me servir un café ? questionna Frank pour attirer son attention.

— Le coin restaurant n'est pas encore ouvert, répondit l'homme sans même lever la tête. Vous pourrez revenir dans une demi-heure.

— OK... merci quand même.

Frank regarda à droite, puis à gauche, et sauta par-dessus le bar. Surpris, le barman se retourna juste à temps pour prendre un coup de poing dans la mâchoire. Frank le déshabilla rapidement et enfila ses vêtements

de service. Cinq minutes plus tard, après s'être débarrassé du corps bâillonné et ficelé, dans un petit placard qu'il avait fermé à clef, Frank était fin prêt à servir les clients.

S'adaptant parfaitement à son nouveau rôle, il refusa dans un premier temps les paiements par carte bancaire, prétextant une panne de l'appareil. Il distribua sandwiches, cafés, croissants et barres chocolatées, tant que les voyageurs avaient du cash. Il comptait et recomptait sa caisse sans cesse, par pur plaisir, fier de ses 650 euros acquis en une petite heure. Frank serait ravi...

Juste au-dessus du wagon-restaurant, et pour la première fois depuis son terrible assassinat, l'avatar de Frank fulminait en voyant son corps servir des cafés et encaisser de la monnaie. Un vulgaire voleur, voilà ce qu'il était devenu. Il désapprouvait totalement les méthodes brutales et immorales qu'employait Raymond, l'esprit qu'il avait choisi d'incarner, après un bref casting. Ce dernier avait réussi à le convaincre qu'il était le meilleur. Un fin négociateur, ce Raymond. Un touche-à-tout qui savait gérer ce genre de situation et ne craignait pas d'improviser. Il est vrai que, grâce à ses manigances, son corps allait arriver à Antibes les poches pleines. Mais Frank ne supportait plus de se voir dans ce rôle qui ne lui correspondait pas. Il décida de reprendre les rênes de sa destinée, avant que Raymond ne le transforme en ennemi public numéro un.

Frank avait donné sa parole à une autre âme en détresse et allait faire son possible pour sauver une famille innocente. Mais c'était la dernière fois qu'il s'impliquerait. Il en avait assez de s'occuper des problèmes des morts...

Après avoir rejoint son corps, Frank avait fermé le wagon-restaurant à la hâte. Il ne voulait surtout pas être dérangé pendant qu'il allait appeler une certaine Natacha. Il attrapa le téléphone portable fraîchement volé à l'une de ses dernières clientes, et composa machinalement un numéro.

Chapitre 5

Dans la salle d'attente de l'hôtel de police d'Antibes, Natacha et ses enfants feuilletaient des magazines. Une heure s'était écoulée sans que rien ne bouge dans ces locaux vétustes. Plus qu'une personne devant elle, un jeune rappeur affublé d'un pantalon trop large et d'une casquette rouge, et elle pourrait enfin déposer plainte.

Miraculeusement, un chant d'oiseaux vint troubler le silence pesant.

— C'est le téléphone d'Igor qui sonne ! dit-elle surprise et presque affolée tout en essayant de l'extirper le plus vite possible de son sac trop rempli.

C'était un petit portable très moderne, gris métallisé, qu'elle avait récupéré hier à la morgue avec le portefeuille de son mari. Il ne restait rien d'autre de lui, maintenant que la maison avait brûlée. Ce lourd souvenir, en refaisant surface, fit chavirer ses yeux qui se bordèrent de larmes. Un nœud dans l'estomac l'oppressa et serra son cœur, l'empêchant de respirer. Elle appuya maladroitement sur le bouton vert et colla le téléphone à son oreille.

— Allo ? tenta-t-elle timidement d'une voix éraillée.

— Natacha Roumanenko ? demanda Frank, brutalement.

— Oui...

— Je suis soulagé de vous entendre ! Je m'appelle Frank. on ne se connaît pas mais je suis un ami de votre mari.

— Frank comment ? Nous ne connaissions en effet personne de ce prénom. Quel est votre nom de famille et comment avez-vous eu le numéro de téléphone de mon époux ?

— Mon nom ne vous dira rien car nous ne nous sommes jamais rencontrés. Mais je sais qui a tué Igor et pourquoi...

— Comment... Parlez !

— Il m'a supplié d'appeler sur ce numéro pour vous prévenir : vous et vos enfants êtes en danger de mort.

— Notre maison a brûlé ce matin.

— Ce n'est qu'un début. Ils ne s'arrêteront pas là, vous devez me croire. Ce sont des terroristes impitoyables qui ne reculeront devant rien, ils feront tout pour vous éliminer.

Mais qu'est-ce que vous racontez ?

— Votre mari s'est retrouvé malgré lui au cœur d'un complot. Et ils veulent effacer toutes traces de vos existences.

— Arrêtez, vous me faites peur !

— Non ! Il faut que vous sachiez qu'Igor allait révéler leurs agissements. Votre mari avait obtenu des preuves : les plans d'une extermination. Un futur génocide.

— Qui doit être exterminé ?

— Ça va vous paraître absurde, mais les personnes visées ne sont pas encore nées !

— C'est invraisemblable...

— Non, c'est une guerre de religion. Et leurs armes sont non-conventionnelles, insidieuses... J'imagine que le matériel informatique de votre époux a disparu ou a été détruit ?

— Oui, les tueurs de mon mari ont tout emporté.

— Pas tout à fait, non... Lorsqu'ils ont tué Igor, ils ont oublié une petite chose : son téléphone portable. Celui que vous utilisez actuellement.

— Le téléphone d'Igor ?

— Oui, il contient tout. Igor l'utilisait et le synchronisait avec son ordinateur pour sortir des informations de sa société. Les terroristes tueraient père et mère pour détruire la mémoire qui se trouve sur le côté de l'appareil. Alors écoutez-moi attentivement, Natacha. Ne dites à personne où vous vous trouvez. Vous devez fuir et retournez vous cacher en Russie pour être en sécurité.

— Jamais !

— Par pitié, envoyez-y au moins vos enfants. Ce sont les dernières volontés de leur père.

— Il n'en est pas question ! Personne ne nous fera partir !

— Natacha, soyez raisonnable. Je suis sûr que vous êtes suivie. Ils ont probablement déjà prévu et organisé votre mort. Même votre voiture doit être piégée.

— Ça m'étonnerait, elle est garée juste devant le commissariat de police. Je vais y déposer une plainte.

— Parfait ! Restez-y ! Ne bougez sous aucun prétexte, ou si vous deviez partir, utilisez un Taxi. J'arrive ! Je viens de loin pour vous protéger, je vais venger Igor, et continuer son combat. Soyez patiente, je serai dans votre région dans maximum deux heures.

Émilie était enfin seule, dans son deux-pièces situé en proche banlieue parisienne. Elle avait dû lourdement insister pour qu'on la laisse rentrer chez elle. Ambert voulait lui faire passer des examens complémentaires, et surtout la garder en observation pour qu'elle se repose au maximum. Mais, usant de son charme, la belle infirmière avait finalement réussi à convaincre le professeur que tout allait bien.

Pourtant, elle était réellement épuisée et s'affala sur son canapé pour souffler et prendre du recul sur ce qu'elle venait d'endurer. Après une bonne inspiration, une douleur intercostale lui rappela la violence des événements endurés dans la matinée. Finalement, elle avait peut-être eu tort de rentrer seule. Émilie avait approché la mort de tellement près... À n'en pas douter, elle avait vécu une expérience de mort imminente. Et cette EMI, comme on les appelait dans son jargon médical, avait été très éprouvante.

Lorsqu'elle était interne à l'hôpital américain, Émilie n'avait jamais véritablement prêté attention aux récits de certains patients considérés comme miraculés. Elle refusait alors de croire en l'irrationnel. Mais aujourd'hui, tout était bouleversé : ses idées, ses buts, elle allait tout changer car elle était une survivante. Émilie avait su gravir les premiers échelons du processus de mort et en revenir. Cette expérience ineffable, indescriptible, l'avait transformée, bouleversée. Elle savait parfaitement qu'elle n'avait pas rêvé, ni eu d'hallucinations.

Émilie avait changé. Elle avait été touchée par la grâce... Frank avait partagé son fabuleux secret avec elle. Il lui avait ouvert la porte du deuxième monde, la libérant ainsi du matérialisme, lui ouvrant les yeux sur l'inconcevable.

— Je suis sûre qu'il a tout orchestré. Il m'attendait dans le monde invisible, il savait exactement ce qu'il faisait. En ouvrant la porte de sa cellule, je l'ai libéré. Et lui, en contrepartie, a tenu parole : il m'a à son tour libérée en m'offrant le voyage ultime. Il a réussi ce tour de force insensé.

Ainsi ma conception de la mort en est bouleversée, je ne la redoute plus. Ma vie prend un nouveau sens, je sais maintenant que l'existence à un but, il faut la respecter et surtout l'admirer... Je vais te retrouver, Frank, toi qui possèdes la clef du paradis, je veux comprendre si ce rêve est une réalité...

Après un bain parfumé aux huiles essentielles, Émilie avait rapidement préparé sa valise. Alors que Le professeur et son comparse Pierre étaient censés s'occuper de Paris puis de Lyon, les deux autres alternatives, Martine, l'infirmière chef, et Émilie se rendraient sur la Côte d'Azur. Ambert leur avait donné l'adresse de la famille Roumanenko. Émilie était ravie de retourner dans cette région qu'elle appréciait pour son arrière pays. Vu la distance à parcourir et son état de fatigue, elle avait choisi d'utiliser le moyen le plus rapide : la Navette pour Nice. Ainsi, dans seulement une heure trente, elle serait au bord de la mer, loin de sa vie parisienne, loin de son gris quotidien.

Arrivée à l'aéroport d'Orly, Émilie fut surprise d'apprendre par téléphone que Martine ne viendrait pas la seconder. Le professeur n'était pas rentré dans les détails, expliquant seulement que l'infirmière chef avait démissionné. Tout ceci paraissait bien étrange à Émilie qui, toute nouvelle dans le service, devrait embarquer seule, mais elle était surtout heureuse que sa vie s'accélère enfin. Depuis peu, tout prenait un nouveau sens. Émilie voulait changer son destin, son décor, et en apprendre davantage sur son voyage astral. Et pourquoi pas repartir pour cette contrée merveilleuse et fantastique que Frank lui avait fait visiter ? Mais ce qu'elle espérait secrètement, c'était mieux connaître son étrange et charismatique patient. Elle y pensait sans cesse. Il y avait quelque chose de fascinant en lui, quelque chose qui inspirait confiance, et cela malgré ce qu'il lui avait fait subir. Sentiment absurde et paradoxale.

Perdue dans ses pensées, elle ne savait pas trop ce qu'elle devrait faire, une fois sur place. Apparemment, sa mission devait se borner à entrer en contact avec les membres de la famille Roumanenko, afin de prévenir le professeur au moindre événement étrange...

L'avion d'Air France prit son élan sur la piste et décolla. Émilie s'endormie en rêvant à Frank, le beau métisse élancé aux traits si fins et harmonieux.

Natacha était restée perplexe. Pendant plus d'une heure, elle s'était interrogée sur ce que lui avait raconté Frank. Leur conversation lui avait fait froid dans le dos. Elle avait peur à présent, se sentant prise dans un piège infernal. Natacha était perdue. Elle regarda fixement dans sa main le téléphone d'Igor, puis sortit de son habitacle une minuscule carte mémoire violette. Celle-ci était longue comme un pouce mais pas plus large ni plus épaisse qu'une pièce de monnaie. La carte représentait la condamnation à mort de toute sa famille. Natacha la replaça dans le petit orifice prévu à cet effet.

— C'est à vous, Madame Roumanenko. Venez dans mon bureau et asseyez-vous... Qu'est-ce qui vous arrive encore ?

La voix du flicailon se voulait sèche et froide.

C'est la gorge serrée que Natacha raconta toutes ses angoisses et comment sa maison venait de partir en fumée. Elle fit part de ses soupçons sur l'origine criminelle de l'incendie, et expliqua qu'elle se sentait menacée, qu'elle avait reçu un message étrange la prévenant d'un danger mortel et qu'elle souhaitait que sa famille soit protégée par la police.

— Tout d'abord, Madame, et vous m'en voyez désolé, je ne peux pas prendre votre plainte aujourd'hui. Ce serait prématuré, il me faut d'abord un rapport d'expertise. Ensuite, vous devez comprendre que l'on ne peut protéger tout le monde. J'imagine que vous vous sentez démunie après la perte de votre mari et l'incendie de votre domicile, mais vous allez toucher une belle indemnité. Dans pas longtemps, grâce à elle, vous pourrez vous reloger le temps de la reconstruction de votre maison. Aussi, vous feriez mieux de contacter votre assureur...

— ...

— Je pense que l'on va être amené à se revoir prochainement, dit-il en se levant pour clore l'entretien.

— Attendez... puis-je rester avec mes enfants dans la salle d'attente ?

— Je suis désolé, Madame Roumanenko, mais regardez un peu : la salle est bondée ! Non, vraiment, rentrez chez vous. Euh... Excusez-moi, je voulais dire... Prenez une chambre d'hôtel et allez vous reposer.

— Et si ma voiture était piégée, ajouta-t-elle le visage blême.

— Pffffff... Bon d'accord, donnez-moi vos clefs de voiture, dit-il d'un ton désinvolte. Je vous l'avance jusque devant les marches, si ça peut vous rassurer.

— Oh, merci infiniment. Tenez, fit-elle en lui tendant son trousseau. C'est une Mercedes noire. Elle est garée un peu plus loin sur la gauche.

— Mais c'est mon tour ! coupa une petite vieille qui n'avait plus de sac à main.

— Oui, eh bien merci de patienter deux minutes, ma petite dame, grogna le policier en franchissant la porte d'entrée du commissariat, je reviens.

Tenant fortement ses enfants contre elle, Natacha avança jusqu'à l'encoignure de la grande entrée de verre pour observer l'inspecteur qui ouvrait sans crainte la portière de la berline. La rue paraissait étrangement calme, trop calme. Instinctivement, Natacha recula.

Dans un bruit assourdissant, la déflagration fit exploser les grands panneaux de verres qui s'effondrèrent en millions d'éclats. Une bombe de forte puissance venait de tout balayer sur son passage, projetant voitures et projectiles en tout sens.

Le commissariat avait été lui aussi fortement ébranlé. Tout le monde restait sous le choc, heureusement, les blessures étaient superficielles. Plus personne n'osait bouger. Terrorisée, Natacha réalisa que l'appel de Frank venait de sauver sa famille. Elle se replia dans le bureau du jeune inspecteur. Ne sachant que faire, elle rappela son mystérieux protecteur en appuyant sur le dernier numéro inscrit dans la mémoire du téléphone d'Igor.

Elle discerna avec peine la voix de ce dernier car ses tympans étaient encore traumatisés. Elle hurla.

— Je vous en supplie, monsieur, venez nous sauver ! Ma voiture vient d'exploser ! Je vous crois... Je vous crois ! Venez nous chercher, vite !

— Tenez bon j'arrive, et en attendant cachez-vous. Ne croyez pas que ce soit terminé. Mon train entre en gare d'Antibes, je serai là dans cinq minutes.

Entraînant dans une course désespérée ses enfants légèrement égratignés, elle partit en quête d'une cachette dans le commissariat et finit par opter pour le bureau de l'inspecteur qui l'avait reçue. Regardant de tous côtés, ses yeux affolés se posèrent sur une lourde armoire métallique contenant des uniformes. Il y avait juste assez de place pour ses enfants.

— Andreï, dit-elle terrorisée, tu restes avec Tatiana. Montez dans l'armoire !

— Mais maman ? Et toi ?

— Pour l'instant, occupe-toi de ta sœur et ne discute pas. Tiens, prends ça aussi. C'est la vie de Papa, dit-elle en lui glissant dans la main le petit téléphone portable, juste avant de les enfermer dans le noir de la penderie.

— Ne faites pas de bruits, les enfants. Maman vous aime...

La petite venait de se mettre à pleurer, elle avait résisté jusque là, mais le fait de se retrouver sans sa mère dans le noir... Andreï lui mit la main devant la bouche pour atténuer ses cris stridents.

Natacha se retourna. Elle venait d'entendre des coups de feu au sein du commissariat, le cauchemar continuait. Que se passait-il encore ?

Elle discerna le cri d'un homme qui prononça un seul mot, un seul nom « Allah ». De nouveau il y eut une explosion.

Juste avant l'arrivée du train, Frank avait profité d'un court laps de temps pour changer de vêtements et mettre des affaires plus... traditionnelles. Il avait choisi un polo et un jean dans la valise préalablement dérobée.

Le train entra en gare, et les portes s'ouvrirent enfin. Il espérait ne pas être trop en retard. Chaque seconde comptait.

« Il va falloir jouer serré. J'aurai dû prendre l'avion », se dit-il en se précipitant à l'extérieur.

Dehors, il vit une épaisse colonne de fumée blanche coupant le ciel azur en direction du centre ville. Mauvais présage...

Au milieu des véhicules stationnés qui attendaient les voyageurs, Franck fonça vers une voiture de sport rouge mal garée. Il ouvrit la porte conducteur et en extirpa violemment un play-boy qu'il envoya valdinguer cinq mètres plus loin.

Sans se retourner, il sauta dans la voiture de kéké et partit en trombe. Lancé à grande vitesse, il slaloma entre les véhicules tel un pilote de course, faisant rugir les nombreux chevaux de son bolide. Il se permettait tout dans sa course folle, montant sur les trottoirs, brûlant feux et stop. En seulement une minute, et avant même les premiers secours, Franck arriva à proximité de l'immense colonne de fumé. Il franchit le barrage sommaire en klaxonnant et en criant qu'il était médecin, stoppa sa course juste devant l'entrée du commissariat et se précipita dans les décombres fumants.

À l'intérieur, c'était l'apocalypse. Le hall d'entrée était rempli de corps déchiquetés et enchevêtrés. Des morceaux humains avaient été projetés sur tous les murs et au plafond. Il ne restait rien debout. Frank entendit des râles à l'extrémité de la salle et, malgré son trouble, se dirigea vers l'endroit. Une vieille femme baignait dans une marre de sang. Il la rassura et stoppa l'hémorragie avec les moyens du bord, avant de poursuivre sa douloureuse exploration.

Après être venu en aide à six rescapés, Franck, perdu dans les décombres, ne savait plus où chercher Natacha. D'ailleurs il ne savait même pas à quoi elle ressemblait. À tout hasard, il appela sur le portable d'Igor.

Il perçut aussitôt un chant d'oiseau étouffé provenant d'une pièce toute proche.

Chapitre 6

Après lui avoir offert un spectacle fabuleux et unique, mélange du turquoise de la mer, de l'ocre de la vieille ville et du blanc immaculé des montagnes enneigées, l'avion qui transportait Émilie atterrit enfin sur la piste de Nice. À peine débarquée, elle put constater que l'aéroport était en pleine effervescence. Omniprésents, des policiers disséminés un peu partout veillaient à la sécurité des voyageurs.

« Il a dû se passer quelque chose de grave », se dit-elle.

Un peu plus loin dans l'aérogare, elle fut informée qu'un attentat venait d'être perpétré dans le commissariat d'Antibes. Après avoir hélé un taxi, elle donna l'adresse de Natacha au cap d'Antibes au conducteur.

— Ok, madame, mais la course risque d'être longue, c'est bloqué par là-bas... La centrale des taxis nous a signalé un bouchon monstrueux aux abords de la vieille ville, suite à l'attentat.

— Ne vous inquiétez pas, j'ai tout mon temps. Vous pouvez mettre la radio pour savoir ce qu'il s'y est passé, s'il vous plaît ?

— Pas de problème, je mets la station « info ».

« ... nous gardons l'antenne, toujours en direct d'Antibes à une centaine de mètres du terrible attentat qui a frappé l'hôtel de police. D'ici, nous pouvons voir les pompiers s'affairer dans le bâtiment qui risque de s'effondrer à tout instant. Une multitude d'ambulances accueille les blessés ainsi que les morts. Pour l'instant nous ne pouvons avancer aucun chiffre...

D'après des témoins, il y aurait eu deux explosions distinctes. La première aurait été causée par une voiture piégée, et la seconde aurait eu lieu au sein même du commissariat, faisant beaucoup de dégâts et de nombreuses victimes. Nous avons aussi pu glaner quelques informations sur le terrain : certaines font état du courage d'un homme qui se serait

lancé seul dans les décombres au secours des survivants. Après avoir secouru plusieurs blessés, l'inconnu serait ressorti des décombres en emportant deux enfants inanimés. Il les aurait emmenés à l'hôpital sans attendre l'arrivée des secours.

Pour le moment, la piste séparatiste Corse semble la plus probable en raison des dernières lois votées par le gouvernement. Mais nous attendons les revendications de cet acte de barbarie qui ne sauraient... »

— C'est quand même dingue, on est en sécurité nulle part. Tenez, regardez-moi ce fada qui se prend pour Fangio, si c'est pas du terrorisme, ça ! s'exclama le chauffeur du taxi en klaxonnant.

Fonçant en contresens sur la voie rapide reliant Nice ouest à Nice est, un bolide de couleur rouge évitait comme par miracle les obstacles se présentant sur son passage. Il paraissait faire la course avec deux motos, des grosses cylindrées.

Le chauffeur du taxi ouvrit de grands yeux.

— Putain, c'est qu'il nous fonce dessus !

— Mais... Mais c'est... Frank ! s'écria Émilie surprise de reconnaître le conducteur, tout en s'accrochant à la poignée de sa porte pour se préparer au choc frontal.

Le jeune Andreï se réveilla en sursaut, secoué comme un prunier à l'arrière de la voiture de sport. Déboussolé, il avait mal au crâne, et se demandait bien où il était. Et ce qu'il vit à l'extérieur ne le rassura pas. Défilant à une vitesse incroyable, un flot continu de voitures roulait en sens inverse. D'abord, le cœur du jeune garçon s'emballa, son souffle se fit plus court puis, progressivement, Andreï s'habitua à cette vision déformée. Il était presque saoulé par cette impression de vitesse, de puissance. Il entendait les vrombissements du moteur comme jamais, et il aimait cette sensation, ce vertige. Ses yeux éberlués se fixèrent sur le compteur bloqué à 180 km/h.

À présent, il observa le conducteur, ou plutôt le pilote qui arrivait comme par magie à éviter chaque obstacle venant sur eux. C'était un slalom géant, beaucoup plus difficile que tous les jeux de voiture qu'il avait

pu essayer sur sa Play Station. Ici, l'erreur aurait été fatale, il le savait. Le Game Over était interdit. Sa vie était entre les mains de cet inconnu, de ce mystérieux pilote qu'il admirait pour sa dextérité sans faille. Andreï tremblait de partout, jamais il n'avait eu aussi peur, mais c'était aussi tellement bon de sentir l'adrénaline monter en soit, tellement grisant.

Un bruit sourd lui rendit sa lucidité. À ses côtés, sa sœur inanimée venait de se cogner fortement la tête contre la portière arrière. À chaque embardée de la voiture, son petit corps se balançait sur la banquette. Andreï savait qu'il se devait de la protéger, il l'avait promis à sa maman. Malgré les secousses, il parvint fébrilement à attacher la ceinture de sécurité autour de Tatiana.

— Vous allez nous tuer ! cria Andreï pour se faire entendre.

— I don't understand, we must go as quickly as possible to the airport, young Andreï, répondit le pilote sans détourner la tête.

Son regard incisif et rapide comme l'éclair scrutait et anticipait chaque obstacle.

— Mais qui êtes-vous ? demanda le jeune garçon.

— ...

— How are you ? tenta de nouveau Andreï qui débutait en Anglais.

— My name is Aerton Séna. Put your seatbelt too, we are not arrived yet ! répondit sèchement Frank l'air inquiet, tout en regardant furtivement dans le rétroviseur.

Andreï se retourna. Il n'avait pas vu que leur voiture était poursuivie par deux grosses motos. Maintenant il entendait distinctement le bruit de leur moteur. Inexorablement, elles se rapprochaient et seraient bientôt à leur niveau.

Que se passait-il encore ? Depuis la mort de son père tout allait si vite, beaucoup trop vite, il ne comprenait plus rien...

Frank, après un bref coup d'œil, s'aperçut qu'il se faisait doubler par la droite. Arrivé à leur niveau, le motard sortit un petit calibre. Le sixième sens de Frank le titilla, comme à chaque fois qu'il se sentait en danger. Aerton décida de percuter la moto pour la déséquilibrer. Malheureusement, le motard avait anticipé cette réaction et, en une franche accélération, il se mit hors de portée en les devançant. Il prit même le temps de se

retourner et de tirer une balle un peu au hasard. Elle traversa le pare-brise de la voiture.

Quand, une seconde plus tard, le motard se retourna, il était trop tard. Le choc frontal fut terrifiant. La moto explosa littéralement au contact du 4x4 Range Rover qui arrivait en sens inverse. Le corps du motard s'éleva dans les airs avant de venir s'encaster dans le pare-brise d'une Estafette.

Frank ne voyait plus rien. Son pare-brise étoilé ne lui laissait deviner qu'un flou artistique. Il percuta la carcasse du deux-roues à pleine vitesse et perdit le contrôle de son véhicule.

— The WallLLLLL !!! hurla Frank, se remémorant son triste passé.

Après un ultime tête-à-queue, la voiture rebondit violemment sur les rambardes de sécurité et finit sa course dans une Twingo venant à contresens, bloquant définitivement le trafic.

Quand le véhicule rouge s'arrêta enfin contre les rambardes, plus rien ne bougeait dans l'habitacle. Seule une épaisse fumée blanchâtre s'échappait du capot éventré.

Dans un violent freinage, le deuxième motard s'arrêta à proximité de l'épave fumante. Sans retirer son casque, l'homme ouvrit lentement son blouson et en sortit son revolver, puis il s'approcha du tas de tôle d'un pas décidé. Quelques conducteurs prêts à porter les premiers secours rebroussèrent chemin en apercevant l'arme. Personne n'avait envie de prendre une balle perdue.

La fumée qui s'échappait des radiateurs percés était maintenant tellement épaisse, qu'on ne distinguait même plus les passagers. Dans l'habitacle écrasé, à l'abri des regards, le corps de Frank était parcouru de spasmes. Il tressauta de longues secondes puis, finalement, s'immobilisa. Aussitôt, comme un animal blessé, il se blottit dans l'espace réduit situé sous le volant. Ses cheveux s'étaient hérissés et il ne bougeait plus. De sa bouche s'échappait d'étranges râles.

L'arme en avant, l'homme casqué se dirigea vers les bruits pour achever son travail.

— C'est toi que j'entends ? T'as mal, enfoiré ? Eh bien crois-moi, tu ne vas pas souffrir longtemps !

L'homme passa calmement son bras armé par le pare-brise d'où provenait le grognement, quand ce dernier se transforma en véritable rugissement.

— GRRRAAOOUUUU !!!

Inquiet et troublé, le motard vida son chargeur vers le siège conducteur.

— Et un de moins !

Maintenant, il n'avait plus qu'à s'occuper rapidement des gamins et mettre le feu à la caisse, et son contrat serait rempli. Avec toute cette fumée, il ne distinguait rien. Alors il passa son corps au travers de la portière qu'il n'avait pas réussi à ouvrir et se pencha à l'intérieur. Sa première cible, le blondinet de dix ans, était là, mais au moment où il s'apprêtait à tirer, des crocs d'acier se plantèrent dans son avant-bras lui brisant les os. Son calibre tomba entre les sièges.

Tel un fauve, Frank entraîna sa proie vers l'extérieur, lui arrachant presque le bras en le tirant par le pare-brise.

Frank, bien campé sur ses quatre pattes, avait relâché sa terrible étreinte et rugissait pour montrer sa supériorité. Le motard tétanisé par le vacarme se releva lentement en se tenant le bras. Il ne comprenait pas d'où venait la force de cet étranger qui se comportait comme un animal. Le voyant s'approcher, pris de panique, l'homme retira son casque et le lança dans sa direction, avant de s'enfuir en remontant la file de voitures bloquées par l'accident.

Bien campé sur ses quatre pattes, Frank le suivit des yeux quelques instants, amusé, puis il se lança soudain à sa poursuite, bondissant tel un gros chat de voiture en voiture. Il sautait rapidement et avec une agilité stupéfiante, si bien qu'après seulement une vingtaine de mètres il put rejoindre sa proie dans un rugissement effrayant. La patte de Franck lacéra le blouson et sa gueule se referma sur le cou du motard, incapable de se défendre. L'homme avait enfin compris : on ne pouvait combattre le démon. Résigné, il attendit le coup de grâce.

Tout autour, des hurlements se faisaient entendre, mais rien ne pouvait détourner Franck de sa besogne. Allongé sur son tas de viande, il se régala. Ce n'est que dix minutes plus tard, rassasié et le visage couvert de sang, qu'il entreprit un brin de toilette, commençant par se lécher les pattes.

Le chauffeur de taxi s'arrêta sur la bande d'arrêt d'urgence. Il voulait reprendre son souffle, encore incapable de comprendre comment la voiture de sport avait pu les éviter au dernier moment. Il était blanc comme un linge et tremblait comme une feuille. Émilie non plus n'en revenait pas, mais pour d'autres raisons, car elle n'avait plus du tout peur de la mort. Émilie n'avait plus peur de Frank, bien au contraire. Elle descendit sereinement du taxi et continua d'observer au loin la bruyante et dangereuse course poursuite.

La voiture de Frank étant hors de portée, elle profita de cette pause pour appeler le professeur Ambert. Elle lui raconta son étonnante mésaventure, cette chance inouïe qui l'avait fait tomber sur son patient peut-être en route pour l'aéroport de Nice.

— Émilie, répondit le professeur, tout ceci n'a rien avoir avec la chance. Nous avons appris par les informations qu'il y avait du grabuge sur la Côte d'Azur. Et nous savons que Frank a ce don de toujours se retrouver là où il y a des problèmes ! Essayez de le rattraper par tous les moyens avant qu'il puisse monter dans un avion, et n'oubliez pas que la seule arme efficace contre lui est la seringue hypodermique. Si vous vous trouvez à proximité, n'hésitez pas : tirez-lui dessus et ensuite attendez-nous. Ne prenez surtout pas d'initiative malheureuse ! Nous sommes actuellement avec Pierre sur l'autoroute du sud, nous comptons arriver dans moins de quatre heures.

— Très bien, professeur, je ferai mon possible. À bientôt, dit-elle pour abrégé la conversation, tout en pensant fortement : « Il commence vraiment à m'agacer, ce vieux con, avec sa condescendance et ses airs de "je sais tout". »

Pensive, elle regarda en direction de l'aéroport tout en rêvant à Frank, le beau et mystérieux métis, lorsqu'un nuage étrange attira son attention. Tout de suite, elle fit le rapprochement avec son patient. Il s'était produit un drame sur la voie rapide, elle le sentait. À l'allure où allait Frank, c'était inévitable. La fumée blanche s'intensifiait et commençait à être haute dans le ciel. Plus aucune voiture ne circulait dans leur sens, comme si la route avait été fermée ou coupée. « Étrange », se dit-elle « il a dû y avoir un carambolage. » Elle aurait aimé en avoir le cœur net : elle souhaitait tant le revoir... même mort, ce qui était parfaitement absurde.

Elle demanda au chauffeur du taxi de faire demi-tour, ce qu'il accepta volontiers contre deux billets de 100 euros, et cela même s'il ne c'était pas encore complètement remis de ses émotions. Par contre, il resta prudent et roula très lentement, en marche arrière et sur la bande d'arrêt d'urgence. Pendant ce temps, Émilie sortit son pistolet à seringue hypodermique de ses bagages et prépara une capsule qu'elle enfourna dans le conduit du canon. Elle était fin prête.

Plus leur taxi s'approchait de la colonne de fumée, plus la vision d'un carambolage se précisait sous leurs yeux ébahis. Au milieu de la route, une carcasse de moto était en train de brûler. Un 4x4 Range Rover accidenté était, lui, garé sur le bas-côté, les empêchant de reculer davantage. Derrière, à travers le brouillard, on distinguait les restes de la voiture de sport rouge mêlés à ceux d'une Twingo. Émilie descendit arme au poing. Elle imagina un Frank blessé. Se dit qu'il faudrait peut-être lui porter secours, peut-être même soigner ses blessures, le toucher... Elle frissonna. Elle se devait d'agir avec sang froid. Ses années de médecine allaient lui être utiles, elle en était certaine.

« Pourvu qu'il ne soit pas trop tard, pourvu qu'il soit vivant... »

Arrivée près de la portière du conducteur, elle resta stupéfaite, presque déçue en découvrant le siège vide. Pourtant elle entendit du bruit. Des pleurs. Un enfant. Elle passa la tête au travers de la vitre passager. Sur la banquette arrière un petit blond d'une dizaine d'années sanglotait, tenant dans ses bras une fillette. Elle était inanimée et saignait abondamment. Émilie devant cette situation de crise tendit les bras pour récupérer l'enfant, mais derrière elle un bruit sourd, inhabituel, la fit sursauter.

la doctoresse. Serait-il en train de succomber à ses charmes ? Il lui passa un bras autour du cou pour se rattraper, mais il ne tenait plus debout. C'est seulement en découvrant la seringue plantée dans son sternum, qu'il comprit... et c'était lui qui souriait à présent. De sa main libre il arracha l'aiguille, avant de désigner la carcasse de la voiture derrière eux.

— Protège-les... souffla-t-il avec le peu de force qui lui restait, puis il s'évanouit dans ses bras.

Elle le rattrapa au vol et sentit son corps devenir lourd. Elle était heureuse, pour la première fois de sa vie elle savait qui elle aimait. Pourquoi lui ? Pourquoi ressentait-elle cette attirance physique pour ce malade, pour ce presque démon ? Peut-être avait-elle une profonde admiration pour celui qui lui avait ouvert l'esprit et avait irrémédiablement changé son existence... Mais surtout, il hantait à présent chacun de ses rêves, chacune de ses pensées. En fait, elle était amoureuse, et elle le savait depuis le premier instant. Elle se serra contre lui, très fort et se sentit protégée, même s'il dormait. Elle était là, quelque part, et il l'observait. Elle entendit presque sa voix en pensée. Elle l'imaginait heureux, sûrement autant qu'elle.

— Tu peux compter sur moi, répondit Émilie, tout en déposant Frank délicatement sur le sol.

Dans l'ambulance lancée à 160 km/h sur l'autoroute du soleil, le professeur Ambert fulminait. Il n'avait pas aimé le ton sec de la jeune infirmière, cinq minutes plus tôt. Après avoir rongé son frein un moment, il brisa le silence.

— Pierre, qu'est-ce que tu penses d'Émilie ?

— Wouah, professeur, elle est classe ! De la clinique c'est de loin la plus mignonne. Et comment elle doit être top bonne ! Et puis surtout elle a une sacrée paire de...

— Mais je ne te parle pas de ça, imbécile ! J'ai bien vu qu'elle avait un beau petit cul, c'est même pour cette raison que j'ai choisi de l'embaucher !... Non... Ce qui me tracasse, c'est que je la trouve bizarre depuis sa rencontre avec Franck. J'ai l'impression qu'elle ne s'intéresse plus vraiment à mes recherches, qu'elle se focalise uniquement sur lui. Je me demande si elle n'essaye pas de s'approprier ma future gloire. Enfin, si elle croit pouvoir me doubler, elle se fourre le doigt dans l'œil, la garce ! C'est moi qui ai découvert le phénomène, et pas cette pouffiasse endimanchée !

— Vous vous faites sûrement des idées, professeur. C'est pas le genre de la demoiselle ! Elle n'a pas l'air bien vicieuse. Mais c'est quoi au juste, professeur, votre fameuse découverte ?

— Ça va te paraître dingue, mais c'est la preuve de notre immortalité !

— La preuve ? Mais personne n'est immortel, professeur, on doit tous mourir un jour ou l'autre, non ?

— Oui, c'est un fait... Mais une fois mort, notre âme survit et peut se réincarner, Frank me l'a démontré de nombreuses fois.

— C'est juste notre âme qui serait immortelle ? Mais alors, si vous pouvez le prouver, vous allez devenir célèbre !

— Oui... Seulement si on est capable de retrouver Frank. Il me reste quelques expériences à faire sur son corps...

— Je ferai tout mon possible pour vous aider.

— Je vais certainement avoir grand besoin de toi et je vais t'expliquer pourquoi. Au tout début, avec Frank, j'ai essayé d'en savoir plus en jouant la carte de la confiance. Sans succès. Puis j'ai enchaîné avec de nombreuses expériences, qui m'ont permis de percer son secret. Mais c'était au prix de sa haine. Alors j'ai décidé de lui envoyer la beauté et le charme pour qu'il tombe amoureux et se livre enfin. En embauchant Émilie, je n'ai rien fait au hasard. Mais j'ai été naïf de croire qu'elle pourrait réussir. Aujourd'hui, après l'évasion de Franck, il ne nous reste plus qu'une solution : le contraindre par la force et la torture. C'est pour cette raison que j'ai besoin de ton expérience militaire. Ton aide me sera précieuse, Pierre...

— Donne-moi la fillette, mon garçon, je suis médecin !

— Elle s'appelle Tatiana, répondit Andreï en glissant délicatement le corps ensanglanté de sa soeur dans les bras tendus d'Émilie.

— Et toi, quel est ton nom ? demanda la jeune femme tout en restant concentrée sur l'application d'un point de contention sur une fracture ouverte.

— Je m'appelle Andreï Roumanenko, madame.

— Je m'en doutais, Andreï. Sors de cette voiture, j'ai besoin de toi. Trouve-moi une ceinture ou une bande de tissu.

— Voilà ma ceinture... dit-il timidement.

Émilie s'appliqua à la pose d'un garrot sommaire sur le bras droit de Tatiana. Une fois posé, elle inspecta le petit corps. Son premier diagnostic n'était pas alarmant. En plus d'une hémorragie externe bénigne et d'un léger trauma crânien, la petite présentait les symptômes de trois fractures : clavicule droite, poignet droit et certainement un ou deux métatarses cassés.

— Et toi, Andreï, tu n'as rien ? reprit Émilie en l'inspectant minutieusement.

— Non madame, juste quelques coupures... Tatiana ne va pas mourir, n'est-ce pas ?

— Non, ne t'inquiète pas, elle est hors de danger mais nécessite des soins d'urgence. On doit l'emmener à l'hôpital.

Autour d'Émilie une troupe de personnes commençait à affluer. Maintenant qu'elle avait réussi à dompter la bête, tous osaient enfin sortir pour regarder le carnage. Deux camionneurs prirent la liberté de ficeler le corps inanimé de Frank avec des bouts de ceinture de sécurité et lui posèrent aussi une sorte de muselière. Ce grand bâillon, qui couvrait totalement sa bouche maculée de sang, l'empêcherait de mordre à nouveau.

Pendant ce temps, Émilie continuait de faire le maximum pour sauver des vies. Elle qui avait ardemment souhaité voir sa vie s'accélérer était servie. Elle prodiguait à toute vitesse de nombreux premiers soins aux automobilistes, dont certains n'avaient pas eu la chance de pouvoir se désincarcérer de leur véhicule accidenté. Au bout de dix minutes, elle entendit avec soulagement se rapprocher le bruit de deux-tons assourdissant. Les secours arrivaient enfin. Les camions de pompiers et les ambulances étaient accompagnés par de nombreuses voitures de police.

Très rapidement, un périmètre de sécurité fut mis en place, coordonné par un inspecteur de police habillé en civil. Ce blondinet d'une trentaine d'années avait pris la tête des opérations. Il tentait de gérer la situation, mais l'ampleur de l'accident le dépassait. Il fallait tout orchestrer en parallèle : le transport des blessés, l'interrogatoire des témoins et l'exploration des nombreuses carcasses fumantes. Après trois témoignages de blessés extrêmement choqués, le jeune inspecteur apprit les détails et les circonstances incroyables de la mort du second motard. L'affaire criminelle semblant complexe, il décida d'appeler son chef à la rescousse : l'autoritaire et charismatique commissaire Marquez.

Lorsqu'un quart d'heure plus tard, le petit commissaire à moitié chauve et moustachu arriva sur le lieu de l'accident, la plupart des blessés avaient déjà été acheminés vers l'hôpital Lenval. C'était la priorité donnée par le jeune inspecteur Julien Canivo. À présent, les pompiers commençaient à peine à déplacer les véhicules enchevêtrés.

Nerveux et irritable, le commissaire fut prompt à réagir.

— Mais c'est quoi ce bordel ? Manque plus que l'armée du Salut. Qui peut me faire un rapport ? Et dégagez-moi tout de suite une voie, bande d'empotés. Allez au boulot les gars, on ne lambine pas !

— Mais...

— Y a pas de mais ! Et bon sang, est-ce que quelqu'un va me dire où est Julien ! Ah, te voilà... bon qu'as-tu obtenu des témoins de l'accident ?

— Chef, si je vous ai fait venir d'urgence, c'est justement que la situation est critique ! On a cinq morts sur les bras, six blessés graves et seize blessés légers.

— Et alors ? Au BACPA on ne traite pas ce genre d'affaire ! Les accidents de la route, c'est tout juste bon pour les municipaux...

— Mais chef, cet accident mortel est très particulier, il y a eu un homicide. Vous voyez ce mec, là ? Le bronzé qui est inanimé sur l'asphalte. C'est lui qui est à l'origine du carambolage. Il roulait à contresens et semblait poursuivi par deux motos. Juste après l'accident, les témoins l'auraient vu sortir de son véhicule comme un enragé.

— Viens-en au fait, j'ai pas que ça à faire !

— Bien... Ce mec aurait poursuivi l'un des motards avant de le dévorer vivant.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ?

— Venez voir ce qu'il reste du type, c'est abominable. Je n'avais jamais rien vu de tel. Une vraie boucherie. Il ne devait pas avoir bouffé depuis une semaine... Selon les témoins, il se comportait comme un animal. J'ai demandé à une infirmière de lui faire une prise de sang pour voir s'il n'agissait pas sous l'emprise de drogues ou d'alcool.

Le commissaire arrivant devant les restes du corps déchiqueté fut sidéré. Lui non plus n'avait jamais rien vu de pareil. Pourtant il en avait collectionné des cadavres, durant sa longue carrière de flic. D'abord bouche bée, il s'alluma un gros cigare pour mieux mettre ses idées en ordre.

— Putain de bordel de merde ! On a pu identifier ce macchabée sans tête ?

— Oui, patron. En fait, les pompiers ont retrouvé sa tête : elle avait roulé sous une voiture. Et vous n'allez pas être déçu. C'est un gars connu de la maison. Un tueur à gage. Mieux, un tueur de flics.

— Parfait, ça fera une racaille de moins ! J'aime bien ce genre de règlements de compte, mais là y a trop de civils qu'ont morflé ! Bon, embarquez-moi l'autre cannibale et mettez-le en cabane. Je l'interrogerai moi-même, un peu plus tard.

Dans le commissariat de Nice nord, l'âme de Frank rejoignit à une vitesse vertigineuse son corps coincé dans une minuscule cellule. Frank se réveilla dans un sursaut. Il était menotté et allongé sur le ventre, sur une minuscule banquette grise.

— Oh non, encore enfermé... lâcha-t-il dans un long soupir.

Il commençait à prendre la mauvaise habitude de se retrouver pris au piège, et il détestait ça.

Aujourd'hui, il était au plus mal. Il se sentait lourd, avait mal au crâne et avait des remontées gastriques. Il avait aussi des vertiges et un affreux goût ferreux dans la bouche. Il déglutit avec difficulté, mais cette horrible saveur persistait, comme s'il avait mâché du métal.

Pour le moment, il n'avait la force de s'asseoir. À peine s'il pouvait respirer. Il devait être malade, voulait quitter ce corps qui le faisait souffrir, retourner dans le monde sans douleur des esprits. Mais pour le moment il ne pouvait rien faire d'autre que penser. Et malheureusement il se souvenait, il revit la scène d'horreur, le repas du monstre qu'il était devenu...

« Merde ! Je suis foutu... » se dit-il prenant peu à peu conscience des actes qui allait lui être reprochés !

Chapitre 8

« Vous écoutez radio Trafic FM sur 107.7. Si vous roulez sur l'autoroute A8 en direction de l'Italie, nous vous recommandons d'éviter les sorties 44, 47 et 48 car les échangeurs d'Antibes et Nice près de l'Arénas et celui de Nice Nord sont complètement saturés... »

— Professeur, c'est pire qu'à Paris !
Taisez-vous, Pierre !

« ...Si vous vous rendez dans le centre de Nice. Il est préférable de sortir à Cagnes-sur-mer puis de suivre la route du bord de mer jusqu'à la promenade des Anglais... »

— Je croyais que c'était seulement à Antibes qu'il y avait eu un attentat ?

— Non, là c'est autre chose ! Ferme-là cinq minutes, s'te plaît ! répondit sèchement le professeur.

« ...les répercussions du terrible carambolage se propagent sur tous les grands axes de Nice... D'ailleurs nous venons d'avoir des nouvelles du terrible accident qui a eu lieu sur la voie rapide... »

— C'est de là qu'Émilie nous a appelés !

« ... Les derniers véhicules accidentés sont en ce moment même en train d'être évacués. On déplore déjà de nombreux morts et d'innombrables blessés. C'est sûrement l'accident le plus grave survenu cette année. Un forcené échappé d'un asile dans la matinée serait à l'origine du sinistre. D'après les premiers rapports, il roulait à vive allure en sens contraire... »

— Et merde, ils ont retrouvé Frank avant nous ! Pourvu qu'il ait survécu...

« ... La police a procédé à son arrestation... »

— Ouf... Pierre, prends la prochaine sortie, on est presque arrivé. Ensuite, tu longeras le bord de mer. On va aller directement au commissariat de Police. Allume tes gyrophares, mets en route le deux-tons et accélère !

— Mais, je suis déjà à fond, patron.

— Bien, alors continue comme ça. Pendant ce temps-là, je vais encore essayer d'appeler Émilie...

« Vous êtes bien sur la messagerie d'Émilie, vous pouvez me laisser un message après le bip sonore. BIIP »

Le résultat était le même que lors des dix précédentes tentatives. Cette fois il allait laisser un message.

— Mais bon sang, où êtes-vous, Émilie ? Appelez-moi de toute urgence, on arrive sur Nice...

Émilie était montée dans l'ambulance afin de rester avec les enfants. L'infirmière n'avait pas eu le cœur de les abandonner. Son portable vibrait continuellement, mais elle était bien trop préoccupée pour répondre, aussi elle décida de l'éteindre une fois pour toutes. Avant de partir avec les petits Roumanenko, elle avait été interrogée par le jeune inspecteur. Elle avait dû lui laisser ses coordonnées avant de rapidement lui expliquer que Frank était son patient. Un aliéné qui venait de s'échapper mais devait retourner dans les plus brefs délais au sein de la clinique spécialisée St Thomas. Un traitement médical lourd et adapté l'y attendait. Mais ça n'était pas gagné, l'inspecteur lui avait laissé entendre qu'elle devrait négocier sa libération avec le commissaire...

Dix minutes plus tard, l'ambulance arrivait à l'hôpital Lenval dans un halo bleu. Ici l'effervescence était extrême. L'hôpital de la Montsynéry d'Antibes, submergé suite à l'attentat, avait préféré diriger une partie des blessés vers Nice, mieux aménagé pour gérer ce genre de situation. Le hall des urgences était submergé de brancards, et grouillait de pompiers et d'infirmières en action. Certaines victimes étaient au plus mal, et

même les drogues morphiniques ne semblaient plus pouvoir les soulager.

Émilie, après s'être occupée des enfants et voyant les infirmières débordées, proposa ses services de médecin.

Tous les blocs opératoires fonctionnaient à plein régime et, dès qu'une place se libérait, on envoyait le cas suivant aux chirurgiens qui travaillaient sans relâche.

Arrivant près du brancard d'une jolie rousse gravement blessée, Émilie sembla intriguée. Bizarrement, elle la reconnaissait bien que certaine de ne l'avoir jamais vue auparavant... La jeune femme divaguait et racontait des choses incompréhensibles, mélangeant le français à une langue étrangère. Elle l'observa plus précisément. Un garrot sommaire fait d'une ceinture marron enserrait sa jambe blessée, et un foulard ensanglanté entourait son cou. Elle le souleva et constata qu'une grande suture avait été réalisée avec du scotch...

— Qui a pu soigner cette femme de la sorte ? demanda-t-elle à un jeune pompier qui se trouvait près d'elle.

— Aucune idée, Docteur, personne de chez nous n'a osé la toucher. Dans le commissariat, on a trouvé pas mal de corps ou ce genre de premiers soins avaient été pratiqués. On a même vu des garrots fait avec du fil de combiné téléphonique, et des atèles de fortune posés avec des livres. Nous, on s'est contenté de s'occuper de la respiration et des transfusions puis du rapatriement des corps !

— Merci mon garçon, vous avez fait du bon travail. Pouvez-vous aider cette infirmière, là-bas ? Je m'occupe de cette jeune femme qui semble dans un état post-somnambulique.

La jeune rousse se mit à trembler, puis à délirer plus fortement.

— Mmmmm, Igor... Je t'aime, mon amourrrrr, ne me laisse pas repar-tiiiiir... Igorrrr... Oui, pour les enfants... adieu...

Les yeux de la belle endormie venaient de se couvrir de larmes.

— Madame, madame, arrêtez de pleurer, lui souffla Émilie à l'oreille, tout en lui caressant le visage. Tout va bien. Vous êtes sauvée, nous sommes à l'hôpital.

En entendant ses cris, Andreï accourut. Il avait reconnu la voix de sa mère. Franchissant plusieurs portes, passant dans le couloir des horreurs, il retrouva Émilie au côté de Natacha qui semblait endormie.

- Maman ! Maman ! cria-t-il pour la réveiller en lui prenant la main.
- Chuttt... Laisse-la dormir, elle a besoin de repos.

Émilie commençait à faire le rapprochement. L'attentat, la course poursuite, l'accident. Tout se rejoignait. Et Frank qui lui avait demandé de protéger ces enfants... C'était cette famille qui était visée. Discrètement, elle échangea la fiche signalétique d'une autre jeune femme, une flic qui n'avait pas survécu à ses blessures, avec celle de Natacha Roumanenko.

— Andreï, laisse ta mère. Ne t'inquiète plus pour elle à présent. Ici elle est entre de bonnes mains ! Allons plutôt annoncer la bonne nouvelle à ta soeur ! Ta maman est vivante !

— Nom, prénom, âge, nationalité, profession ! demanda le commissaire Marquez à Frank, menotté et encadré par deux gardiens de la paix ventripotents.

Enfin, il se sentait un peu mieux, et ça n'était déjà pas si mal...

— Je m'appelle Frank Vana, de nationalité française. J'ai 32 ans, sans emploi.

— Tu es d'origine magrébine ? reprit le commissaire avec un regard mauvais.

— Non, ma mère est Parisienne et mon père Guadeloupéen. Pourquoi ? Ma couleur change quelque chose ?

— Fais pas le mariole et contente-toi de répondre aux questions ! Alors, c'est toi le tueur sanguinaire de l'autoroute ?

— Non... pas vraiment...

— Comment ça, non ? Connaisais-tu les personnes qui te poursuivaient en moto ? Les frères Rozadoué, ça te dit quelque chose ?

— Non... rien du tout.

— On commence mal... J'aurais affaire à un petit malin ? Bon, reprenons ! Des dizaines de témoins t'ont vu dévorer Hicham Rozadou. Hicham, un grand bandit que l'on traquait depuis plus de 3 ans !

— ...

— C'est bien toi qui es à l'origine du terrible accident mortel sur la voie rapide ? Je te rappelle que tu roulais à contresens ! Ensuite tu as bouffé ce salopard d'Hicham ! Tu veux que je continue pour te rafraîchir la mémoire ?

— Les témoins ont vu mon corps, mais ce n'était pas vraiment moi qui commettais ce crime. Je suis innocent !

— Bon, arrête tes balivernes, tu ne fais qu'aggraver ton cas. Crois-moi, si tu continues à dire n'importe quoi, t'es bon pour perpette. Alors dis-moi plutôt ce qui t'a poussé à faire ça, et on révisera peut-être notre jugement. Pourquoi tu les avais aux basques, les frères Rozadou ? Tu leur devais de l'argent ?

— Mais je n'ai rien à voir avec ces types, ce n'est pas ma faute, je ne maîtrisais pas mon corps, commissaire... Je sais que ça peut paraître délirant, mais je vous le jure : j'étais possédé.

— Bien sûr, et ma grand mère fait du vélo ! fulmina le commissaire. Écoute-moi bien, je ne suis ni ton juge, ni ton avocat, je suis juste là pour dresser ton procès-verbal ! Alors va falloir que tu m'aides, et t'es pas obligé de plaider la folie tout de suite, mon bonhomme. Si tu ne me dis rien, c'est moi qui vais l'écrire ce foutu rapport, et je peux te garantir que tu resteras en cabane jusqu'à la fin de tes jours.

— Vous n'allez pas me croire, si je vous dis la vérité...

— Ben, essaie toujours, je ne demande qu'à t'écouter, reprit le commissaire tout en faisant défiler sur l'écran de son ordinateur l'avis de recherche concernant son prisonnier.

Sa photo figurait déjà parmi les dix personnes les plus recherchées de France. Il ouvrit le dossier : « Fou extrêmement dangereux en cavale, évadé d'un asile le matin même en blessant trois gardiens. » Le commissaire Marquez savait qu'il avait ferré un gros poisson : un tueur récemment innocenté en ayant plaidé la folie. Mais aujourd'hui, c'était différent... il y avait récurrence.

— Je voulais sauver une famille qui était en danger de mort, la famille Roumanenko. Malheureusement, je suis arrivé trop tard, le commissariat d'Antibes avait déjà explosé. J'ai quand même réussi à sauver les

enfants, Andreï et Tatiana... d'ailleurs où sont-ils à présent ? Je les ai laissés sur l'autoroute.

— Attends, tu veux me dire que l'attentat du commissariat et l'accident de la route, enfin, le meurtre sur la voie rapide, sont deux affaires liées ? Effectivement, ça paraît un brin farfelu comme histoire ! Mais comment pouvais-tu savoir que cette famille était en danger ? demanda le moustachu de plus en plus intrigué.

— En fait, c'est là que vous aller avoir du mal à me croire, car c'est vraiment surréaliste....

— Cause toujours, tu m'intéresses...

— Alors voilà... j'ai pu discuter avec le père de cette famille. Il s'appelle Igor et s'est récemment fait assassiner à son domicile. Vous pouvez vérifier. Son esprit m'a révélé un énorme complot qui vise à tuer des gens qui ne sont pas nés...

— Quoi ? Mais tu te fous de ma gueule depuis le début, enfoiré ! explosa le commissaire. Jo ! Robert ! Ramenez-moi ce psychopathe en cabane, de toute façon y a rien à en tirer. Et allez me chercher Julien. J'ai besoin de son aide pour rédiger ce foutu rapport.

— Mais, je vous dis la vérité, commissaire ! cria Frank dans le couloir alors qu'il était déjà poussé par les deux flics. C'est un complot, un énorme complot !... Commissaire, il faut les empêcher d'agir !

— Allez, avance et ferme ta gueule ! lui asséna Jo, le plus gros des deux, avec en prime un bon coup de coude dans les côtes. C'était avant qu'il fallait causer !

Longeant la plus belle salle de la mosquée de Nice. Un homme barbu, vêtu d'une robe noire, entra précipitamment dans l'appartement de l'imam.

— Wa lillahi el machreq wa el Maghreb (*), dit-il en se prosternant devant son maître.

— Marhaban (**), répondit l'imam en l'aidant à se relever.

— Nous avons enfin des nouvelles ! Mais elles ne sont pas bonnes... Abdel, Kader et Hicham sont mort en martyr...

— Quoi ? Les trois ? Ont-ils pu accomplir leur mission ?

— Oui, selon nos sources ils ont réussi à éliminer la femme, mais ses enfants sont toujours vivants. Un infidèle a su les protéger. Mais ils ne représentent pas un grand danger pour notre cause, Maître...

— Al Franj, (***) Maudit soit cet infidèle. J'avais exigé qu'on ne laisse aucune trace. Toute la famille doit disparaître ! Aucun lien ne doit permettre de remonter jusqu'à nous ! Personne ne doit savoir ! Cela fait des années que nous oeuvrons dans l'ombre, alors je ne veux prendre aucun risque. Vois-tu, Mohammed, c'est l'avenir de notre idéologie qui est en jeu.

— Oui je sais, grand imam, il sera fait selon vos désirs. Pour le moment tout se déroule comme prévu. Nous venons d'envoyer une lettre anonyme revendiquant l'attentat du commissariat par le FLNC. Une pierre, deux coups...

— Bien, mais je suis contrarié par cette nouvelle. Un grain de sable s'est glissé dans notre plan qui était parfait. Essaie de savoir ce qui s'est exactement passé !

— Je le ferai. Que dois-je ordonner concernant les enfants ?

— Prends tous les fidèles qu'il te faudra, et cette fois supprime-les ! Et pas d'impair ! Non, attends... j'ai une meilleure idée, dit-il en fronçant les sourcils. Trouve-les et apporte-les-moi. Si le scientifique a réussi à parler de notre projet avant de mourir, nous aurons là un moyen de pression qui nous garantira le silence. Le jour de gloire est proche, Mohamed ! Et ne t'inquiète pas, Allah est avec nous...

Sans un mot, Mohamed quitta à reculons la pièce richement décorée. Jusque dans le couloir, il resta courbé en signe de son infinie soumission.

(*) Allah est grand, il règne sur l'orient, il règne sur l'occident

(**) Bienvenu

(***) Un français

Chapitre 9

Émilie venait de s'asseoir, elle n'en pouvait plus. Elle prit enfin le temps d'allumer son téléphone. Dans un premier temps, elle comptabilisa le nombre d'appels reçu et finit par interroger son répondeur. La voix du professeur Ambert résonna dans ses tympans. Elle le sentait s'énerver au fil des messages. Sur le dernier, il paraissait carrément furieux de n'avoir aucune nouvelle. Alors qu'elle s'apprêtait à le rappeler, le petit appareil se mit à vibrer.

— Professeur ?

— Non, ici l'inspecteur Canivot...

Le coup de fil s'éternisait. Émilie commençait à se sentir dépassée par les événements, et le ton grave du policier ne la rassurait pas. Perplexe, la jolie infirmière s'approcha d'Andreï pour lui expliquer qu'elle avait des choses importantes à accomplir pour son travail. Elle devait se rendre au commissariat de Nice pour y faire une déposition et s'occuper de son drôle de patient. Cet homme qui les avait enlevés en voiture : l'énigmatique et fascinant Frank Vestal.

— Andreï, tu comprends ? Je dois m'absenter, mais je reviens bientôt. Avant de partir je vais te donner mon cellulaire, comme ça tu pourras me joindre facilement.

— Ce n'est pas la peine, madame, j'ai déjà celui de mon papa, répondit-il fièrement.

— Très bien, alors je vais récupérer ton numéro. Tu me le prêtes ?

Le petit garçon extirpa l'objet métallique de sa poche et le tendit à la jolie doctoresse.

Après deux minutes d'acharnement pour essayer d'en comprendre la programmation, Émilie se rendit compte de la difficulté et abdiqua, vaincue par ce concentré de technologie.

— Bon, y a rien à en tirer... Il est hyper moderne ce modèle, il n'y a même pas de touches. Tu sais comment il fonctionne, Andreï ?

— Oui, mon papa me le prêtait parfois. C'est fastoche, vous allez voir. Il y a un clavier virtuel, vous devez utiliser le petit stylet qui se trouve ici pour l'activer. Au fait, ma maman m'a dit ce matin qu'il contenait la vie de mon Papa.

— La vie de ton père ? répéta Émilie surprise. Dans ce téléphone ?

— Oui, quelque chose comme ça...

— Fais voir... C'est quoi ce petit truc violet qui dépasse sur le côté ?

— Ça c'est un memory stick de 512 Méga octets. On appelle ça de la mémoire flash.

— Eh bé, tu es rudement calé en informatique, mon bonhomme. Et ça sert à quoi au juste ?

— C'est simple, c'est là-dessus que tout s'enregistre. C'est comme un disque dur d'ordinateur. Papa nous disait que son téléphone cellulaire était magique, qu'il savait tout faire, sauf le café. Avec lui, il nous prenait souvent en photo, nous enregistrait quand nous nous amusions... Si ma Maman a dit qu'il représentait la vie de mon Papa, elle voulait certainement dire qu'il y avait plein de photos de lui dans cette mémoire ?

Il lui tendit la petite carte violette qu'il avait fait sortir de son logement d'un simple clic.

— Tu me prêtes la carte mémoire ? Cool... Je crois comprendre ce que ta mère a voulu dire. Et là, ce sont des histoires de grandes personnes.

— Je peux garder le téléphone ?

— Oui, d'ailleurs je t'appelle dès que je peux. Merci pour le numéro. Bon je dois y aller, mais d'abord écoute-moi bien, Andreï. Tu vas rester ici à l'hôpital pour t'occuper de ta sœur. Si tu as besoin de quoi que ce soit, tu demandes à Christelle, c'est cette infirmière là-bas, à l'accueil. Je reviens vite, petit homme.

— À bientôt, madame Émilie, et merci.

Sur la promenade des Anglais, Émilie héla un taxi et donna l'adresse du commissariat au chauffeur. La course fut rapide mais le prix exorbitant. Elle avait vraiment la désagréable sensation de s'être fait rouler. Si elle n'avait été aussi préoccupée, elle aurait certainement discuté le prix, mais là, elle se contenta de payer tout en jetant un regard noir au chauffeur.

Sur le parking de l'imposant bâtiment stationnait une flopée de véhicules. Elle n'y prêta pas attention, rentra rapidement dans le commissariat et demanda à voir l'inspecteur Canivot. Le blondinet affublé d'une veste de cuir ne la fit pas attendre et la mena jusqu'à son bureau vitré.

— Installez-vous, mademoiselle... Voilà, comme je vous l'ai déjà dit, je souhaite avoir votre déposition concernant l'accident. Votre témoignage est capital.

Distraite, Émilie observa le bureau du jeune inspecteur. Tout était impeccablement rangé : un ordinateur à écran plat trônait sur son bureau et aucun papier ne traînait. Son attention fut détournée par les bruits d'une querelle. Machinalement elle se focalisa sur le petit chauve-moustachu qu'elle trouvait bien excité. La scène, surréaliste, frisait l'hystérie.

— Mademoiselle Émilie, ne faites pas attention au commissaire Marquez, il a des méthodes assez particulières pour ses interrogatoires. Rassurez-vous, je suis plus diplomate.

— Mais qui interroge-t-il ? J'ai l'impression de connaître la personne que je vois de dos...

— Un professeur, je crois.

— Comment ? Le professeur Ambert est déjà là ? Mais c'est une catastrophe ! Monsieur Canivot, excusez-moi, mais je dois voir Frank Vana de toute urgence. Je dois lui administrer son traitement.

— Et moi, je dois vous interroger, mademoiselle.

— Plus tard, inspecteur, s'il vous plaît. Laissez-moi d'abord voir Frank. C'est très important.

— Bon... alors je vous accompagne jusqu'à sa cellule. Mais ne faites pas d'histoire, hein ?

Ils traversèrent quelques couloirs, sans échanger le moindre mot. Émilie, accompagnée du charmant inspecteur, se décida enfin à parler lorsqu'elle arriva devant la cellule du forcené.

— Je veux pouvoir entrer dans la cellule.

— C'est hors de question ! Faites ce que vous avez à faire à travers les barreaux ! Cet homme est fou. Des témoins l'ont vu se comporter comme un animal !

— Et comment croyez-vous que je vais lui administrer des soins. Et puis regardez son état... Il est blessé et doit être lavé. Mais regardez ! Il est couvert de sang ! Vous ne pouvez pas le laisser comme ça. Et son

bras ? La plaie saigne, c'est scandaleux ! Comment pouvez-vous le traiter de la sorte ? Ce n'est pas un animal, il a des droits ! Vous n'avez donc aucune humanité, aucun respect. Et les droits de l'homme, alors ! Vous devez le conduire immédiatement dans un hôpital !

— Impossible ! Le commissaire Marquez est formel : ce prisonnier ne sortira sous aucun prétexte. Et malheureusement nous n'avons pas d'infirmière. Par contre, nous pouvons faire appel à un médecin, nous avons un local...

— Non, ne vous donnez pas cette peine, je vais le recoudre moi-même ! C'est mon devoir. On ne peut pas laisser cet homme saigner et souffrir indéfiniment ! Apportez-moi une trousse de premiers soins.

— Ok, mais ne bougez pas d'ici. Je reviens...

Seule devant la cellule, Émilie observait Frank, endormi. Elle l'appela doucement, sans résultat. Lui rêvait d'elle, de cette mystérieuse femme qui hantait chacune de ses pensées. C'était elle qu'il voyait à chaque fois qu'il mourait. Il entendait sa voix dans son rêve. Une voix douce. Une voix d'ange.

— Frank... Frank... ? Oh ! Frank ! finit-elle par crier.

Cette voix était bien trop réel. Il sursauta et tourna la tête. Elle était là, de l'autre côté des barreaux. La femme de ses rêves, la femme de sa vie... La femme de sa mort.

— Émilie... dit-il en souriant.

— Ça va, Frank ?

— Franchement ? J'ai vu mieux. Je suis attaché, je ne me sens pas très bien et je vais encore être accusé de meurtre... Je ne sais plus quoi faire, Émilie. Plus j'aide les gens, plus je m'enfoncé...

— Moi aussi, je commence à perdre pieds dans vos histoires, Frank. Tout va trop vite avec vous. Beaucoup trop vite. Mais, rassurez-vous, je me suis occupée des enfants. D'ailleurs, leur mère est vivante, certainement grâce à vous...

— Oui, j'ai dû la soigner sans m'en rendre compte, comme pas mal d'autres gens dans le commissariat d'Antibes. J'étais devenu comme vous, un docteur. Un très bon docteur qui officiait pendant la guerre de quarante, mort lors d'un bombardement...

— Avec vous, je suis toujours perdue, Frank. Je ne sais plus à qui je dois faire confiance. Le professeur est ici, lui aussi. Il est au prise avec le commissaire Marquez.

— Ce flic ne comprend rien, mais il ne cherche surtout pas à comprendre. Vous seule pouvez m'aider, Émilie. Croyez-moi. Laissez parler votre coeur, laissez-le vous guider. Je ne suis pas un monstre, je dois encore sauver de nombreuses vies. Mais bloqué ici je ne peux rien faire.

— ...

— Émilie, si j'ai pris le risque d'orchestrer ton passage dans l'autre monde, c'était pour t'ouvrir les yeux, pour que tu puisses me comprendre. J'étais sûr de réussir... Dans chacune de mes morts, j'ai entraîné l'avenir comme un flash. Et tu fais partie de cet avenir, Émilie... lui avoua-t-il en s'approchant des barreaux. Je t'attends depuis si longtemps. Je... je t'aimais avant même de te connaître.

— Je sais, Frank, moi aussi je t'ai vu dans cet autre monde... mais...

Mais, même si elle était irrésistiblement attirée par Frank, le souvenir de sa constriction matinale la fit instinctivement reculer.

L'inspecteur Canivot revint enfin, accompagné des deux colosses, Robert et Jo, qui tenaient l'un une bassine, l'autre des serviettes. Julien tendit la valise de premiers soins à Émilie.

— Voilà, docteur, ça va être à vous de jouer.

— Attendez, je ne vais tout de même pas l'opérer dans cette cellule ? c'est beaucoup trop sombre et c'est insalubre. Vous avez bien une infirmerie dans le bâtiment, non ?

— Euh oui, au sous-sol... répondit l'inspecteur, pris de court.

— Bien, alors j'imagine que vous pouvez y transférer le prisonnier et l'attacher solidement sur une table d'examen ?...

— Et merde ! J'étais sûr que vous alliez me demander ça... Bon, c'est parti, les gars, occupez-vous du dingo. Et vous, mademoiselle, vous pensez en avoir pour combien de temps ?

— Une heure... maximum.

Le petit groupe s'était installé dans un local qui ressemblait plus à un débarras qu'à une infirmerie. Une fois Frank sanglé et solidement menotté aux quatre coins de la table d'examen, l'inspecteur Canivot sembla satisfait.

— Bon, là il ne peut plus rien vous arriver, docteur, ce malade ne peut même plus remuer un cil !

— Parfait ! Alors laissez-moi seul avec lui. Je préfère travailler dans le calme absolu...

— C'est vous qui voyez. De toute façon, Jo et Robert resteront derrière la porte. Si vous avez le moindre problème, vous appelez. Quant à moi, je retourne à mon bureau préparer le rapport. Je reviens dans une heure.

À peine la porte refermée, La jeune femme entreprit de déshabiller Frank. Le métis était magnifique, même blessé et couvert de sang. La finesse de ses traits, son corps sculptural, tout en lui plaisait à Émilie, tout l'attirait. Un par un, elle retira sensuellement chacun de ses boutons, chacun de ses vêtements... Elle profitait de l'instant, pour le caresser, l'effleurer.

Lui n'osait rien dire, il se laissait faire, gêné par sa propre nudité. Quand Émilie prit une éponge et commença à lentement le laver, Frank crut halluciner. Surréaliste, la scène dura de longues minutes, jusqu'à ce que la jeune femme pose enfin son éponge. Alors, sans un mot, elle retira son chemisier, et dégrafa et fit tomber sa jupe.

Alors, seulement vêtue de ses dessous, Émilie ouvrit la trousse de soins, et en extirpa du fil et une aiguille. Elle était prête... ou presque. Avec un sourire, elle se dénuda totalement, quittant ses dernières dentelles.

Divinement belle... Frank n'en croyait pas ses yeux : cette femme était divinement belle.

— Je te préviens, lui souffla-t-elle à l'oreille, ça risque d'être un peu douloureux.

Tout en grimpant sur la table, assise en tailleur sur lui, elle ne put s'empêcher de l'admirer, de lui sourire... Jamais aucun homme n'avait ainsi été soumis à ses fantasmes. Ses lèvres s'approchèrent de celles de Frank, et ils s'embrassèrent passionnément, produisant une formidable réaction en chaîne.

— Je vais libérer tes phéromones, mon amour, annonça-t-elle, amusée. Ce sera ton anesthésie...

— Je peux te donner ce qu'il y a de meilleur, Émilie. Te faire l'amour comme un Dieu. Je suis le marquis de Sade, Henri IV Don Juan, Victor Hugo, Serge Gainsbourg...

— Arrête, Frank. Je te veux toi, l'original. Tes célébrités ne m'intéressent pas. Et arrête de discuter, fais-moi plutôt l'amour !

Alors, pendant qu'il s'exécutait en douceur, elle entreprit de le recoudre. Lui ne sentait pas la douleur : le plaisir était trop intense. Il surpassait tout ce qu'il avait connu. La symbiose était totale. Et, si parfois l'aiguille perçait un peu trop profondément ses chairs, Frank ne laissait rien paraître. Tous les muscles bandés, il n'existait que pour Émilie. Longue et belle, la chevauché leur arrachait des râles d'extase.

Derrière la porte, Robert et Jo fumaient tranquillement, se racontant des histoires salaces, très loin d'imaginer ce qui se passait dans la pièce voisine.

— Hey Jo ! T'entends comme il jongle, le malade mental ?

— Ouais, il doit déguster, le mec. Mais faut reconnaître que, recoudre un type avec une trousse de soins juste bonne à soigner les hématomes de nos clients, c'est osé...

— Mmmmm mmm...

— T'as entendu ? On aurait dit la fille...

— Tout va bien, madame ? questionna Robert assez fort, pour que sa voix passe au travers de la porte.

— Oui... Tout va bien... Oh Oui... Oui... Ça va même très bien...

— Rrrrraaaaa aaaaaahhhh aaahhh ! ne put s'empêcher de crier Frank au moment ultime, couvrant les petits cris étouffés d'Émilie.

— Ben putain, Jo, j'aimerais pas qu'elle m'opère, la donzelle. Elle a pas l'air d'y aller avec le dos de la cuillère.

— Ouaip, t'as raison, elle doit pas être bien douée pour la couture.

Sa délicate opération achevée, Émilie reprenait lentement son souffle. Elle aurait aimé prolonger le contact de leur corps, mais après un ultime baiser, elle descendit de la table et s'habilla en toute hâte. Ensuite, tout en glissant des paroles d'amour à l'oreille de son amant, elle lui remit ses vêtements. Elle rayonnait de bonheur, de malice et surtout d'amour. Ne sachant comment faire pour l'aider, elle prit un air grave.

— Frank, veux-tu que j'essaie de te libérer ?

— Non, ne prends pas ce risque. Et puis, tu sais, je pense pouvoir sortir d'ici quand je veux. Pour le moment, je suis juste un peu fatigué mais, avec ton traitement, je serai bientôt près à traverser les murs ! D'ailleurs, à ce sujet, où pourrai-je te retrouver ?

— Ah, mais si tu comptes venir me voir ce soir, préviens-moi, plaisanta Émilie, je prendrai une suite dans un hôtel de luxe. le Négresco, ça te dit ?

— Génial... et merci, dit-il en inspectant une à une les coutures de sa cicatrice, tu m'as bien raccommodé.

— Trente-cinq points de bonheur... On recommence quand tu veux.

Elle allait lui donner un dernier baiser, quand la porte de l'infirmierie s'ouvrit brutalement.

Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

Visiblement, le commissaire Marquez avait décidé de reprendre le contrôle de la situation.

— Non mais, vous vous croyez où ? hurla le chauve, en postillonnant à la face d'Émilie. Pratique illégale de la médecine, ça va chercher loin, mademoiselle !

— Mais... commença-t-elle, en se détournant pour éviter l'haleine caverneuse du moustachu.

— Y a pas de « mais » ! Ici, c'est moi qui commande ! Et je ne vais pas me laisser emmerder par une bonne femme dans « mon » Commissariat ! L'inspecteur Canivot n'aurait jamais dû vous laisser faire ! Il est bien trop naïf, ce garçon. Vous auriez très bien pu libérer ce fou furieux. D'ailleurs, vous allez de ce pas aller m'interroger cette doctoresse, et si elle ne coopère pas, vous me la collez en garde à vue. C'est bien compris ? Je ne tolérerai pas une seconde erreur.

— Heu... très bien, patron.

Instantanément, le jeune inspecteur poussa Émilie vers la sortie avant qu'elle n'ait pu répondre, sûrement pour lui éviter d'aggraver son cas.

— Jo ! Robert ! Vérifiez que cette mijaurée n'a pas donné d'armes à notre invité, ensuite vous me le remettrez en cabane. Plus personne ne doit le voir ou lui parler en dehors de ma présence ! Je préfère m'occuper

personnellement de cette affaire. De toute façon, faut tout faire soi-même dans cette turne, bordel !

— Ok, boss, firent les deux molosses ensemble en s'approchant de la table d'examen.

Le regard de Frank trahissait à présent sa colère. Il n'avait pas apprécié de voir Émilie se faire malmener verbalement, elle qui n'était que bonté et douceur.

— Il a pas l'air content, notre client, plaisanta Jo. Hey ! du calme, mon garçon. Et arrête de tirer sur tes menottes comme ça, j'arrive pas à te les enlever.

Tout d'un coup, après un bref soubresaut, Frank rompit le silence, prit une voix et s'adressa solennellement à son entourage.

— Je suis le général de Gaule, président de la république, et je vous donne l'ordre de me libérer sur-le-champ ! Vous êtes passibles de la cour martiale, si vous n'ob...

— Ah ah ah, elle est bien bonne celle-là ! T'as entendu, Jo, il est complètement fada !

— Tu sais, Robert, j'en ai vu d'autres. L'année dernière, j'ai même coffré un fêlé qui braquait une petite vieille en se faisant appeler Napoléon...

Alors que Jo et Robert continuaient d'enlever en riant les menottes de leur prisonnier, sans prendre acte des paroles du président, Frank fut secoué de nouveaux tremblements. Il tressautait, maintenant, comme si son corps était sous tension. Se calmant enfin, il se retourna doucement en direction du commissaire et tendit ses bras fraîchement libérés de leur étreinte. Frank parlait à présent d'une voix efféminée, avec un fort accent portugais.

— Yeu souis Liliana Marquechh, ta Mama Felipe, Yeu souis aouec Papa, tonton Alvaro et Maria. Mon filch détache-moi... pour nouch les morts...

— Nom de Dieu, mais c'est quoi ce bordel ! éructa le commissaire surpris, en laissant échapper le long cigare qu'il était sur le point d'allumer.

— Felipe, arrête de churer, et arrête de foumer ces immondes chigars. Mon nounourch adoré, tu m'avais promich de ne plous dire de grossièretés et d'arrouéter de foumer.

— Mais... c'est quoi cette blague ?

— Mon nounourch, tu n'es pas venou chouvent nous apportech des fleurs depouis que nouch chommes partich, l'hiver dernier, pour l'autre moundé. Tu ne penches plous à nouch ?

— Mais si mama... Mais je... Mais je rêve ou quoi ?

— Mon Felipe, la prounelle de mes yeux, mon merveilleux filch, je t'ai vou avec un homme, hier choir, j'yavais honte de ce que tu faichais. Comment as-tu pu nous trahir et abandonner Dé Olinda, mon nounourch...

— ...

Jo et Robert étaient plus abasourdis par la réaction de Marquez, que par l'étrange révélation de Frank. Le commissaire était tout blanc. Il avait des larmes au bord des yeux et restait muet... Comment ce forcené, recherché par toutes les polices de France et de Navarre, pouvait-il savoir qu'il était homosexuel ? Comment connaissait-il tous les membres de sa famille ? Et surtout, comment faisait-il pour imiter si bien toutes les mimiques de sa défunte mère ? C'était de la sorcellerie. Sauf si...

Felipe s'approcha tendrement de Frank.

— Maman... Je suis... enfin... j'aime un homme, avoua-t-il dans un souffle.

— Yeu chouï décholé, Felipe, mais nous n'avons pas le choix, annonça Frank en le serrant contre son corps de plus en plus fort.

— Quoi ? Mais arrête ! Aïe, tu me fais mal ! Au secours !

Le commissaire, terrorisé, venait de comprendre qu'il était tombé dans un piège...

Chapitre 10

Le professeur Ambert rentra furibond dans son ambulance. Il claqua bruyamment la portière et, par la même occasion, réveilla en sursaut son comparse.

— Merde, merde, merde et re-merde !

— Quoi professeur ? Qu'est-ce...

— Ce commissaire est aussi borné qu'une mule ! En plus d'être un con fini, il ne lâchera Frank sous aucun prétexte et va même le laisser croupir en garde à vue !

— C'est pas bon pour vous ça...

— Non, pas vraiment. Surtout qu'après il ira certainement direct en prison. J'ai tout tenté, Pierre. J'ai proposé de payer une caution, de trouver un arrangement financier... il n'a rien voulu savoir. Ce flic est impossible à corrompre ou à raisonner. Il est juste bon à interner. Pour récupérer Frank, il me faudrait au moins l'aide d'un ministre ! À moins que... Si on agit dès maintenant, avant qu'il ne soit hors d'atteinte !...

— Comment ?

— Toi, Pierre, avec ton passé de militaire, tu peux essayer de le libérer ? Enfin, l'enlever quoi !

— Vous êtes sérieux, professeur ?

— Oui, c'est la seule solution si nous voulons poursuivre nos expériences. Et je suis prêt à te payer pour ça.

— Mais... c'est du suicide, professeur. Il est enfermé dans un commissariat ! Ou alors, ça va vous coûter cher... Très très cher. Je risque gros, là. La tôle !

— Trois cents mille euros...

— C'est de la pure folie...

— Cinq cents mille !... Pierre, c'est à prendre ou à laisser. C'est le prix de ma gloire.

— OK, professeur, marché conclu. Je vous ramène votre cobaye. Mais pour cette opération de terrain, c'est moi qui commande !

— Comme tu veux, du moment que...

— Je vais avoir besoin de deux pistolets à seringues hypodermiques, et préparez-moi aussi dix injections de tranquillisant instantané. Pendant ce temps, je vais aller me chercher un déguisement pour entrer dans la place. À tout de suite, professeur...

Pierre échafaudait déjà un plan, il pensait aux cinq cents mille euros... Sa retraite...

Dans son bureau vitré, Julien remplissait son rapport, tout en essayant d'éclaircir son enquête.

— Bon, on reprend du début, mademoiselle ! Votre emploi du temps, pour commencer : vous débarquez à Nice à 15h00, puis vous prenez un taxi vers 15h20. Là, vous évitez l'accident de justesse avec notre prisonnier, Frank Vana, vers 15h45...

— Oui, et après 10 minutes, nous sommes allés avec mon chauffeur de taxi porter secours aux blessés.

— Et c'est donc à ce moment-là que vous tirez avec votre pistolet à seringue hypodermique sur le tueur de l'autoroute... Que faisiez-vous en possession d'une telle arme ?

J'ai tiré sur Fr...

Une petite mélodie vint interrompre Émilie. Comme le numéro de téléphone d'Andreï s'affichait sur son mobile, elle décida de répondre. Aussitôt, elle reconnut la voix paniquée du petit garçon qui hurlait, mais avant qu'elle ait pu ouvrir la bouche, la communication s'interrompit.

— Oh mon Dieu, inspecteur ! se dressa aussitôt Émilie. Nous devons aller de toute urgence à l'hôpital Lenval ! Il s'y passe des choses graves, des enfants sont en danger !

Toujours assis et semblant d'abord terriblement accablé, Canivot frappa soudain du poing sur son bureau.

— Bon, maintenant ça suffit ! Vous n'allez pas recommencer ! Il va falloir arrêter de me faire tourner en bourrique ! Nous venons à peine de reprendre la déposition, et cette enquête est déjà assez compliquée comme

ça ! Le commissaire a été assez clair, non ? Si vous faites entrave à la justice, je vous fous au trou !

— Mais, c'est une question de vie ou de...

Le téléphone de bureau retentit à son tour.

— Ça doit être un cauchemar, je vais me réveiller... grogna le flic en décrochant le combiné.

— Inspecteur, y a du grabuge à l'hôpital Lenval. Une infirmière vient de se faire égorger. Les agresseurs ont pris la fuite, mais on a besoin de vos lumières...

— Putain, mais c'est quoi cette journée de merde ? craqua un instant Canivot avant de se reprendre. Marcel, lance des poursuites et fais établir un périmètre de sécurité ! J'arrive de suite!

— L'interrogatoire est fini ?... tenta timidement Émilie, pendant que l'inspecteur enfilait son holster.

— Oui, on a mieux à faire .

— On... ?

— Oui, « On » ! Prenez vos affaires, on part pour Lenval. Là, ça fait un peu beaucoup pour une journée, et je n'aime pas les coïncidences... Vous m'expliquerez votre histoire dans la voiture.

— Bordel... expira le commissaire avant de perdre connaissance.

Dans l'infirmierie, tout était allé à une vitesse vertigineuse. Les réactions de Jo et Robert, les deux molosses, se faisaient au ralenti pour Frank qui, après s'être occupé de Marquez, s'était tourné vers eux. Le déplacement latéral de la chose qu'il était devenu était terrifiant. À la manière d'un crabe, son corps entier glissait sur le sol à une vitesse stupéfiante. Quand Frank sauta sur Jo, celui-ci n'eut pas le temps d'esquisser le moindre geste. Il tomba inanimé sans avoir pu dégainer son revolver. Robert, lui, avait juste peur, mais il était enfin prêt à tirer sur le monstre qui s'était camouflé derrière la table d'examen.

— Sors de là, Salopard ! ordonna le gros policier en brandissant son 44.

Méconnaissable, affublé d'un blouson rouge pétant et d'une casquette bien rabaissée, Pierre arriva en sifflotant dans l'ambulance.

— Voilà, je suis ready, professeur !

— Mais... où avez-vous trouvé cet uniforme ? C'est ridicule !

— Vous trouvez ? Je l'ai négocié avec un livreur de pizzas. Ça m'a coûté la bagatelle de trois cents euros, mais j'ai eu droit à une quatre-fromages pour le même prix. C'est une sacrée affaire, non ?

— ...

— Alors et vous, vous en êtes où avec les seringues ?

— J'ai terminé. Tenez, en voilà une dizaine, plus les deux pistolets.

— Parfait... Bon, je vous laisse, la pizza va refroidir. Mettez les seringues et les flingues dans la boîte à Piz'. Moi, j'ai maintenant tout ce qu'il me faut pour opérer, souhaitez-moi bonne chance.

— Merci, Pierre, pour tout ce que vous faites. Et bonne chasse.

— Ne vous inquiétez pas, professeur, je vais vous le ramener, votre protégé. Tenez-vous seulement prêt à partir sur les chapeaux de roues. On aura sûrement les flics au cul lorsque je reviendrai.

Pierre ressortit tranquillement de l'ambulance et se dirigea vers le commissariat, en tenant fermement sa précieuse boîte blanche. Il repensait à ces années qu'il avait passées dans les commandos de la légion étrangère. Aujourd'hui, il allait devoir appliquer ce qu'il y avait appris et sûrement improviser, mais l'attaque d'un commissariat ne l'effrayait pas. Tout d'abord, il devrait éliminer le poste de communication, ici l'accueil, et ensuite essayer de saboter le système électrique pour perturber l'ennemi et créer un climat de stress. Il lui resterait alors à trouver le prisonnier et à le sortir en toute discrétion : un vrai challenge.

Mais, dès l'entrée du commissariat, les choses ne se passèrent pas aussi bien que prévues. La charmante Émilie, accompagnée d'un jeune type en civil, arrivait en face. Par chance elle ne lui prêta pas attention. Pierre la trouvait toujours aussi belle, et il ne put s'empêcher de la suivre des yeux. Il avait pas mal fantasmer sur elle, ces derniers temps à la clinique... Peut-être un jour ne dirait-elle pas non à ses avances ? Toujours songeur, il les regarda traverser la route et monter dans une voiture de sport noire, une Audi TT. Finalement, ça ne devait pas si mal payer la police. Tandis que la voiture s'éloignait, il se retourna, concentré sur son objectif. Tout roulait, il était calme. À présent son plan était clair, il

n'avait plus qu'à le mettre en application. Arrivé à l'accueil, il arbora un large sourire.

— Bonjour madame, j'ai une pizza pour le commissaire.
Patientez un moment, s'il vous plaît, je vais l'appeler.

— À l'aide ! cria Robert, désespéré.

Toujours caché, Frank respirait difficilement. Sa dernière attaque l'avait épuisé, mais il savait aussi qu'il devait en finir le plus vite possible : cette espèce de fourmi allait finir par rameuter tout le nid. Il connaissait bien les êtres humains : ces géants n'hésiteraient pas à l'écraser. Mais maintenant qu'il avait la même taille qu'eux, Frank avait la possibilité de se venger. Ils les digéreraient lentement... Même s'il ne lui restait plus que quatre pattes, il se sentait assez fort pour tous les affronter. Sans hésiter, toujours aussi vif, il sortit de sa cachette et se rua sur Robert en position de tir.

Robert, « le dur » comme on l'appelait dans le service, celui qui n'avait jamais eu besoin d'utiliser son flingue, préférant user de ses muscles, Robert, donc, savait que cette fois son arme serait sa seule chance. Il n'avait pas le droit à l'erreur. Il allait devoir tirer pour la première fois de sa vie sur un homme. Quand Robert visa la chose, ce fut en fermant les yeux et en tremblant.

La détonation dans ce milieu clos lui transperça les tympans.

Pierre attendant à l'accueil fut surpris, comme certainement tout le monde dans le commissariat. Le coup de feu venait du sous-sol.

— Il faut appeler la police ! cria la standardiste, hystérique.

— N'ayez pas peur, m'dame, répondit Pierre sans réfléchir, c'est vous, la police.

La femme le regarda quelques secondes fixement, pencha la tête de côté et ouvrit la bouche... mais aucun son n'en sortit.

— Oui, vous avez raison, reconnut Pierre en ouvrant sa boîte a pizza, ça n'a rien de rassurant.

La seringue se planta dans le sternum de la jeune femme qui tomba lourdement évanouie sur son siège. Pierre rechargea lentement son arme et la remit dans la boîte. Quelques policiers en civil et d'autres en uniforme couraient dans tous les sens. Ils empruntèrent l'escalier de service en se couvrant mutuellement. Pierre profita de la panique générale pour chercher le disjoncteur. Tout se déroulait encore mieux que prévu, le destin l'aidait un peu. Frank, « le phénomène » comme ils le surnommaient à la clinique, était certainement à l'origine de cette panique.

Robert ouvrit les yeux prudemment. Il craignait de voir la mort en face... mais devant lui il n'y avait rien. Il n'entendait plus rien non plus. Le bruit l'avait rendu sourd. Il chercha son ennemi partout, mais le démon s'était volatilisé. De lui, il ne restait que quelques traces de sang par terre. Robert n'en revenait pas : il l'avait blessé. Il avait réussi à le toucher. Il regarda de tous côtés, il était bien seul. Comment leur prisonnier avait-il pu s'enfuir en une fraction de seconde ? C'était tout aussi inconcevable que les attaques furtives sur ses collègues. Robert tenta de se calmer. Il devait réfléchir, même si la peur était toujours là, omniprésente.

Il s'avançait prudemment vers une petite flaque de sang, quand il sentit quelque chose bouger derrière lui. Il se retourna brusquement, prêt à faire feu. Ce n'était que le commissaire qui reprenait connaissance. Robert respira. Ses collègues n'étaient donc pas tous morts... Il se pencha doucement au-dessus de son supérieur.

— Ça va, chef ?

Marquez grommela quelque chose que Robert n'entendit pas – Fichue détonation –, puis il ouvrit difficilement un œil. Mais, alors que Robert lui souriait pour le rassurer, les traits du commissaire se tendirent.

— Tout va bien, chef ?

Non, tout n'allait pas bien. Si Marquez avait de nouveau ouvert la bouche, ce n'était plus pour parler. Il en était visiblement incapable. La peur le paralysait. Son regard fou semblait traverser Robert.

— Calmez-vous, chef ! Tout va bien, c'est moi !

Les yeux de Marquez étaient exorbités et sa bouche se tordit soudain en un horrible rictus. Robert comprit seulement à cet instant ce que son supérieur regardait... Il leva les yeux à son tour, lentement... Le monstre était là, au-dessus de lui, accroché au lustre du plafond.

Le flic n'eut même pas le temps de pousser un dernier hurlement.

Pierre avait enfin trouvé le disjoncteur. C'était presque trop facile, personne ne faisait attention à lui. Il en avait profité pour endormir discrètement deux gardiens de la paix, prenant même le temps de déshabiller le second pour changer de déguisement. Flic... un rêve de gosse. Il avait aussi récupéré une arme et un képi, et avait pu recharger ses pistolets en toute tranquillité. Il ne lui restait plus qu'à saboter le disjoncteur et les choses sérieuses pourraient commencer.

Trente secondes plus tard, le commissariat était plongé dans la pénombre.

Chapitre 11

Après s'être calmement installé au volant de l'ambulance et en avoir réglé le siège, le professeur Ambert fit le point.

En cas de coup dur, il serait incapable de justifier l'emprisonnement de Frank pendant deux années, et maintenant il commanditait son enlèvement... Aux yeux de la justice, tout ceci faisait de lui un criminel. Lui, Ambert, l'un des plus éminents neurologues du pays, s'abaissant à contourner la loi pour faire avancer la science... C'était insensé. Mais c'était aussi et surtout son devoir. Malheureusement, Ambert ne contrôlait plus la situation, et cela le faisait enrager.

Ses mains étaient moites, et un nœud lui tirait les entrailles. Sûr de lui en toute occasion, il avait toujours réponse à tout. Mais là, pour la première fois de sa vie, il avait peur. Il ne s'était pas imaginé devoir, un jour, mettre ainsi sa carrière en jeu. Il tenta tant bien que mal de se rassurer. Quelques respirations profondes plus tard, il se sentait mieux. La suroxygénation l'avait détendu. Il posa alors ses mains sur le volant, fixa son rétroviseur braqué sur l'entrée du commissariat, et attendit.

Après seulement quelques instants, estimant que les secondes s'égrainaient bien trop lentement, il tendit la main vers son poste radio. Mais se ravisa aussitôt. Il devait rester concentré sur son unique objectif : Frank.

— Oui, c'est maintenant ou jamais !

Avec cette phrase énoncée à voix haute, Ambert tentait de se rassurer. C'était pourtant bien la seule solution : le monde devait savoir. Et c'était à lui qu'incombait la tâche de révéler ses découvertes sur l'âme. Il voyait déjà sa photo en couverture des magazines scientifiques. Il imaginait les interviews, les colloques qu'il présiderait...

Une détonation le sortit de ses rêveries. Une onde glaciale le traversa. Que se passait-il dans le commissariat ? Pourquoi ce coup de feu ? Et si

les choses tournaient mal ? Et si Pierre n'était pas aussi fort qu'il le prétendait ? Le professeur se demanda soudain s'il avait fait le bon choix. Il se vit derrière les barreaux, mais repoussa cette idée. Tout s'embrouillait, se bousculait dans son esprit agité.

Il focalisa alors ses pensées sur sa thèse révolutionnaire.

C'était l'aboutissement de sa vie. Il était prêt à tout sacrifier, même à vendre son âme au diable pour un peu de gloire. Oui, il en était convaincu : il avait fait le bon choix, le jeu en valait la chandelle. Tous les moyens étaient bons quand il s'agissait de faire avancer l'humanité. Ambert allait ouvrir les yeux de six milliards d'individus. Une vie de gloire l'attendait. Il serait adulé tel un dieu sauveur. Il n'avait plus aucun doute, il savait qu'il avait vu juste. Il était le seul au monde à posséder les clefs de l'âme humaine. Frank était à lui, le lien unique entre le monde des morts et celui des vivants.

Sereinement, le professeur saisit son enregistreur vocal dans la poche de sa blouse. Plutôt que de perdre son temps, il allait poursuivre ses travaux, ce qui lui permettrait, entre autres, de ne plus penser à sa fâcheuse situation.

À seulement quelques mètres de là, dans l'enceinte du commissariat, un silence de mort régnait. Tout le monde semblait endormi, sauf l'imperturbable Pierre qui, déguisé en gardien de la paix, agissait toujours comme une ombre. Toutes ses seringues utilisées, désormais tous les moyens étaient bons pour neutraliser les rares flics encore debout sans les tuer. Frank, de son côté, faisait lui aussi pas mal de dégâts dans les troupes, les anesthésiant à sa manière et les ficelant comme des momies avec tout ce qui se trouvait à portée de pattes.

La bête qu'il était avait élu domicile dans l'infirmerie, auprès de son garde-manger. Lorsqu'il retrouva enfin ses esprits, Frank descendit avec peine de l'armoire où il s'était perché. Il souffrait atrocement. Son corps se vidait de son sang, et il sentait la vie le quitter. Le gros flic ne l'avait pas loupé. Étourdi, le cœur battant à tout rompre, Frank cherchait en vain une échappatoire, mais son corps le trahissait.

— Pas maintenant ! Je ne dois pas mourir... Je dois les sauver...

Mu par l'énergie du désespoir, il continuait. Il avançait lentement en se tenant aux murs. Il avait perdu toute lucidité. Sa vue se troublait.

— Les esprits ne pourront plus renaître... Il faut sauver les âmes...

Seule sa volonté hors norme le portait encore. Frank fuyait sa mort. Son esprit ne voulait pas quitter son corps souffrant. Luttant pour sa survie, il ne vit pas l'ombre discrète qui l'observait. C'était lui désormais la proie.

Quand la crosse du revolver s'abattit violemment sur son crâne, Frank ne put rien. Ils'écroula, inconscient.

Le légionnaire était heureux. Sa victoire était totale. Et quel résultat ! Les cinq cents mille euros étaient à lui, et sans avoir tué qui que ce soit. Il avait bien mérité la voiture de sport de ses rêves. Toujours vigilant, Pierre ligota son prisonnier. Même mourant, Frank était certainement capable de se défendre. Pierre le chargea sur son épaule et s'engagea dans l'escalier. Il parcourut sans encombre les couloirs, et finit par sortir du commissariat toujours plongé dans l'obscurité et le silence.

Le professeur n'avait pas quitté une seconde son rétroviseur des yeux. Lorsqu'il aperçu un flic portant Frank sur son épaule, comme un vulgaire sac à patates, Ambert en oublia de couper son enregistrement. Il se précipita vers le policier.

— Cet homme est blessé, mettez-le sur le brancard ! ordonna le professeur tout en ouvrant la porte arrière de l'ambulance.

— Laissez tomber, professeur, glissa Pierre en soulevant sa casquette. Tout va bien, c'est moi.

— Mais comment...

— Plus tard, professeur, l'interrompit Pierre, en jetant Frank sur le brancard. Montez à l'arrière avec lui, il a besoin de soins. Moi, je prends le volant et on s'arrache.

— Mais... mon Dieu, que lui est-il arrivé ? Il est couvert de sang ! Que lui avez-vous fait ?

— Je l'ai trouvé dans cet état. Il a dû prendre une balle. Moi, je l'ai juste assommé.

— Merde, Pierre ! Il va falloir l'opérer. Il a une grosse hémorragie. Foncez à l'hôpital !

— Impossible ! Je vous rappelle qu'à partir de maintenant on est en fuite ! Vous n'avez qu'à le soigner dans l'ambulance. Après tout, vous êtes médecin.

— Je suis neurologue, Pierre, et pas chirurgien ! Il faut aller à l'hôpital, tout de suite, c'est un ordre ! Il lui faut une transfusion de toute urgence... Et ne discutez pas ! Si vous voulez l'argent, vous devez m'obéir !

— Ok, ok... c'est bon. On y va.

Passablement énervé, Pierre enclencha le deux-tons et alluma ses gyrophares.

— Pour mes tunes, on fait comment ?

— ...

Le professeur ne l'écoutait plus. Alors que l'ambulance filait en hurlant, et malgré le peu de matériel dont il disposait, Ambert parvint dans un premier temps à stopper l'hémorragie. Mais il savait que ce ne serait pas suffisant. Frank était en train de mourir.

Un gyrophare rouge sur le toit de l'Audi, l'inspecteur Canivot utilisait son deux-tons à chaque intersection. Il aimait la vitesse et prenait des risques inconsidérés. Pendant ce temps, cramponnée à la poignée, Émilie lui racontait la tragique histoire de la famille Roumanenko.

— Enfin voilà, mais je ne sais pas pourquoi ils sont persécutés de la sorte, conclut Émilie.

— C'est eux, votre question de vie ou de mort ?

— Oui.

— Et c'est quoi le rapport avec Frank Vana ?

— Frank ? Il est très spécial ! Mais... La vérité est difficile à avaler.

— Pas de problème, je vous écoute.

— Pour commencer, Frank a pour mission de protéger la famille Roumanenko.

— Une mission de protection... Et commanditée par qui ?

— Le père de famille. Igor Roumanenko.

— Celui qui est mort il y a moins d'une semaine ? J'ai entendu parlé de cet assassinat.

- Où ça se complique, c'est que Frank a un don.
- Poursuivez...
- Il est comme les médiums. Et... Frank a été mis au courant de toute cette histoire par Igor, mais après la mort de ce dernier.

Canivot ne put retenir un sourire.

- Désolé, docteur, mais je ne crois pas au paranormal.
- Moi non plus, rassurez-vous, mais ce dont souffre Frank n'a rien de mystique. Et maintenant il sait exactement pourquoi et comment a été tué Igor.
- Franchement, vous croyez ce type ?
- Oui, et j'ai même pu vérifier sa théorie par moi-même.
- Génial... Et ces morts, ils racontent quoi ?
- Là, c'est Frank qu'il faudra interroger, ou plus exactement ceux qui parlent à travers lui, mais certainement pas moi.
- ...
- Vous conduisez toujours aussi vite ?
- Oui, et c'est sûrement à cause de ma conduite que je suis devenu flic. J'avais pourtant le choix entre pompier, ambulancier ou pilote de rallye, mais je n'étais pas assez baraqué pour ces jobs. Et comme je voulais éviter les prunes...
- D'où la grosse bagnole... C'est pour ressembler à Starsky ou pour emballer les filles ?
- Moi, les filles, c'est pas trop mon truc. Je préfère les hommes de caractère. Les mecs comme le commissaire, mais plutôt avec le physique de votre Frank. D'ailleurs, il me plaît beaucoup, ce suspect qui parle aux morts !
- ...
- Je vous choque ?
- Non, non, je pensais aux enfants.
- Ne vous inquiétez pas, on va s'occuper d'eux. On est presque arrivé.

L'Audi TT arriva en trombe devant l'hôpital. Canivot et Émilie traversèrent un périmètre de sécurité, et pénétrèrent rapidement dans l'enceinte médicale. Julien passa les barrages humains en brandissant son badge.

- Hey ! Y a personne qui peut me renseigner ici ? Où est Marcel ?
- Auprès du corps, inspecteur, du côté des urgences.

— Venez, Émilie. Je risque d'avoir besoin de vous.

Julien et Émilie retrouvèrent le brigadier Marcel Klerber près d'un corps sans vie. Lorsque le gros flic souleva le drap, Émilie reconnut instantanément la jeune infirmière égorgée.

— Mon Dieu, c'est Christelle ! Ils l'ont tuée ! Je lui avais confié les enfants avant de partir... Où sont-ils ?

— Réponds, Marcel ! lança Canivot à son collègue.

— Des terroristes cagoulés les ont enlevés. À cet endroit, on voit des traces de lutte, et ici il y a un téléphone qui a été littéralement broyé... L'un des terroristes semble s'être acharné dessus.

— C'est le cellulaire d'Andrey.

— Étrange.

— Inspecteur, ce téléphone appartenait au père du petit.

— Oui, et alors ?

— J'ai en ma possession la carte mémoire de ce portable. J'ai oublié de vous la remettre tout à l'heure, mais c'est sans doute important, dit-elle en lui tendant le minuscule objet.

— Possible, oui. Je regarderai ça plus tard.

— Julien, reprit le gros flic, ce n'est pas tout. Ils ont aussi planté un couteau dans le cœur d'une collègue... Irène.

— Non, répondit Émilie, cette femme était déjà morte. J'avais changé les fiches.

— Quelles fiches ? s'exclama Julien, surpris, tout en inspectant le couteau. Expliquez-vous !

— Regardez, j'ai interverti la fiche de cette Irène, qui était déjà morte, avec celle de Natacha Roumanenko. Je pressentais qu'elle était en danger... Vous me croyez à présent, inspecteur ?

— Si je crois à vos histoires de persécutions et de revenants ? Pour qui vous me prenez ? Bien sûr que non. Je pense plutôt à une affaire de meurtres commanditée par des professionnels ne reculant devant rien. Et ces salopards ont de gros moyens. Je ne connais pas encore leur mobile, mais je pencherais pour la piste de fanatiques...

— Ah bon ?

— Oui. En une seule journée, ils ont déjà fait pas mal d'erreurs.

Chapitre 12

L'ambulance de Pierre se fraya bruyamment un chemin, entre les badauds et les touristes, finissant tant bien que mal par franchir le périmètre de sécurité instauré à la va-vite par les policiers. L'effervescence des urgences était toujours à son comble, si bien que Pierre et le professeur Ambert avaient dû descendre le brancard de Frank, sans aucune aide. Ils essayèrent tant bien que mal de trouver un praticien disponible, mais seul un jeune interne vint à leur rencontre.

Ambert l'attrapa par la manche de sa blouse.

— Je veux voir un chirurgien. Cet homme va mourir, si on ne l'opère pas très vite.

— Ils sont tous occupés, je suis désolé, s'excusa l'interne, visiblement dépassé. On est débordés ici. Essayez plutôt la clinique Tzanck.

— Non, il sera mort avant qu'on arrive là-bas... Apportez-moi trois poches de sang de donneur universel. Et vite !

— Mais je viens de vous dire de...

— Chaque seconde est comptée, accompagne-le, Pierre. Je crois qu'il a besoin d'une nounou...

— Mais où vous croyez-vous ?

L'homme de main du professeur, toujours déguisé en flic, s'approcha du jeune homme.

— Obéis au professeur, abruti ! grogna le colosse à l'oreille de l'interne, tout en lui broyant les cervicales, de la main gauche. Et dépêche-toi de me trouver ce sang. Sinon c'est le tien que je vais répandre sur le carrelage.

— C'est d'accord, mais arrêtez, vous me faites mal... Suivez-moi, la réserve est par là.

— Allez-y, Pierre. De mon côté, je vais faire le forcing pour obtenir un bloc. Retrouverez-moi là-bas.

Sans attendre de réponse, le professeur poussa le brancard de Frank. Il empruntait le sas d'entrée des urgences quand il eut la surprise d'apercevoir Émilie au fond du couloir. Elle parlait avec deux hommes. Il se fit le plus discret possible et les dépassa sans même jeter un regard à sa collègue.

Pierre, quant à lui, après avoir obtenu les trois poches de sang, s'occupa de manière expéditive du jeune interne et le laissa inanimé dans un immense frigo. Revenant en courant aux urgences, il ouvrit brutalement la porte à double battant d'un coup d'épaule.

Émilie, comme la plupart des personnes présentes, se retourna devant cette irruption et, malgré son déguisement, elle reconnut Pierre instantanément. Elle n'en croyait pas ses yeux. Que pouvait-il faire ici, et habillé en policier de surcroît ?

Sans lui prêter attention, il poursuivit son chemin à la recherche du professeur.

— Inspecteur... Je ne me sens pas très bien, prétextait Émilie. Je vais me rafraîchir et je reviens.

Julien fit à peine attention à la jeune femme et poursuivit sa discussion avec Marcel.

Dans les couloirs, Émilie suivait de loin un Pierre survolté. Il rejoignit finalement Ambert devant une salle d'opération. Aussitôt, les deux hommes s'affairèrent autour d'un brancard et y installèrent un pied à perfusion. Émilie s'approcha et se dissimula dans une encoignure pour entendre leur conversation.

— J'ai fait le plus vite possible, professeur...

— Bravo, Pierre, je lui branche la perf. Son cœur semble solide... Attends... Oh non, merde ! On le perd !

Émilie perçut immédiatement la panique au son de sa voix, et s'en étonna : cela ne lui ressemblait pas.

— Pousse-toi, Pierre ! ordonna Ambert. Laisse-moi le masser, il ne respire plus. Oh non, putain, pas maintenant ! Reviens, Frank ! Reviens, bordel !

Émilie faillit défaillir. Elle venait de comprendre qui était allongé là, sur le brancard, et elle se retint difficilement de hurler.

— Pierre, il faut absolument extraire cette balle... Allez, on ne peut plus attendre, on entre en salle d'op' !

Le pire était donc arrivé. Émilie, qui commençait seulement à apprivoiser les sentiments qui la submergeaient, avait les larmes aux yeux. Mais ça n'était pas le moment de s'apitoyer sur son sort, elle devait aider Frank.

Les deux hommes pénétrèrent dans le bloc opératoire.

À l'intérieur, un chirurgien, une anesthésiste et une infirmière s'occupaient d'un patient caché sous un drap vert. Seuls quelques organes rougeâtres étaient visibles.

— Excusez-nous, mais il y a une véritable urgence ici. Apportez-moi un défibrillateur, réclama de façon autoritaire le professeur Ambert.

— Quoi ? Mais vous êtes dingues ou quoi ? fit le chirurgien, une aiguille à la main. Fichez le camp d'ici !

— Impossible, c'est Michael Jackson. Il a pris une balle et est en arrêt cardiovasculaire. On compte sur vous, reprit fermement le professeur, avec beaucoup de culot.

— Michael Jackson ? Manquait plus que ça, depuis ce midi on n'arrête pas... Mais d'accord... Sandrine, finis cette dame, il n'y a plus qu'à refermer. Je vais aller m'occuper de la star du show-biz.

Le chirurgien s'essuya le front et se dirigea vers le brancard.

— Mais ce n'est pas...

— Si, si, c'est Michael Jackson, insista froidement Pierre, après avoir montré son revolver au chirurgien. Ou du moins, faites comme si c'était lui.

— Mais...

— Tenez, voilà pour les transfusions, reprit le professeur en lui montrant les deux poches de sang. Et dépêchez-vous de l'aider : il est en train de crever.

De l'autre côté de la porte, Émilie, n'en pouvant plus, pénétra à son tour dans le bloc pour aider l'équipe.

À trois mètres de hauteur, deux corps éthérés discutaient vivement tout en observant les médecins. Frank essayait d'expliquer à Igor qu'il ne souhaitait plus se réincarner.

— La mort est si douce... comprends-moi, on est bien ici, c'est si calme. Et puis je mérite enfin le repos.

— Non, tu n'as pas le droit d'abandonner ! Pense à mes enfants ! Je t'avais prévenu, tu as pris trop de risques, et voilà où ça nous a menés. Tu ne les as pas sauvés, et le complot qui vise à détruire le cycle des âmes se poursuit, menaçant l'équilibre de l'évolution et l'essence même de la vie !

— Je n'ai plus le courage de me battre. C'est au-delà de mes forces... Je... Je suis désolé, Igor. Je suis mort trop souvent, et c'est à chaque fois plus difficile de revenir. Il est trop tard...

— Mais tu m'as promis ! Aurais-tu sacrifié ta vie pour rien ? Et puis il y a cette Émilie. Tu as vu comme elle te regarde ? Tu n'as pas le droit d'abandonner, fais-le aussi pour elle ! Ne la déçois pas, elle croit en toi.

— Oui, moi aussi je l'aime, mais mon corps a causé trop de malheur, trop de douleurs, il faut que tout cela cesse... et cette lumière est si belle.

— Non, Frank, je ne te laisserai pas y aller... N'abdique pas, je t'en prie. Rien ne vaut la vie, tu le sais. Et pour ton corps, je vais trouver une solution.

— Une solution ? Mais j'ai tué !... dévoré !...

— Frank, tu es mon seul espoir...

— Bon sang, Igor, Ouvre les yeux ! Regarde ! Ton espoir est là, devant toi, en train de crever ! Plus personne ne peut changer le cours des choses.

— Pour sauver mes enfants, Je suis prêt à affronter l'enfer de ta vie et à changer ton destin ! Je suis désolé, Frank, mais je ne te laisserai pas aller dans la lumière...

Au chevet de Frank, l'équipe médicale faisait le maximum. Après l'avoir branché sous respirateur artificiel, le chirurgien avait relancé le cœur en deux coups de défibrillateur.

— C'est gagné ! s'exclama Émilie. Son métabolisme se stabilise. Tous les paramètres physiologiques sont repassés au vert. C'est incroyable.

— Vous avez raison, c'est étrange. J'en perdrais mon latin. Le cœur aurait dû s'emballer avec la strychnine, mais là il bat à 70... Par contre, son encéphalogramme est plat.

— Opérez-le, maintenant qu'il est sorti d'affaire, réclama le professeur, impatient.

— Non, ce serait risqué, il est beaucoup trop faible.

— Faites ce qu'on vous dit, ou vous aurez bientôt deux balles à extraire ! gronda Pierre en pointant son arme vers le chirurgien.

— Vous êtes complètement dingues.

— Mais... Professeur, empêchez-le !

— Émilie, occupez-vous de vos fesses ! Vous en avez assez fait comme ça ! Et vous, faites ce qu'on vous dit et enlevez-lui cette fichue balle !

— Bien, c'est comme vous voulez... Sandrine : bistouri... écarteurs...

— Parfait, jubila Ambert. Et toi, Pierre, va garder la porte du bloc : là, tu fais peur à tout le monde.

— Mais...

— Y a pas de « mais » ! Regarde le chirurgien, il tremble comme une feuille ! Je n'ai aucune envie qu'il sectionne une artère à notre cher Frank. Allez, file et ne laisse entrer personne.

Sans broncher, le faux-policier quitta la pièce pour s'en aller faire le planton devant la porte. Émilie, choquée par l'attitude du professeur, s'approcha.

— Mais vous débloquez complètement, professeur, qu'est-ce qui vous prend ?

— Écoutez, Émilie, puisqu'on en est aux confessions, je vais tout vous avouer. Je vous ai embauchée uniquement pour votre cul : j'avais des projets pour lui...

— Espèce de vicelard !

— Mais vous avez tout fait foirer, et ça dès le premier jour. Tous mes projets ont été ruinés par votre naïveté, par votre incapacité à suivre les règles les plus élémentaires. J'aurais dû me douter qu'une pouffiasse

dans votre genre foutrait la merde ! Vous voulez savoir ? Je regrette de vous avoir sauvé la vie.

— Rassurez-vous, vous n'y êtes pour rien. C'est Frank qui...

— C'est « mon » Frank ! « Ma » découverte que vous avez essayé de voler ! Espèce de salope !

— Moi ? Une salope ? Vous me décevez beaucoup, professeur. Et d'abord pourquoi m'abaisserai-je à vous voler ? Vos théories fumeuses sur l'âme ? Mais je m'en contrefous ! Et en plus, vous n'avez rien inventé. De nombreux philosophes ont déjà tout expliqué, il y a plus de trois mille ans. Seule une E.M.I. pourrait vous faire toucher du doigt la vérité.

— Une expérience de mort imminente ? Frank vient d'en faire une de plus, il me semble, nous n'aurons qu'à l'interroger. Quant aux philosophes, ils n'ont fait que tracer les grandes lignes. Les grecs néo-platoniciens racontaient que de l'état d'essence, à l'état de nature, il y avait « naissance » ou « réincarnation », et ils appelaient « la mort » le retour de l'état de nature, à l'état d'essence. En réalité, rien n'est créé, rien n'est détruit. On devient visible ou invisible, c'est tout. La mort n'est que la cessation de toutes les fonctions psychiques et physiques. L'âme, elle, réintègre l'état qui était le sien avant de se réincarner. On meurt en apparence, on naît en apparence... Frank, lui, réalise l'exploit de quitter son corps puis d'y revenir à volonté. Il est une preuve concrète, la preuve vivante que la mort n'est pas une fin.

— Vous aller trop loin, professeur, et vos pratiques sont illégales. Je ne vous laisserai jamais partir avec Frank ! D'ailleurs, je vais tout de suite vous dénoncer à la police.

Le professeur s'interposa et repoussa Émilie en arrière.

— Putain, tu commences vraiment à m'emmerder !

La jeune femme ne put même pas protester. Elle prit le coup de poing en pleine face et s'écroula, le nez cassé. Fou furieux, Ambert se pencha vers elle. Il agrippa le col de sa blouse et grimaça à quelques centimètres du visage ensanglanté.

— Tu trouves que ça fait mal ? murmura-t-il entre ses dents. Détrompe-toi, c'est juste pour rire, ça. Parce que tu sais quoi ? Tu ne sortiras pas d'ici vivante...

La vue du sang semblait lui avoir fait perdre la tête. Il attrapa la jeune femme par les cheveux et lui frappa violemment la tête contre le sol à plusieurs reprises. Il ne s'arrêta que lorsqu'une mare rouge commença à se former sur le carrelage.

Émilie n'était plus qu'une poupée de chiffon entre ses mains.

— Mon Dieu ! Vous l'avez tuée, cria le chirurgien qui avait assisté impuissant à la scène.

— Toi, tu t'occupes de tes affaires si tu ne veux pas subir le même sort ! Et d'abord t'en est où avec lui ?

— J'ai extrait la balle...

— Parfait, alors dépêche-toi de refermer, maintenant !

Pendant ce temps, l'esprit d'Émilie se désincarcérait de son corps. Il était comme naturellement repoussé vers l'extérieur. Pour la seconde fois aujourd'hui, elle mourait... La jeune femme allait accepter le lourd prix de sa rébellion, quand une voix l'interpella.

— Viens, Émilie, suis-moi !

— Qui me parle ?

— C'est moi, Frank ! Je suis venu te sauver !

Dans ce monde éthéré, Frank la prit par le bras et l'entraîna vers la table d'opération. Arrivé juste au-dessus, il jeta l'avatar d'Émilie dans son corps blessé. Elle remplacerait Igor... La jeune femme aurait le privilège de reprendre vie dans le corps d'un autre.

Aussitôt, les appareils de contrôle s'affolèrent, et le corps de Frank s'agita. Si Émilie partageait sa souffrance physique, elle respirait d'elle-même. Après avoir ouvert les yeux, elle arracha incubateur, cathéter et électrodes.

Incrédules, les membres de l'équipe médicale s'écartèrent. Émilie fit alors doucement descendre de la table d'opération, ce corps meurtri qui désormais était sien. Lucide, sa main trouva un scalpel posé sur une petite table métallique.

— Vous n'auriez jamais dû me tuer ! balbutia le métis tout en avançant.

— Frank, calme-toi ! Je ne te veux aucun mal ! dit Ambert, en reculant.

— Non, professeur, c'est moi, Émilie... Aurez-vous le courage de détruire ce corps qui m'abrite ? Ce corps que vous admirez tant ?
— Émilie ? Mais c'est impossible, tu es...
— Morte, professeur ? Oui, tout comme vous... Bientôt...
— Au secours, Pierre ! Pierre ! hurla le professeur en direction de la porte.

Celle-ci s'ouvrit brutalement, et Ambert tourna la tête pour assister à l'entrée rassurante de son homme de main. Il ne vit donc pas le scalpel accomplir un large mouvement circulaire. Pas plus qu'il ne ressentit de douleur tant la lame était effilée, juste une étrange sensation de chaud à la base du cou. Étonné, il y porta les mains : son sang pulsait et coulait à flot entre ses doigts. Le diagnostic était simple : jugulaire sectionnée... Un voile noir commença à obscurcir ses pensées. Maigre consolation, si la gloire s'évanouissait, Ambert allait enfin pouvoir vérifier sa théorie. Il regarda une dernière fois ses mains ensanglantées et s'écroula, mort.

Horrié de voir sa promesse de fortune s'évanouir avec le dernier souffle du professeur, Pierre se précipita sur le responsable de cette désillusion. Trop faible pour lutter, Frank tenta bien d'atteindre Pierre avec le scalpel, mais celui-ci le désarma sans difficulté, avant de passer dans son dos et lui briser les cervicales d'un coup sec.

Le sinistre craquement avait été atroce. À trois mètres de là, l'âme de Frank venait de comprendre que, quoi qu'il arrive, il serait un légume à tout jamais. Pourtant il ne voulait pas partir vers la lumière : il devait sauver Émilie.

— Tout est perdu ! soupira Igor, fataliste. Frank, qu'as-tu fait ? Pourquoi as-tu donné ton corps à cette femme ?
— Je voulais qu'elle survive à travers moi...
— Tu aurais dû me laisser faire.
— J'ai le moyen de ramener son corps à la vie. Je... Je ne la laisserai pas mourir.
— Je sais ce que tu projettes de faire !
— Je vais la sauver... En insufflant dans son corps l'âme de la survie, l'âme de la violence, l'âme de la vengeance... Celle qui a fait de moi ce que je suis devenu : une erreur de la nature.

Cette fois-ci, ce fut le corps d'Émilie qui eut un bref et imperceptible sursaut. Un grognement menaçant sortit de sa bouche pendant qu'elle se relevait. Étrangement, un faciès animal l'enlaidissait.

— Alors poupée, on sort les crocs ? plaisanta Pierre sans trop de conviction. Et puis c'est pas joli de baver ! Déjà qu'avec ton pif tout tordu...

Sans lui répondre, la forme animale d'Émilie se rua tête la première sur son ennemi.

Pierre esquiva l'attaque frontale, mais fut surpris de sentir les ongles acérés lui entailler profondément l'avant-bras et le visage.

— Arrête ça, poufiasse, tu vas finir par te casser un ongle ! pesta le colosse. T'as de la veine. Comme je respecte trop les manucures, je vais te casser la tête avant.

— Mais vous êtes tous devenus dingues ? cria le chirurgien serré contre son anesthésiste et son infirmière au fond de la pièce.

En réponse, Émilie fit entendre un grognement terrible qui n'avait plus rien d'humain.

À cet instant, Pierre douta. Sa plaie le lançait affreusement. C'était bien plus qu'une simple griffure : les ongles avaient pénétré loin dans les chairs. Pourtant, Émilie paraissait si frêle avec ses quelque cinquante kilos. D'où pouvait lui venir cette force animale qui la transfigurait ? Il serait plus vigilant, désormais.

Le corps à corps avait toujours été la spécialité de Pierre. Il s'approcha, sur la défensive, et Émilie se jeta sur lui gueule ouverte. Tout marchait comme prévu. L'homme para l'attaque avec sa main gauche, et sentit les crocs de la jeune femme se planter dans son avant-bras. Aussitôt, y mettant tout le poids de son corps, Pierre lança sa main libre pour briser la nuque du monstre. Le coup n'arriva pas. Une des pattes lui lacéra le bras au niveau du coude, tandis que l'autre s'enfonçait dans son plexus. Pierre s'écroula. La lutte était sauvage, mais maintenant le monstre dominait son adversaire. Le bras gauche de l'homme était mâché sans relâche, tandis que les griffes continuaient leur ouvrage dévastateur. Pierre cria, supplia qu'on lui vienne en aide, mais personne ne bougea. À bout de force, il capitula devant la rage et la frénésie de son adversaire. Alors, sous les yeux effarés de l'équipe médicale paralysée d'effroi, la jeune et terrible femme dépeça l'homme encore vivant.

À peine le carnage achevé, la bête se tourna vers eux, en grognant. Le monstre avait encore de la haine à partager.

Chapitre 13

Dans la petite infirmerie du commissariat toujours plongée dans la pénombre, Marquez reprenait difficilement son souffle. Saucissonné dans une sorte de papier kraft, il se souvenait juste s'être fait berner comme un enfant. D'un coup sec, il déchira ses maigres entraves, roula sur lui-même, saisit son arme de service et observa la petite pièce qu'il ne reconnaissait plus.

— Marie Joseph...

Une immense toile arachnéenne composée de papier avait été tendue au-dessus de lui. Le commissaire y aperçut des corps pendus à l'envers, emmaillotés de la tête aux pieds comme de vulgaires momies. Tout le rouleau hygiénique de la table d'infirmerie avait dû y passer.

— Bordel de bordel ! jura-t-il en voyant ses collègues prisonniers de cet inattendu chef-d'œuvre architectural. C'est de la folie...

Il rangea son arme pour porter secours à une momie plus grosse que les autres. Sans doute Robert.

Lentement, le commissariat reprenait vie. La lumière était de retour et réveillait peu à peu ceux qui n'avaient pas été drogués. Tout le monde s'interrogeait : qu'avait-il bien pu se passer ici ? L'hôtel de police de Nice avait lui aussi été victime d'un acte terroriste et, par chance, on ne déplorait aucun mort.

De sa voix survoltée, Marquez tenta de remettre un peu d'ordre dans la boutique. Son bureau vibra de sa colère. Pour se calmer, il alluma un cigare dominicain, puis chercha à avoir des nouvelles de son prisonnier. Les premiers rapports commençaient à tomber : le dangereux fugitif avait été blessé par Robert et avait perdu beaucoup de sang, mais il restait introuvable. Un complice l'aurait aidé à s'enfuir en sabotant le

panneau électrique et en endormant le quart de l'effectif avec des seringues.

« Et si c'était la doctoresse avec ses piqûres ? » se dit le moustachu en soufflant un gros nuage blanchâtre.

— Elle devait avoir prémédité son coup pour réussir à piquer une dizaine de policiers. J'aurais dû me méfier : elle avait l'air tellement... « complice » avec le forcené.

L'affaire se compliquait encore. Pour le moment, Marquez avait besoin d'aide. Aussi, il appela son meilleur inspecteur : son jeune ami Julien Canivot.

— Julien, tu es où ?

— À l'hôpital Lenal, chef. Il y a eu un nouveau meurtre lié à notre affaire !

— Encore ?! Bon, tu laisses tomber l'hosto et tu ramènes tes fesses illi-co ! On a besoin de toi, ici. Le commissariat est sens dessus dessous. Frank Vana et sa smala ont réussi à foutre un sacré bordel.

— Mais comment c'est possible ?

— Aucune idée. Tout ce que je sais, c'est que ce fumier s'est fait la belle et qu'il nous a bien baisés. Heureusement, Rob a réussi à lui coller un pruneau.

— J'arrive de suite, patron. Ne vous inquiétez pas, je commence à comprendre ce qui se passe et je...

— C'est pas le moment de me raconter ta vie, ramène-toi. Tu me feras un rapport détaillé plus tard.

Le commissaire raccrocha. Comment diable Julien faisait-il pour toujours comprendre plus vite que lui ? Vexé, Marquez repensa à l'affaire, tout en se frisant la moustache pour mieux se concentrer. En une journée, il s'était passé autant d'événements graves dans la région, qu'en un an. Et c'était à lui de démêler toute cette affaire, aussi complexe qu'elle puisse paraître.

Tout avait sûrement commencé, ce matin, par l'évasion de Frank Vana de la clinique psychiatrique St Thomas. Six heures plus tard, un attentat visait le commissariat d'Antibes, où Frank avait été filmé en train d'emmener deux enfants. Mais à peine sortis, ils étaient pris en chasse par deux tueurs niçois... S'étaient ensuivis une course poursuite sur la voie rapide, un carambolage monstre achevé en homicide et, cerise sur le

gâteau, un pique-nique avec dégustation de viande humaine au menu. Après ça, la dernière évasion de Vana et le meurtre à l'hôpital faisaient presque figure de péripétie...

Le lien entre tous ces événements était évident : Frank Vana. Il était à chaque fois sur tous les points chauds... Sauf sur le dernier.

Une idée lumineuse traversa alors l'esprit du commissaire. S'il voyait juste, Frank Vana se trouvait à Lenval. Quoi de plus normal ? Blessé, un démon qui depuis ce matin se retrouvait au cœur de tous les problèmes, fussent-ils à mille kilomètres de là, ne pouvait être qu'à l'hôpital.

Marquez se rappela le dernier interrogatoire, et ce qu'avait essayé de lui suggérer Frank. Il saisit le nom d'Igor Roumanenko sur son écran d'ordinateur. Le dossier apparut aussitôt. Il lança une impression.

Oui, tout devait se recouper. Et la logique voulait qu'il rejoigne l'inspecteur Canivot au plus vite.

Son dossier en main, après s'être précipité dans sa voiture banalisée – une passat gris métallisée –, il saisit son téléphone portable et appela Canivot.

— Julien ! J'arrive ! Ne bouge pas...

— Mais, patron, je suis déjà dans ma voiture...

— Arrête de m'appeler « patron », bordel, et écoute ! J'ai la conviction que Frank Vana est à l'hôpital Lenval !

— Quoi ? Mais rien ne prouve que...

— Fais-moi confiance.

— Bien... Mais je fais quoi en attendant ?

— Ton boulot ! T'arrêtes le fugitif, tu me trouves un putain de mobile et enfin, quand je serai là, tu m'exposeras ta théorie à deux balles. Et je veux du solide, Julien.

— Du solide, du solide... tenta vainement de se motiver le jeune inspecteur après avoir raccroché.

Il se sentait démuni. Même s'il comprenait la tournure globale des drames qui s'enchaînaient, l'acharnement extrême du commissaire à propos de Frank Vana restait incompréhensible. Il y avait tellement plus important à gérer. Canivot pressentait un complot mené par une grosse organisation, alors pourquoi se focaliser sur une personne isolée ?

Il avait la désagréable impression d'être dans une impasse... Et le commissaire Marquez qui s'obstinait à vouloir tout mettre sur le dos de Vana.

À court d'idées, les mains dans les poches, l'inspecteur retourna vers l'hôpital. « Autant abandonner tout de suite cette putain d'enquête... » allait-il conclure, quand ses doigts rencontrèrent un minuscule objet au fond de sa poche.

« Bon Dieu, je l'avais oubliée, celle-là ! »

Canivot dut parlementer longuement avec une infirmière, et sortir son insigne, pour obtenir le droit d'insérer la carte mémoire de Roumanenko dans un des ordinateurs de l'accueil... Et ce qu'il découvrit le stupéfia.

Il était en possession d'une véritable bombe atomique.

Après seulement quelques minutes de lecture, il prit conscience de la gravité de la situation. Ici, sur ce minuscule bout de plastique, se trouvait l'explication technique et scientifique d'un complot mondial visant à éliminer des religions et des cultures. Des milliards de vies étaient en jeu. Canivot en eut des frissons. Maintenant, tout s'imbriquait dans son esprit : il tenait enfin le mobile. Le commissaire souhaitait du solide, il allait être servi. L'étude d'Igor comprenait une dizaine de documents détaillant le plan machiavélique de musulmans intégristes. Leur but ? Rendre stériles les occidentaux et les Asiatiques mangeurs de cochon : le ralouf.

Au départ, une petite start-up prospère, Biogen, avait été rachetée par d'obscurs fonds saoudiens. En fait, selon Igor, les actionnaires majoritaires de cette société étaient tous membres d'un groupe terroriste portant le nom de « Serviteurs d'Allah ». Son fondateur et haut responsable était le grand imam de la mosquée de Nice. C'était lui qui avait choisi de détourner la vocation initiale de la start-up, pour en faire une société incontournable dans un monde capitaliste en plein essor. Biogen était ainsi devenu un acteur indispensable dans l'agroalimentaire. Mais leur unique but était de concevoir une machine de guerre capable d'accomplir un véritable génocide, en douceur et en toute légalité.

À la pointe de la génétique, la start-up avait accompli des prodiges, optimisant de façon spectaculaire la croissance de végétaux et d'animaux par l'adjonction d'hormones et d'OGM. Grâce à de très nombreux clients aux quatre coins du monde, la société dégageait d'énormes bénéfices, immédiatement réinvestis en recherche et développement.

C'est dans ces conditions qu'elle avait proposé un pont en or à Igor et sa famille. Le jeune scientifique russe avait rapidement dû se spécialiser en génétique. Il était devenu expert en stérilisation d'espèces dangereuses, telle que la mouche tsé-tsé, véritable fléau en Afrique. Mais dernièrement, la stratégie du groupe s'était focalisée sur le porc. Igor fut très surpris d'être lui aussi affecté au projet. On lui demanda de préparer un virus capable de stériliser à large spectre les mangeurs de viande porcine traitée. En injectant dans l'animal cible des hormones et un cocktail de virus, son équipe était parvenue à faire grossir un porc trois fois plus vite que la normale. Mais surtout, le traitement rendait la viande de l'animal impropre à la consommation, car provoquant la stérilité. Très vite, Igor s'inquiéta de voir son dangereux virus mis en production à grande échelle. Les répercussions d'un tel procédé pouvaient faire chuter les naissances dans les populations non musulmanes de façon drastique. Les buts de sa société étaient clairs : faire croître leur religion au détriment des autres. En quelques décennies, les mangeurs de porcs disparaîtraient de la surface du globe, dans la plus grande discrétion.

Dans le bloc opératoire, le calme était enfin revenu. La vague de sauvagerie avait tout balayé.

Dans un recoin, pas très loin du chaos et des cadavres en charpie, Émilie assise en tailleur sanglotait. Elle tenait dans ses bras le corps inerte de Frank dont la tête pendait, désarticulée. Comment ne pas devenir folle devant un tel massacre ? Surtout lorsque l'on sait que l'on vient, malgré soi, d'en être l'auteur.

— Émilie... susurra la faible voix du métis.

— Frank ? répondit l'infirmière, méconnaissable.

— Je voulais te revoir une dernière fois... Ne pleure pas, mon amour. Mon corps est peut-être brisé, mais mon esprit est libéré de ses chaînes... de ma promesse. Je vais enfin pouvoir partir pour le grand voyage...

— Quelle promesse ? Quel voyage ?

— Celle de faire tout mon possible pour sauver une famille traquée et d'empêcher un complot qui vise à arrêter les grands voyages... Les réincarnations...

— Tu parles des Roumanenko ?

— Oui... Natacha est sur la table d'opération... à côté de toi, sous le drap vert. Tu as réussi à la sauver.

— Mais les enfants ?

— Je ne sais pas. Il est peut-être trop tard...

— J'irai les chercher, Frank.

— Je t'en crois capable, mon amour... Mais ne fais pas de folies. Regarde où cette histoire m'a mené...

— Jusqu'à moi... Jusqu'à l'amour...

— Oui, tu as raison. Je ne te dis pas adieu, alors... On se reverra... dans une autre vie.

— Attends, Frank ! Ne pars pas tout de suite... dis-moi ce qui se passera après le grand voyage ? Qu'advient-il de notre amour ?

— Tu sais, Émilie, notre âme, même si elle se réincarne, garde toujours les traces de nos vies passées. C'est pour cette raison que je ne pourrai jamais t'oublier. Je t'aimerai toujours, Émilie, jusqu'à la fin des temps... Nos routes se recroiseront, je te le jure...

— Je l'espère, Frank... Alors, à bientôt... murmura-t-elle, en lui donnant un dernier baiser.

— Tu es si belle...

— Je t'aime...

Sur ces dernières paroles, les yeux de Frank se fermèrent. Émilie, sachant qu'elle ne le reverrait plus sous cette apparence, le serra fort contre elle.

Quelques instants plus tard, les yeux du métis se rallumèrent. Le visage de Frank avait une nouvelle expression. Une voix suppliante se fit entendre.

— Je suis Igor, Émilie. Trouve mes enfants. Il n'est pas trop tard. Sauve-les par pitié, pour l'amour de la vie... Je suis sûr qu'ils sont retenus prisonniers dans la grande mosquée de Nice. Les sbires de l'imam, ceux qui m'ont tué, n'auront aucune pitié. Je t'en conjure, aide-moi...

L'arrivée fracassante du commissaire Marquez fit sursauter l'inspecteur Canivot.

— Mais qu'est-ce que tu branles, Julien ? C'est moi qui suis obligé de faire ton boulot d'inspecteur, maintenant ? Marcel vient de trouver un interne assommé dans un congélo !

— Désolé, chef, mais je travaille sur notre affaire. Le Russe nous a...

— Je sais ! Alors oublie tes ordinateurs à la con, bouge un peu ton cul et démerde-toi pour retrouver mon prisonnier ! beugla Marquez, en lui tendant le dossier « Roumanenko » imprimé.

— Non, commissaire ! Il y a plus important ! Vous savez pour le complot ?

— Qu'est-ce que tu racontes ? Quel complot ? Le Ruscof était de mèche avec Frank Vana, voilà tout !

— Commissaire, il faut appeler d'urgence la DST et le GIGN. Vous n'avez pas conscience de la gravité de...

— La DST ? Le GIGN ? Et pourquoi pas mon putain de beau-frère ? Qu'est-ce qui te prend, Julien ? Ça ne te ressemble pas, tout ça...

— Chef ! Igor Roumanenko nous a laissé les preuves d'un complot international !

— T'es sérieux ?

— Mais putain, oui, patron ! Si vous refusez de m'écouter, au moins lisez ça.

— Bon ça va, ça va... Fais voir ta prose...

Dix minutes de lecture assidue plus tard, le commissaire s'enflamma.

— Santa maria di loure... Je vais appeler le ministre de l'intérieur ! Julien, tu fais envoyer tous nos hommes à Sophia Antipolis. Je veux qu'on coffre tout ce qui marche sur deux ou quatre pattes chez Biogen. Et nous, on part pour la grande mosquée, arrêter ces fumiers !

Les deux policiers s'apprêtaient à partir lorsque le gros Marcel entra comme une furie dans le petit bureau.

— Commissaire, commissaire ! Je vous cherchais partout ! On a retrouvé votre fugitif dans une salle d'opération. Il est à moitié mort.

— J'en étais sûr ! s'exclama triomphalement Marquez.

— Ce salaud a massacré cinq personnes, commissaire. C'est horrible ! Y a du sang partout !

— Bon, Julien, je vais pas non plus ruiner mes mocassins... tu t'occupes de ça, pendant que je déclenche le plan d'urgence.

— No problem, patron, j'y vais de suite. Marcel conduis-moi auprès du tueur !

Arrivé devant la porte du bloc, Marcel s'arrêta.

— Si vous permettez, inspecteur, j'aimerais mieux ne pas y retourner.

— C'est donc si terrible ?

— Terrible ? Je dirais que c'est encore pire que ça, inspecteur.

Par précaution, Julien sortit son calibre 44 et poussa la porte.

D'abord, il ne distingua pas grand chose, à l'intérieur, tant le sol était couvert de débris. Rien ne bougeait. Il entendait juste des « bip » réguliers, et puis une autre sonnerie, plus aiguë. Probablement une montre. Il s'approcha du cadavre d'où provenait le bruit. C'était le professeur. Sa blouse était maculée de sang : il avait dû littéralement se vider. Julien le palpa du bout des doigts. Dans sa poche droite, il trouva un petit enregistreur vocal qu'il arrêta et glissa dans sa veste. Premier indice...

Concentré sur l'analyse des multiples décès, Canivot ne perçut pas la présence d'Émilie qui venait de se redresser derrière lui. Elle avait la bouche et les mains en sang. Elle l'interpella de sa voix devenue rauque :

Inspecteur...

Julien fit volte-face. La vision de la jeune femme était si effrayante qu'il faillit basculer par-dessus le cadavre d'Ambert.

— Mais merde ! Vous vous êtes vue ? J'ai cru que vous vouliez me bouffer ! On croirait un mort-vivant !

— Emmenez-moi à la mosquée de Nice, inspecteur...

— Vous voulez aller prier ? Vous êtes musulmane ?

— Non, reprit la voix d'outre-tombe, mais je suis sûre que l'on peut encore sauver les enfants Roumanenko...

— Comment savez-vous pour la mosquée ?

— Igor m'a parlé...

— Igor ? Le Russe qui s'est fait dessouder ? Attendez, je dois comprendre ce qui se passe ici ! Et puis d'abord, on fait quoi de Frank ? dit-il en pointant le métis avec son revolver.

— Considérez-le comme mort, inspecteur, sa nuque est brisée... Sortons de ce cimetière, voulez-vous ?

C'est en larmes qu'Émilie quitta la pièce.

— Vous paraissez bouleversée et à bout de nerf, Émilie. Venez, suivez-moi, on va vous redonner figure humaine. Et puis vous devriez penser à vous reposer. J'ai un ami psychologue, je pourrais l'appeler ?

— Non... Emmenez-moi là-bas, je dois me racheter...

— Mais ?

— Je suis un monstre, inspecteur... Des innocents ont péri par ma faute... Je dois me racheter...

Émilie regarda ses mains, puis elle s'effondra sous le poids de ce qu'elle venait d'endurer.

Avec l'aide de Marcel, Julien la releva.

— C'est fini, Émilie. Tout ça, c'est du passé. Il faut oublier ce que vous avez vécu là-dedans. Venez plutôt vous faire soigner. Mince, mais... Oh, mon Dieu ! Dans vos cheveux là, vous perdez du sang !

Émilie à bout de force accepta de suivre les policiers et passa à l'infirmerie pour faire soigner sa plaie à la tête. Mais c'est dans le lavabo des toilettes pour dames, que s'écoula le sang de ses victimes. Elle lavait ses remords, et pensait à Frank qui avait vécu les mêmes tourments. Donner la mort à des innocents... La culpabilité la rongait, mais Frank avait bien réussi à surpasser ce traumatisme en sauvant plus de vies encore : pourquoi pas elle ?

Alors qu'elle se nettoyait en se regardant dans le miroir au-dessus du lavabo, un soubresaut, comme un gigantesque spasme, l'anima. Elle s'observa quelques secondes, étonnée, passa ses mains sur son visage, puis sortit rejoindre l'inspecteur.

— Je suis prêt, inspecteur, allons-y. Allons retrouver mes enfants, annonça la blonde, avec une voix qui roulait les « R ».

Chapitre 14

Les forces du GIGN s'étaient rapidement massées tout autour de la mosquée.

Remuant ciel et terre, le commissaire avait obtenu le soutien du gouvernement. Même l'armée avait prévu de faire intervenir une équipe de commandos par les toits. Marquez, entre deux bouffées d'un long cigare allumé pour les festivités, dirigeait les opérations. Il tentait de négocier par téléphone la reddition des intégristes, mais ces derniers utilisaient les enfants Roumanenko comme boucliers humains.

Accompagné d'Émilie, l'inspecteur Canivot entra dans le camion transformé en Q.G. par le commissaire.

— Tu te rends compte, Julien ? tempêta le volcanique commissaire. Cet enfoiré de métèque m'a traité de « ralouff » ! Je vais la raser, moi, sa mosquée !

— Calmez-vous, commissaire... On a envoyé un médiateur ?

— Tu parles ! Ils l'ont buté ces barbares !

— Alors envoyez leur la mère d'Andreï et Tatiana ! dit la blonde qui mourrait d'envie d'intervenir.

— Leur mère ? reprirent en cœur Marquez et Canivot. Mais elle est où ?

— En fait, je pensais à moi... Je connais Andreï, il est malin. Et il me comprendra : je parle russe.

Marquez la regarda intrigué.

— Mais vous êtes complètement inconsciente, ma petite ? Ce sont des putains d'assassins à l'intérieur, pas des enfants de cœur ! Au mieux, s'ils ne vous tuent pas tout de suite, vous serez un otage de plus à gérer.

— Attendez, l'interrompit Julien, l'idée est risquée, mais n'est pas dénuée d'intérêt. En mettant un de nos mouchards sur Émilie, nous pourrions localiser les otages et peut-être même entendre les terroristes.

— Hmm... Si elle est prête à mourir, ça la regarde... Je maintiens que c'est du suicide.

— Je souhaite prendre tous les risques, commissaire... Je... Je n'ai plus rien à perdre.

— C'est comme vous voulez... Julien, tu la prépares pendant que je négocie son entrée avec les ravisseurs. Émilie, si nous n'avons aucune nouvelle d'ici deux heures, nous lancerons l'assaut !

Vêtue d'un tee-shirt et d'un jean, Émilie se présenta seule devant l'entrée du colossal bâtiment. Dès lors, les terroristes la prirent en main et lui firent revêtir une robe traditionnelle noire, avec un voile pour dissimuler son visage. Ainsi préparée, ils accompagnèrent Émilie à travers les couloirs jusqu'au bureau richement décoré de l'imam.

Dans un coin de la magnifique pièce gardée par des hommes en arme, Andreï s'occupait calmement de sa sœur endormie. Dès qu'elle l'aperçut, Émilie ne put s'empêcher de l'appeler.

— Andreï ! Tu vas bien ?

Le garçon intrigué d'entendre parler russe se retourna et répondit.

— Oui.

— Prépare-toi à fuir avec Tatiana. Je suis venue vous sauver.

Le grand imam, qui revêtait une lourde ceinture d'explosifs, prit la parole de façon autoritaire.

— Arrête-toi, étrangère ! Et parle français ou je te fais tuer !

— Comme il vous plaira... Je suis venue m'occuper de mes enfants, je voulais juste savoir s'ils allaient bien... Je vous demande humblement de les laisser partir, je souhaite les remplacer en tant qu'otage.

— Femme, ici, tu n'es rien d'autre qu'une infidèle. Et tu es déjà mon otage, alors tu n'as rien à offrir de plus que ta vie. Surtout que je sais très bien que tu n'es pas leur mère ! Je l'ai fait tuer à l'hôpital...

— Vous vous êtes trompés de cible, à Lenval.

— Alors nous allons réparer cette erreur... Ahmed !

— Vous n'avez pas l'intention de les laisser repartir vivants... C'est ça ?

— J'ai perdu une guerre, mais je quitterai ce monde en faisant un maximum de dégâts. Et si Allah le veut, je reviendrai finir ce que j'ai commencé !

— Fanatique ! Tu crois que...

— Tu n'es pas en position de revendiquer, femelle !

— Tu vas payer ton crime, je suis venue pour me venger...

— Tais-toi, femme insoumise !

— Tu te trompes... Je suis un homme. Je suis Igor Roumanenko. Celui que tu as fait tuer. Celui qui a réussi à faire échouer ton sinistre complot. Celui qui revient d'entre les morts pour te juger !

— Ahmed, qu'est-ce que tu attends ? Égorge-moi cette folle, je l'ai assez entendue ! Qu'elle rejoigne l'enfer avant le feu d'artifice final !

Alors que le sbire de l'imam s'approchait d'Émilie, lame en avant – sûrement celle qui avait déjà servi à égorger l'infirmière –, Igor se remémora le visage de son assassin : Ahmed, le bras armé de l'imam.

Ils allaient tous payer...

Le commissaire était à l'écoute de cette conversation qui avait tourné court. Le petit dispositif dissimulé dans le soutien-gorge d'Émilie fonctionnait à merveille, et les dernières nouvelles étaient dramatiquement inquiétantes.

— Bordel, j'en était sûr ! jura Marquez. Elle va réussir à se faire buter !

Craignant d'arriver trop tard, il décida de lancer sans plus attendre l'ordre d'intervention. Les membres du GIGN se déployèrent avec une rapidité stupéfiante, et les premiers coups de feu résonnèrent dans la mosquée. Les forces avançaient inlassablement, lançant des fumigènes et tirant à vue, commettant parfois des bavures sur des fidèles innocents.

Après cinq minutes de combats acharnés, une forte explosion secoua l'édifice et fit voler en éclats les nombreuses fenêtres.

Arme au poing, le commissaire Marquez et l'inspecteur Canivot, équipés de gilet pare-balles, s'engouffrèrent à leur tour dans la mosquée.

C'est un paysage de désolation, que les deux hommes découvrirent. L'explosion avait tué des dizaines de personnes, fanatiques et policiers

mêlés. En parcourant les couloirs, ils tombèrent finalement sur les agents du GIGN.

— Vous avez trouvé les otages ? demanda Marquez, visiblement inquiet. Il y a une femme et deux enfants...

— Non, rien qui ressemble à ça, et pourtant nous avons inspecté tout le bâtiment et fait pas mal de prisonniers. Il ne reste que cet endroit à visiter.

L'homme désigna une immense et lourde porte dorée, face à eux.

— Eh bien qu'est-ce que vous attendez, bordel ? hurla le commissaire aux agents du GIGN. Retrouvez-moi les otages, et vite ! Et je veux la tête du salopard responsable de tout ce foutoir !

Personne ne pouvait imaginer ce qui avait pu se passer, cinq minutes plus tôt, derrière cette porte, dans les fabuleux appartements du grand imam.

Alors qu'Hamed allait s'approcher pour l'égorger, les terroristes avaient regardé, amusés, Émilie se mettre à quatre pattes, interprétant son geste comme un signe de soumission. Les sourires avaient fait place aux rires, quand la jeune femme s'était mise à gratter le sol en soufflant fortement sa colère par le nez.

Intrigué, Ahmed l'avait observée un moment, avant de se décider à en finir.

En fait, personne ne pouvait deviner ce qui s'était passé. Émilie était maintenant habitée par l'âme de Goya, le plus noble et le plus brave des taureaux. Un animal gracié pour sa force et son courage, dans les arènes de Madrid. L'un des rares taureaux de combat qui ait eu l'honneur et le privilège de mourir de vieillesse. Tous l'admiraient, tous le respectaient... tous le craignaient.

Tel un roi, Goya regardait le frêle pantin s'approcher, ses habits ternes onduler devant ses yeux. D'autres avant lui, vêtus de lumières et armés de longues épées, avaient tenté en vain de le tuer. Alors, que pouvait espérer ce pauvre torero avec son ridicule coutelas. La bête ne se concentrait que sur le mouvement. Encore un pas, et l'homme mourrait.

L'invincible créature baissa la tête alors que son agresseur se trouvait à seulement deux mètres de lui. Elle recula et fonça.

L'arène était si petite et les quelques péons qui s'y trouvaient ne pouvaient se cacher derrière des balustrades. Ils allaient tous subir leur inconscience d'avoir osé l'affronter.

La surprise fut totale. Ahmed prit la charge taurine en plein plexus et se retrouva projeté violemment contre un mur. Les quelques terroristes se trouvant dans la salle étaient désarmés face à la vitesse et la puissance de l'animal. Ils tentèrent bien de l'abattre avec leurs armes automatiques, mais sans succès. Seuls les enfants, immobiles, furent préservés des foudres de la bête.

Voyant la situation lui échapper, et alors que le regard de l'animal se posait sur lui, l'imam dégoupilla la grenade qui faisait office de détonateur. Le moment était venu de mourir en martyr. La charge de Goya fut brève et puissante.

L'imam fut projeté au travers d'une fenêtre.

La ceinture de dynamite explosa un étage plus bas, tuant uniquement son illustre propriétaire. Brutalement projeté dans le vide, l'esprit de l'imam se retrouva désorienté, voletant de façon anarchique le long de la mosquée. Il ne vit pas deux spectres s'approcher lentement de lui. Les esprits de Frank et d'Igor se saisirent au vol de son corps éthéré.

— Tu ne rejoindras pas Allah, aujourd'hui, pensa Frank.

Les trois ectoplasmes volaient à présent en direction de l'hôpital Lenval qui se trouvait près du bord de mer.

— Mais que faites-vous ? Où m'emmenez-vous ?

— Je te l'ai déjà dit... Nous sommes venus te juger, répondit l'esprit d'Igor. Nous avons décidé que tu purgerais une lourde peine de prison corporelle.

— Au nom de Mahomet, lâchez-moi !

— Mahomet serait d'accord avec nous. Regarde ta prison, poursuivit Frank, en désignant son ancien corps matériel. Crois-moi, tu vas être gâté.

Sans aucune autre explication, l'avatar de l'imam fut poussé et enchaîné au corps disloqué de Frank, désormais sa prison humaine.

Une fois ce travail achevé, Frank alla dire adieu aux esprits croisés grâce à son pouvoir, des esprits qui ne pouvaient ou ne souhaitaient pas se réincarner. Normalement, le cycle était établi. Les règles étaient des plus simples : entre chaque réincarnation, devaient se dérouler 144 années, mais il y avait quelques exceptions. Igor souhaitait attendre que sa famille le rejoigne.

Frank savait déjà où il voulait se réincarner. Il éprouvait une irrésistible attraction pour une jeune femme : une future mère. Alors, il s'envola haut dans le ciel, jusqu'à ce qu'il soit totalement englobé par une lumière de cristal intense, mille fois plus puissante que le soleil. C'était une entité lumineuse qui dégageait une tendresse et une bonté infinie. L'être de lumière qui lisait dans ses pensées lui posa une seule question.

— Es-tu sûr de vouloir retourner sur terre ?

— Oui !

Dès lors, il sentit que lentement s'amorçait sa « descente » vers les plans terrestres...

Epilogue

Vingt ans plus tard. Hôpital St Thomas, dans la cellule de Frank.

Vêtue de sa blouse Blanche, Émilie entra comme à l'accoutumé dans la petite pièce capitonnée, mais cette fois, contrairement à l'habitude, elle s'approcha sans bruit du corps allongé. Elle s'assit sur le bord du lit et laissa rêveusement glisser un doigt sur la peau de celui qu'elle avait aimé, jadis. Il ne ressentit rien.

— Je vais te tuer... susurra la belle au creux de son oreille.

...

Le paraplégique, bloqué depuis des années dans sa tour d'ivoire, n'avait pas le cœur de répondre. Si seulement cela pouvait être vrai. Ses yeux se posèrent furtivement l'infirmière : elle sortait une seringue de sa poche.

— Tu as peur ? Ta mort prochaine te semble injuste ?

— Non, je prie chaque jour Allah pour que cela arrive enfin.

— Tes prières ou ton Dieu n'ont rien pu faire pour te sauver. Nous avons tracé ta destinée. Et aujourd'hui, tu vas avoir l'honneur de faire le grand voyage. J'ai tout orchestré, ne t'inquiète pas. Tu ne vas pas souffrir, au contraire. Je vais te libérer du poids de l'existence. Mais avant, je veux te raconter l'histoire incroyable de l'un de mes patients. Celui qui a fait de toi mon prisonnier. C'est lui qui a su déjouer tes plans machiavéliques.

— Al Franj, comment ? Parle ! Comment a-t-il pu...

— Tout a débuté ici, il y a longtemps, dans cette chambre. C'est sur ce lit que j'ai vu pour la première fois celui qui a causé ta perte. Il était considéré comme un monstre, un tueur sanguinaire, un démon sans âme... Au départ, nous l'avons mal jugé. Nous étions tous très loin de la vérité, très loin de comprendre. Il n'était pas « une » âme, il était « toutes » les âmes.

— Ça suffit, femme ! Arrête ton baratin ! Je ne vois pas où tu veux en venir ? Pourquoi me racontes-tu cette histoire à dormir debout, alors que tu t'apprêtes à me tuer ? Pourquoi te décides-tu enfin à me parler, après toutes ces années de silence ?

— Par respect pour Frank.

— Je ne saisis toujours pas ta haine d'infidèle envers moi. Finis ton travail, infirmière du diable ! Injecte ton venin dans mes veines, je suis prêt à mourir en martyr.

— Pauvre fou ! Tu ne siègeras pas au côté d'Allah, ce soir, comme tu sembles naïvement l'espérer. Je sais exactement où tu iras et ce qu'il adviendra de toi dans l'autre monde. Mes amis t'y attendent, ils vont faire de toi un esprit errant, un vulgaire fantôme. Tu vas perdre ton droit de réincarnation, rester tel que tu es, et ça jusqu'à la fin des temps. Alors sois patient et profite de tes derniers instants de non-vie pour écouter et comprendre ta sentence. Tu as failli dans ta mission : ton esprit n'a pas progressé sur terre. Pire, tu as mis en péril l'équilibre divin du cheminement des âmes. En t'attaquant aux futures incarnations, tu as défié les règles établies par le créateur, ton Dieu, le mien et celui de tous les hommes.

— Mon Dieu est le seul, l'unique !

— C'est vrai ! Il est unique dans ta façon de l'imaginer, de le concevoir, de le porter dans ton cœur. Pourtant c'est celui que tu vénères qui t'a offert la possibilité de te réincarner de nombreuses fois. Et ça, bien avant que tu ne puisses lui donner un nom, avant que tu ne sois un homme. Le créateur t'a lentement éduqué, comme son enfant. Pendant des millions d'années, ton âme a ainsi évolué au fil de ses incarnations, passant du stade d'insecte à celui d'animal, et dernièrement il a fait de toi un homme. Un mauvais homme.

— J'ai toujours été un homme ! Tu divagues, Femme. Tes paroles n'ont aucun sens. Et d'abord qu'as-tu fait de mon corps ? Quel est donc ce tour de magie ?

— La magie n'existe pas dans notre monde, tu devrais le savoir... Nous sommes tous soumis aux lois dictées par la nature. Mais quelques règles n'ont pas été découvertes. C'est grâce à l'une d'elles que tu es devenu mon prisonnier, et aujourd'hui tu as fini d'accomplir ta peine de prison corporelle. Ton purgatoire. Le temps est venu de te libérer de tes chaînes, de te rendre à la mort. Mais je manque à tous mes devoirs... As-tu une dernière volonté ?

— Oui, j'en ai une. Je veux savoir comment tu as fait pour me trouver. Et surtout, révèle-moi le secret du changement de corps. Parle, femme ! À qui appartient le corps sans vitalité que j'habite depuis si longtemps ?

— Soit ! Si telle est ta volonté, je vais te raconter son histoire, boucler la boucle. Mais avant toute chose, je souhaite que tu prennes conscience de la valeur de ce corps que je m'appête à détruire. De ce physique que j'ai aimé, de ce formidable réceptacle dont tu es prisonnier. Ce sacrifice, c'est

Frank qui l'a souhaité dans le passé. Il t'a légué sa vie. Je regrette ce douloureux choix, mais c'était le seul moyen de t'arrêter. Le cycle des réincarnations a pu ainsi reprendre son cours, comme si tu n'avais jamais existé...

Et Émilie raconta longuement l'incroyable histoire. Cette journée extraordinaire qui avait changé le cours de sa destinée. Oui, une incroyable journée où s'était joué le futur de milliards d'âmes...

Ce récit justifiait pleinement son acte. Elle prépara soigneusement son jugement. À côté du lit, sur une petite table de chevet, la seringue attendait. Émilie prit l'ustensile délicatement. Après avoir fini son long discours, elle regarda le corps inerte de son ancien amant et repensa à l'amour que Frank lui avait offert. Un lourd silence s'était installé. La prison humaine s'était refermée sur l'imam, comme toute cette histoire. Au fil des années, Émilie avait su briser son âme intégriste. L'histoire invraisemblable qu'elle venait de lui conter allait s'achever sur sa mort... ou plutôt sa non-mort.

Lui savait enfin pourquoi et comment il était devenu cet infirme, tout trouvait son explication. Une femme. Une misérable femme avait fait échouer tous ses plans. Elle était son geôlier, mais aussi cette sorcière voilée qui l'avait projeté par la fenêtre, et encore maintenant, dans sa blouse blanche, elle devenait son bourreau.

— Tu ne veux pas parler ? C'est ton droit... Tu n'es plus, ou si peu... J'exècre ce qu'il reste de toi : un pantin, un fétu conscient et immobile... Toi non plus, tu n'en veux plus de cette ignoble mascarade, de cet atroce calvaire. N'aie crainte, je vais te libérer... Fais tes prières, et va rejoindre ton Dieu.

La fine canule d'acier transperça l'épiderme. Lentement mais résolument, son pouce enfonça le piston... Le poison libérateur s'évada du tube translucide, se dispersa avec avidité dans les artères.

Émilie était seule, désormais. L'âme démoniaque était loin, libre de souffrance et de vie. Elle était partie rejoindre le cycle de l'évolution, partie se réincarner...

Sans un mot, sans une larme, La jeune femme sortit de la chambre et retourna chez elle, enfin soulagée. Tout était fini. Il ne lui restait plus qu'une chose à accomplir, une révélation à faire. Demain, elle allait changer le monde...

Dans le grand appartement parisien d'Émilie, les trésors, toiles ou sculptures, s'entassaient. Tous des originaux. Tous des inédits. Le duplex avait l'apparence d'un extraordinaire musée. Léonard de Vinci, Raphaël, Van Gog, Picasso ; Claudel, Rodin, Michel-Ange, Polyclète. Toutes les œuvres et tous les styles se côtoyaient. Toutes étaient le reflet de ce que chaque artiste pouvait faire de mieux... mais Émilie ne les regarda pas. Dans sa tête, une mélodie divine était en train de se jouer. Sans prendre le temps d'enlever son manteau, elle s'installa devant son piano à queue et entama un air inconnu. C'était du Mozart. Une œuvre inédite. Sur des partitions vierges, elle rédigea un nouvel opéra avec l'écriture et les annotations de l'oreille absolue qu'elle était momentanément devenue.

Dans le secret, elle avait composé, sculpté, peint. Elle avait écrit des livres, des partitions, des articles scientifiques, tous signés par d'illustres noms. Et dès demain, elle offrirait aux hommes les plus belles visions, les plus jolies mélodies du monde des esprits... Des chefs-d'œuvre qu'imaginaient encore les âmes des grands artistes. Ainsi, elle pourrait définitivement prouver aux incrédules, que l'âme existe au-delà de la vie. Dès qu'elle eut fini de jouer, un jeune métis ressemblant trait pour trait à Frank applaudit des deux mains.

— C'était grandiose, maman.

- FIN -

Du même auteur sur Feedbooks

La Rose-Croix (2008)

Un policier qui commet une bavure ; rien de bien exceptionnel. Sauf si on apprend qu'il fait partie d'une fraternité. Ce meurtre qu'il a commis, pour soi-disant sauver son jeune collègue entraînera les deux inspecteurs dans une quête initiatique et spirituelle. Ils se retrouveront plongés au cœur d'une guerre entre deux Ordres mystiques concurrents et se verront confrontés à l'éveil d'une momie, ou plutôt d'un messie répondant au nom du dieu des morts, Osiris ! Dans cette course folle, policiers, adeptes et archéologues côtoieront la folie des hommes et des dieux...



www.feedbooks.com
Food for the mind